PAUL DU BREUIL

LA CHEVALERIE & L'ORIENT



GUY TRÉDANIEL ÉDITEUR





LA CHEVALERIE
ET L'ORIENT

ISBN : 2-85707-415-8.

Paul Du BREUIL

LA CHEVALERIE ET L'ORIENT

L'influence de l'Orient sur la naissance et l'évolution de la chevalerie européenne au Moyen Age

Guy TRÉDANIEL ÉDITEUR
76, rue Claude-Bernard
75005 PARIS

Principaux ouvrages de l'auteur

Vocation spirituelle de la chevalerie, Editions Traditionnelles, Paris, 1969-1979 (épuisé)

L'Epopée de l'Ancien Iran aux Templiers, Editions Bordas, Paris-Montréal, 1972 (épuisé)

Zarathoustra et la transfiguration du monde, Editions Payot, Bibliothèque historique, Paris, 1978 (épuisé)

Philosophy and History of Eastern Religion, Californie, 1976-1979

Indian Gouvernment Research Fellowship Lectures (1980-1989), conférences et articles en anglais au K.R. Cama Oriental Institute (Bombay)

Le Zoroastrisme, Presses Universitaires de France, «Que sais-je ?», 1982

Histoire de la religion et de la philosophie zoroastriennes, Editions du Rocher, Paris-Monaco, 1983

Soleil d'Orient, Editions J. Maisonneuve, Paris, 1987

Des Dieux de l'ancien Iran aux saints du Bouddhisme, du Christianisme et de l'Islam, Editions Dervy, Paris, 1989

Les Jaïns de l'Inde, Editions Aubier, Paris, 1990

De la Sierra Leone aux sanctuaires de l'Inde (en préparation)

A la mémoire de Paul de Cassagnac
(1880-1966)

«Nous sacrifions aux bonnes, puissantes, bienfaisantes Fravartis des justes, dont l'amitié est bonne; illustres, frappant dans la bataille et qui ne font point de mal les premières ... aux bataillons nombreux, aux armes ceintes, aux drapeaux levés, resplendissantes, qui dans les formidables batailles secourent les héros... les Fravartis au casque de fer, aux armes de fer, à la cuirasse de fer; qui luttent pour la victoire dans une auréole de lumière, rangeant les batailles pour massacrer les démons par milliers.»

Avesta, Yt. 13,30, 37, 45.

AVANT PROPOS

Depuis *La Chevalerie* de Léon Gautier, écrite il y a plus d'un siècle et récemment rééditée, d'extraordinaires découvertes philologiques et archéologiques sont venues établir l'incontestable origine orientale de certains éléments importants de l'institution chevaleresque médiévale. Il nous a semblé culturellement intéressant et scientifiquement nécessaire de compléter nos premières études, datant de plus de trente ans, sur ce thème important qui relève des sciences religieuses et de l'histoire comparative des religions en maints aspects. En effet, la réduction historique de l'éthique active, qui éclaire l'âme de toute la philosophie de la chevalerie, à l'unique ferveur de la *militia* du haut Moyen Age, tend évidemment à ramener ce que nous constaterons se révéler comme une nécessité universelle à un simple fait anecdotique de l'histoire sociale de l'humanité.

Il n'en est rien. Pas plus que l'historien ne peut donner une image exacte des événements et des personnages qu'il étudie autrement qu'en pénétrant objectivement le contexte général et particulier des structures sociales et psychologiques de l'époque considérée, pas davantage l'historien des religions ne saurait juger des faits religieux sans se faire philosophe et sans tenter, sinon de revivre, du moins de redécouvrir le sens herméneutique des mystiques explorées. Si nous nous référons ici à l'histoire des religions, c'est parce qu'avant d'approcher ce que l'on peut appeler la psychologie des profondeurs de la chevalerie, son *historiosophie*, les causes spirituelles qui ordonnent la dynamique chevaleresque, il faut déplorer qu'après l'avoir réduite au cloisonnement de la stratification chronologique, on ne l'ait pas jugée digne de la considération des historiens des religions, et ce, précisément en raison d'une restriction aux seules formes sociales

opérée par les historiens profanes, uniquement soucieux des aspects tout extérieurs de l'histoire.

Or, nulle étude rationnelle purement analytique ne saurait découvrir, au-delà du fait chevaleresque, apparent, social, autre chose que de vagues légendes épiques vivement classées dans l'arsenal d'un imaginaire restreint à une psychologie phénoménale. Et lorsque, par chance, un Léon Gautier[1] saisit immédiatement le caractère profondément religieux de l'idéal chevaleresque, ce n'est que pour le considérer sous l'angle de la christianisation des moeurs belliqueuses du soldat germain, en pressentant seulement que cette mystique du combat doit avoir des causes autres que celles du rite romain, et des échos débordant infiniment l'Occident chrétien.

Au risque d'un attachement aveugle à la lettre, et au mépris de l'évidence qu'un mot ne signifie que ce que la tradition littéraire et la psychologie du moment comprennent de lui, on ne saurait pas plus écrire une honnête «histoire de la chevalerie» qui se bornerait à l'institution militaire féodale, qu'on ne pourrait de nos jours prétendre traiter une «histoire de la religion» limitée à la seule Eglise catholique, à moins qu'il ne s'agisse d'une étude particulière le précisant. Encore serait-il difficile d'endiguer cette histoire dans la seule institution romaine sans devoir soupçonner le parallèle des autres traditions religieuses. L'Esprit reste heureusement irréductible au plan de la vanité humaine et la sécularisation de la chevalerie n'en a pas pour autant fait disparaître l'inaliénable présence.

Déjà en 1781, un philologue français remarquait que «les lois de la chevalerie auraient pu être adoptées par les plus sages législateurs et par les plus vertueux philosophes de toutes les nations et de tous les temps[2] ».

Misérable reste donc toute «histoire de la chevalerie» qui, après l'avoir fait surgir d'une ténébreuse barbarie germanique, miraculeusement domptée par l'eau bénite, la contraint à disparaître tout aussi mystérieusement en une restriction aux formes purement extérieures, sans même apercevoir le schéma philosophique qui se cache derrière et qui déchire le voile historique.

C'est dans l'espoir de redécouvrir l'altitude de cet

idéal éternel dont la juvénile beauté fascine sans cesse, que nous allons quêter l'aventure chevaleresque au-delà de ses manifestations exotériques. N'y a-t-il pas lieu, en effet, de retrouver l'évangile intemporel de cette religion de l'action pieuse, avant de s'étonner de l'étroite parenté qui existe entre la «saisie» des grands thèmes religieux, dans les croyances et les dogmes, d'une part et, d'autre part, les références mystiques qui dominent toute la chevalerie : le Graal, le Saint Esprit, le Temple, saint Michel, saint Georges, saint Jean, le Saint-Sépulcre, la Toison d'Or, etc.

Espérons seulement faire pressentir, depuis l'épopée de l'ancienne Perse, l'extraordinaire dimension spirituelle de la chevalerie avant que les hommes, par la perte du symbole, ne s'attachent plus à la chosification des grands thèmes chevaleresques en ordres décoratifs qu'en leur noble manifestation ici-bas. Si ces distinctions sont louables lorsqu'elles reconnaissent des services rendus ou récompensent des actes méritoires, voire héroïques, elles diffèrent de l'Ordre chevaleresque qui consacrait un état présent et futur du récipiendaire.

La chevalerie n'est pas morte avec la dernière cavalerie héroïque, fût-elle blindée. Elle est morte devant la priorité de l'économie sur la dignité. Rien de grand ne s'est fait dans le monde sans l'appel héroïque de l'âme. Le sens de l'honneur, de la défense de la foi et de la patrie, le respect de la femme et de la famille, sont des valeurs héritées de la chevalerie d'antan. Mais aujourd'hui, le mercantilisme et la dialectique de l'*agora* brisent ce qui faisant la grandeur de l'Homme : la liberté intérieure, le sens du devoir, l'esprit d'initiative, sont dévolus à des pouvoirs anonymes.

Les Eglises même, prises dans le vertige du multiple, sont plus avides de populations biologiques (malgré la démographie galopante), que de vocations supérieures jugées élitistes.

De sorte que l'injure la plus grande qu'on pourrait faire aux peuples qui restent encore fragilement attachés à des valeurs authentiques, serait de n'avoir à leur offrir que la tentation du monde.



CHAPITRE I
LA CHEVALERIE MYSTIQUE

■ LA LUTTE COSMOGONIQUE

A partir de l'antique panthéon indo-européen constitué d'une foule de divinités (Varuna = ordre cosmique; Mithra = dieu du contrat entre l'homme et la divinité, qui deviendra dieu du soleil dans le panthéon hellénistique; Indra = la «fonction guerrière» qui assurait le succès des armes, la conquête aux Aryens, puis enfin du seul tandem Varuna-Mithra), un polythéisme complexe s'étendit depuis l'Inde védique jusqu'en Scandinavie en passant par la Rome de Jupiter, de Mars et de Quirinus, où les dieux présidaient à des fonctions diverses, les divinités guerrières ne tenant pas un rôle mineur dans la justification des actions humaines[3].

Si l'on peut aisément observer que le VIe siècle avant notre ère vit la morale religieuse atteindre une éthique sans précédent avec l'apparition providentielle de Zarathoustra, de Bouddha, de Confucius, de Lao-Tseu et de Mahavira le Jaïn, il est généralement moins constaté que seule la réforme zoroastrienne provoqua une révolution spirituelle si prodigieuse que, non seulement tout l'ancien polythéisme indo-iranien allait s'éclipser devant l'altitude des affirmations monothéistes, mais qu'enfin l'homme se trouvait placé en adulte responsable au sein d'un prodigieux programme ontologique dont il devient l'artisan sur la terre dès qu'il accède à la conscience claire d'une économie mystique affranchie des superstitions et des apories religieuses.

Avec la clairvoyance prophétique de Zarathoustra, Ahura Mazdâ (étymologie avestique : *Seigneur sage*) brise à tout jamais la concurrence des divinités anthropo-

morphes et zoomorphes du panthéon aryen[4]. Bien plus, ce souverain de l'intelligence cosmique et de la lumière victoriale (*Xvarnah*), père des conceptions monothéistes, devient l'Absolu, équivalent au Parabraham indien, que ses fidèles placent si haut qu'aucune considération ethnique ou religieuse ne le mêlera plus aux disputes théologiques. Au contraire, la transcendance d'Ahura Mazdâ protégera cette foi, grâce à la haute conception morale de la plupart des souverains perses.

Si, bien avant Newton, la plupart des métaphysiciens ont pressenti l'opposition qui s'observe dans l'univers entre deux grandes forces contraires, pressions centrifuges et centripètes au sein desquelles le cosmos s'équilibre selon des dynamismes constamment renouvelés. Si partout dans l'harmonie apparente s'affirment deux facteurs adverses, l'un de la vie, l'autre de la mort, l'un de la lumière, l'autre des ténèbres, pôles actif et passif qualifiés de masculin et féminin (le Yin et le Yang de l'antique religion chinoise), bipolarité de puissances antagonistes qui se contrarient et qui, pourtant, se révèlent complémentaires. Si donc, bien des philosophes et des mythologies ont reconnu la réalité d'une lutte cosmique entre la vie d'une part, l'usure et la mort de l'autre, la création et sa destruction, nulle part cependant cette vision universelle de la lumière et des ténèbres ne se rencontre avec une telle acuité que dans la cosmogonie et l'eschatologie[5] mazdéennes du grand visionnaire perse que les Grecs appellent Zoroastre. Les *Gâthâs*[6] affirment en effet avec une vigueur indomptable que tout le drame de l'univers découle de l'intervention brutale, dans la pure création originelle du Seigneur sage, de l'esprit provocateur d'*Ahriman* (avestique «Angra Mainyu»). *«L'éthique zoroastrienne est celle d'un ordre de chevalerie»*, a dit très justement Eugenio d'Ors. En effet, la lutte morale de l'homme se trouve inscrite, et partant justifiée, par l'implication de celui-ci au coeur même du combat sans merci que se livrent les forces militantes et lumineuses du bon Esprit (Vohuh Manah) décidées à faire triompher la lumière ohrmazdienne du Xvarnah (lumière-de-gloire) sur les obscures puissances des ténèbres d'Ahriman, principe du mal, du désordre et du mensonge.

Certains auteurs mal informés ont soutenu qu'il s'agissait ici d'un dualisme strict qui serait né d'une confusion avec le zervanisme à l'origine des dualismes gnostiques et, en particulier, du manichéisme. La réalité est tout autre : d'une part, l'opposition n'existe pas entre la créateur originel, le grand dieu Ahura Mazdâ, absolu inconditionné qui transcende tout concept, mais entre deux esprits, *Spenta Mainyu*, principe du bien universel qu'on peut considérer comme l'Esprit-Saint du Créateur suprême, et *Angra Mainyu* déjà nommé, esprit de méchanceté qualifié aussi de Druj, le trompeur. Dualisme temporaire entre la manifestation hypostatique de Dieu et l'Antagoniste puisque, en définitive, le triomphe des forces infinies se révèle assuré «à la fin des temps» sur celui des forces finies, limitées, de l'esprit du mal, objet d'une déchéance due à l'organisation égoïste du libre-arbitre accordé par le Créateur originel qu'Ahriman ne saurait directement atteindre, mais dont il persécute les émanations, ses puissances démoniaques étant déchaînées contre tout esprit et toute créature, visible ou invisible, qui reflète un aspect de la pureté divine. On devine déjà quels effets cette prodigieuse vision provoquera sur l'eschatologie d'autres religions, le judaïsme prophétique post-babylonien, le christianisme, la gnose[7], l'islam shî'ite, le néo-platonisme, etc.

■ LE DRAME «DANS LE CIEL»

Très succinctement s'impose toutefois la description de l'eschatologie zoroastrienne puisque c'est en elle qu'on peut trouver l'origine première de toute idée de chevalerie céleste et, par ailleurs, la justification morale de toute éthique chevaleresque.

Ahriman «tournant le dos» à la lumière ohrmazdienne, utilise ses pouvoirs dans une voie égoïste, en introduisant le leurre d'activités et de créations particulières, et fatalement imparfaites en raison de son éclatement en une multiplicité de formes d'existence qui «se posent en s'opposant» les unes aux autres, la conscience démiurgique s'emprisonnant finalement au piège de la matière avec laquelle elle produit toute une chaîne de créations d'espèces

et de vies se mouvant et évoluant aveuglément et égocentriquement par le fait de la défocalisation d'une âme archangélique en une infinité de consciences particulières.

Reflet de l'égarement originel dû à une mauvaise utilisation du libre-arbitre et ayant pour conséquences des existences rendues pénibles par leur éloignement du centre subtil de l'univers, avec l'éveil de la raison, l'homme, aboutissement de l'évolution démiurgique, se fait l'écho de la chute originelle en réaffirmant une liberté dont il risque de faire un usage égoïste mais qui devient cependant le seul moyen de retrouver la voie éternelle du Seigneur de sagesse, après une expérience douloureuse au sein des ténèbres d'un cycle involutif et évolutif dont il revient, décidé à vaincre définitivement l'effroyable péril de la tragédie ahrimanienne et son cortège de *daêvas*, créatures démoniaques des ténèbres.

En pratique, la créature humaine, libre dans ses décisions comme dans ses actes, est éprouvée par l'influence contraire, au sein de son âme, des deux forces hypostasiées en notions morales de bien et de mal; les énergies antagonistes du vieil homme, encore soumis aux impulsions naturelles qui le poussent à utiliser égoïstement sa liberté, et l'appel d'en haut, du souverain bien dont toute âme purifiée commence à percevoir les bienfaits de la lumière sacrale.

Ce qui grandit l'homme, c'est le *choix* moral qu'il opère et à la suite duquel il succombe, ou, au contraire, grâce à la «pensée excellente» et à la «pensée bienfaisante», il s'engage délibérément au service du bien, se fait le reflet terrestre de la chevalerie célestielle des armées archangéliques de la lumière ohrmazdienne des Amesha Spentas, des Yazatas (anges «adorables») et des *Fravartis* (entités célestes qui *ont choisi* de combattre les puissances démoniaques) et anges gardiens des serviteurs d'Ahura Mazdâ sur terre[8]. Ainsi faisant, l'homme qui utilise victorieusement son libre-arbitre au service du souverain bien s'éloigne progressivement de sa nature terrestre et de l'erreur ahrimanienne pour répondre enfin à l'appel de sa patrie originelle, celle qui, ontologiquement, précède et domine toujours le mal et la mort qui s'originent à la fois

dans l'égarement ahrimanien et dans celui de son ultime écho, la chute de l'homme primordial[9]. L'être humain et la portion de l'humanité qui choisissent chevaleresquement la voie de la lumière sur celle des ténèbres, en s'identifiant aux archétypes célestes auxquels ils correspondent virtuellement, sont alors «pris en charge» par le Seigneur de sagesse et de lumière, Ahura Mazdâ (Ohrmazd).

La nature duelle de l'homme juste prend alors sa dimension réelle parce que, répondant à l'appel de son double céleste *Daêna* (la Sophia mazdéenne), l'être de lumière qui a éveillé sa conscience, il devient en quelque sorte une âme «parachutée» dans le monde du mélange où elle sert dorénavant d'agent céleste engagé au seul service de son suzerain céleste, pressant ainsi la transfiguration eschatologique du monde par la victoire définitive des puissances ohrmazdiennes sur les forces ahrimaniennes.

Canon de toute éthique chevaleresque, la vision cosmogonique zoroastrienne contient tout ce qu'il peut convenir d'appeler la gnoséologie d'une religion de la chevalerie[10].

Au départ, l'essence divine est inconnaissable parce qu'elle est simple, sans contraire[11]. S'impose la manifestation de son contraire, depuis la simple complémentarité jusqu'à l'antagonisme. la manifestation de la lumière ohrmazdienne entraîne *eo-ipso* la manifestation de son contraire. La création ohrmazdienne rencontre la *contre-épopée* des ténèbres. Ahriman découle d'une première hypostase qui se détache de son principe et lui tourne le dos, contrairement aux entités lumineuses archangéliques et angéliques qui reflètent la lumière à l'infini, jusque dans les âmes incarnées qui choisissent librement de servir la lumière. *Tout est indifférencié dans les ténèbres. Avec le soleil, le mur et l'ombre du mur apparaissent.* Le mal n'est pas absence de bien, il reste le mal même dans la lumière qu'il refuse : «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne la reçoivent pas», dira saint Jean. L'ignorance spirituelle — *agnôsis* — n'est pas l'ombre de l'intelligence, elle est *l'Autre*. Les êtres de lumière ne portent pas

d'ombre. La grâce divine luit partout et Dieu n'est nullement responsable de ceux qui la refusent en se manifestant dans l'ombre ahrimanienne. Les deux mondes, celui de la lumière et celui des ténèbres, s'opposent complètement et entre ces deux mondes règne le monde du mélange dans lequel l'homme vit et éprouve la confusion. L'appartenance des êtres spirituels et des êtres incarnés au monde de la lumière ou à celui des ténèbres dépend d'un *choix* préexistentiel de l'homme qui acclame la lumière parce qu'il en reconnaît l'origine, ou qui la refuse comme relevant de la contre-épopée hostile. Le seul moyen de faire cesser cet état de choses consiste à renverser l'agnosis qui ne considère les choses que par rapport au principe ahrimanien des ténèbres : cette révolution est l'oeuvre accomplie par le *Saoshyant* (le Sauveur eschatologique) qui, avec le concours de tous les êtres de lumière, va opérer la *séparation* des êtres originellement ténébreux, afin qu'ils retournent dans l'abîme dont ils relèvent, pour ne plus corrompre et troubler les êtres de lumière.

■ LE PROBLEME DU MAL

Toutes les grandes religions se sont heurtées au problème du mal. Le jaïnisme et le bouddhisme en avaient perçu l'amplitude universelle et la tragédie mais, contrairement au zoroastrisme qui l'affronte, ces philosophies lui tournent le dos pour ne plus espérer que l'évasion dans le non-être.

Aucune religion n'a résolu le problème du mal avec une rigueur aussi indomptable et une conception aussi rationnelle que la cosmologie zoroastrienne. Alors que tant d'auteurs, depuis Origène et Erasme jusqu'à Voltaire et Goethe, virent en Zoroastre tantôt l'une des plus hautes lumières de l'humanité, tantôt le père de la magie et de l'astrologie, il fallut que Nietszche, tout en trouvant en lui le surhomme qu'il cherchait, fît de cet idéal chevaleresque une sorte d'anti-Parsifal... On comprend mieux cependant que nombre d'études sur la gnose et la chevalerie templière ressentent de plus en plus le besoin d'affirmer une parenté occulte avec la prodigieuse éthique du Prophète

perse, sans avoir su la situer dans le contexte épique de la chevalerie.

Par ses imprécations contre le mal et ses auteurs, comme dans ses appels aux vertus courageuses de l'homme de bien, Zoroastre invite cet homme à s'armer chevaleresquement au service des «pensées pures, des paroles pures et des actions pures» en prenant part activement par l'esprit et par le corps au combat universel qui, depuis les origines, oppose les puissances de l'eurythmie aux désastres du désordre. Liant le salut de tous les êtres à la victoire du bien sur le mal, le Prophète perse ne permet plus aucune lâche neutralité et, au lieu de se désintéresser de l'existence du mal en soi, il le saisit et s'en sert comme moteur d'évolution, ainsi que le philosophe Hegel le tentera vingt-trois siècles après lui.

L'affirmation selon laquelle le coeur de l'homme est le reflet de la lutte universelle dont le théâtre est l'univers, amènera la pensée iranienne à concevoir avant l'oracle de Delphes que l'homme est un microcosme à partir duquel il peut comprendre le cosmos.

CHAPITRE II

LES ORIGINES INDO-EUROPEENNES

A l'ère mésolithique, après la dernière période glaciaire, les peuples proto-indo-européens subirent une brisure qui, selon la légende, serait due à l'intervention prophétique de Rama contre l'antique culte de Thôr, ancêtre boréen divinisé pour sa vaillance et préfigure de Mars, le dieu de la guerre. Rompant avec le matriarcat de la grande druidesse, la Voluspa, dont les prêtresses exigeaient le sacrifice des guerriers les plus preux, Rama regroupa toutes les tribus descendues des steppes nordiques vers les plateaux de l'Asie Centrale, du Caucase à l'Altaï[12].

Vraisemblablement, cette migration nord-sud eut pour cause un des ultimes à-coups de la glaciation, refroidissement climatique dont la tradition mazdéenne a gardé le souvenir tragique d'un hiver interminable, dont le héros fut le roi légendaire Yima (Rama), qui sauva son peuple et les animaux. Aussi patente que le déluge des traditions sumériennes et de la Bible, la mémoire de cet hiver abominable de la dernière glaciation a profondément marqué la mythologie iranienne et, ici, le froid appartient à Angra Mainyu/Ahriman, comme il y caractérise l'enfer.

Rama, l'ancêtre légendaire des Aryas, vénéré dans les Védas sous le nom de Yama et sous celui de Yima dans l'Avesta, aurait été, selon la légende, le premier à enseigner à ses peuples l'agriculture par l'irrigation des terres arides. Père du blé et de la vigne, il structura la division, tripartite de la société, entre les prêtres, les guerriers et les paysans, origine des castes indiennes des brahmanes, des kshatriyas, des vaïçyâs et des çudrâs.

Ce «roi de la terre» et «premier homme qui do-

mine» est le grand héros de la préhistoire indo-iranienne, l'idéal de puissance et de gloire. Dans l'Avesta, le beau Yama accepte de Dieu de se charger du gouvernement du monde et s'engage à le faire prospérer, à en faire un paradis éloigné de la maladie et de la mort. Ce contrat passé entre la divinité et Yima fait l'objet d'un rituel qui annonce déjà le caractère sacramental de l'adoubement chevaleresque : Yima reçoit de Dieu l'anneau d'or (symbole de l'alliance) et l'épée (symbole de puissance). Alors Ahura Mazdâ annonce à Yima·qu'un hiver redoutable qui durera un *millenium* va menacer toute vie terrestre et il lui ordonne de mettre les germes de fruits et les espères animales et humaines à l'abri dans un *var* — lieu mythique —, afin que ces hommes constituent la nouvelle humanité, régénérée. Cependant, l'ombre au tableau qui va perdre Yima, c'est l'orgueil qui le fait refuser à Ahura Mazdâ de transmettre aux hommes la vraie religion, qui sera celle de Zoroastre.

En s'apparentant ici à un ancien fonds mésopotamien issu de l'âge d'or de Sumer du IIIe ou IIe millénaire, la légende mazdéenne fait remonter le péché originel de l'homme à *Yima*, premier seigneur de la terre, empreint à la fois de caractères propres à Gayomart, l'Adam zoroastrien, au Gilgamesh de l'épopée babylonienne, au Nemrod biblique et au Noé du déluge.

Roi de l'âge d'or, en refusant la foi ohrmazdienne, Yima s'est éloigné de l'esprit de vérité et son orgueil lui fait perdre son *Xvarnah*, son auréole divine, son salut. Déjà dans les Gâthâs de Zarathoustra (y 28/34; 43/54), Yima n'est plus que le pécheur notoire, de même que son père, Vivahvant, fut le premier homme à extraire le *haoma* (y 9.3/5) (soma védique)[13]. Yima est vivement attaqué par le Prophète parce qu'il fut le premier à encourager les hommes à manger des morceaux de boeuf (y 32.8)[14]. Mais dans la tradition indienne Yima restera un roi solaire, prototype du souverain de grâce divine que sera Cyrus, le fondateur de la monarchie des Achéménides.

Quoiqu'il en soit de l'opinion négative de Zarathoustra sur Yima, figure centrale de l'ancien culte aryen qu'il réforma, le grand ancêtre aurait jadis présidé à la

naissance d'une nouvelle aube pour les peuples aryâs. Rama/Yima se serait retiré sur une montagne située entre Bactres et Bamiyan, lieu devenu mythique sous le même nom d'*Aryana-Vaêja* «Pays des Aryens» ou d'*Erân-Vej* dans la tradition pehlvie des mages, qui le resitueront postérieurement dans leur pays occidental, en Médie, lorsqu'ils se seront emparés de la religion de Zarathoustra au Ve siècle avant J.C.

Si le *Bundahish* ou livre de la genèse mazdéenne, place l'Aryana-Vaêja dans une région proche de l'Azerdbaïdjan et de la mer Caspienne, il cite aussi des lieux devenus mythiques dans la légende aryenne et qui, plus orientaux, recouvrent les villes de Gâu en Sogdiane, de Bakdhî ou Bactres, la capitale de la Bactriane, qualifiée par l'Avesta de «mère des villes» et de «création d'Ohrmazd (Ahura Mazdâ)», de Vaekeretâ, maintenant Kaboul en Afganistan, ainsi que la contrée des cinq fleuves en amont de l'Indus (Pendjab).

Refoulée du nord par d'autres tribus boréennes et de l'est par les nomades chinois, cette première vague indo-européenne descendit sur tout le sous-continent iranien, du Proche-Orient à l'Hindou-Kouch au début du second millénaire. C'est de ces premiers *Arya(s)* que sortiront le royaume des Hittites en Asie Mineure et celui de Mitani (XIVe siècle), des Hourrites en Haute Mésopotamie, qui entretiendront des rapports précoces avec les peuples sémitiques de Canaan, de Sumer, de Babylonie et avec les pharaons d'Egypte, que leurs souverains qualifiaient de «frères», en raison des alliances avec la dynastie des Aménophis.

Au-delà de la référence ethnique du terme d'aryen (noble), l'âme indo-iranienne a gardé la nostalgie dans ses épopées légendaires des valeurs intrinsèques des Aryens, morales et universalistes, qui se révèlent diamétralement opposées au raçisme qu'on a placé tardivement sous ce terme antique.

Devant les incursions des nomades des steppes, accrues par suite de la terrible sécheresse qui sévit sur l'Asie Centrale vers 800 av. J.C., partout les Aryens construiront, en terre méridionale plus fertile, des villes fortifiées, d'Ecbatane à Bactres, avec double enceinte de pieux et

larges fossés. L'agriculture se développe en parallèle d'un semi-nomadisme imposé par le climat très rude. Les nouveaux Iraniens, grands éleveurs de chevaux et redoutables cavaliers, obligeront leurs voisins, Assyriens à l'ouest et Indo-dravidiens à l'est, à incorporer une cavalerie dans leurs armées, tandis que les tribus de Bactriane ajoutèrent à leurs forces les éléphants de guerre indiens.

On doit rappeler que c'est à l'Age du bronze (IIIe-IIe millénaire), que s'est accomplie la domestication complète du cheval. C'est avec l'Age du Fer (début Ier millénaire) qu'apparaissent en Asie Centrale de véritables cavaleries à cru, les premiers chars de guerre à roue de fer et des glaives qui annoncent l'épée et le sabre. Le cheval monté et le nomadisme que les Aryens vont semi-sédentariser en Eurasie, annoncent les grandes migrations des Scythes d'Asie centrale, de Sibérie et de Russie méridionale.

D'autres réfractaires à la sédentarisation, devinrent ces Scytho-Touraniens qui tourbillonnaient sans cesse aux confins septentrionaux de l'Iran, vivant d'élevage et de razzias, constamment refoulés par les nomades de l'Altaï et par l'avant-garde chinoise des Tchéou. Les chefs des tribus sédentarisées, érigés en petits souverains, comme le sera Vishtaspa, le roi protecteur de Zarathoustra, instaurèrent un système féodal et construisirent des châteaux-forts en nids d'aigle sur les contreforts des montagnes du Pamir et de l'Hindou-Kouch. Certaines oasis fortifiées, en terre battue, deviendront d'importants centres urbains à l'époque achéménide des Grands Rois. C'est dans ce contexte féodal archaïque, situé entre le milieu du second millénaire et les premiers Achéménides, qu'il faut situer la monarchie légendaire des Kayanides, dont les souverains (kavi), en lutte perpétuelle contre les Touraniens, ennemis héréditaires des Iraniens, laissèrent leur glorieuse épopée illuminer l'Avesta et la geste chevaleresque du poète Firdousî. Mais l'histoire n'a gardé aucune trace précise de cette dynastie, comme nous en avons des Mèdes et des Perses dès le VIIe siècle avant J.C. Seul le *Shah Nameh* de Firdousî retracera au Xe siècle l'épopée de ces antiques rois mazdéens, localisés par le poète en Bactriane.

Avant que les Aryens ne se séparent en deux ra-

meaux, iranien et indien, ils occupaient déjà, avant le milieu du deuxième millénaire, tout le plateau proto-iranien, depuis l'Etat d'Ourartou (Arménie/Lac de Van), dont les Perses seront vassaux au IXe siècle; jusqu'aux tribus de Parthie, de Chorasmie et de Bactriane, voire, d'au-delà de l'Oxux (Amou Daria).

Entre -1500 / -1200, se situe la division aryenne entre l'Inde et l'Iran. Une partie des tribus émigrèrent par la dépression de Bamiyan, et par la vallée de Kaboul, voie caravanière qui, au travers des passes de Khyber, relie le monde iranien oriental et le monde indien, et qu'emprunteront tous les conquérants de l'Inde. Les Aryens s'installèrent dans le Pendjab, «le pays des cinq fleuves», où ils s'imposèrent aux aborigènes et aux Dravidiens de culture chalcolithique, y formant la grande famille brahmane du védisme dont les livres indiens, le *Rig-Véda* et l'*Arthava-Véda*, exalteront l'épopée légendaire des ancêtres aryas.

La tradition populaire des grands poèmes épiques tel que le *Ramayana*, qui retrace la vie héroïque de Rama, et le souvenir immémorial de la vie légendaire de Khrisna attestent que la nostalgie de la grande époque aryenne demeure vivante au sein de la caste des «*Kshatryas*».

De la division ethnique des Aryens, deux conceptions du monde allaient naître. En Inde, la caste des brahmanes, pendant de celle des prêtres mazdéens en Iran, s'érigea en clergé puissant, médiateur entre les hommes et les divinités. En ancien Iran, les *fravartis* mazdéennes, génies des ancêtres et anges tutélaires, qui protègent le Ciel des assauts perfides (Bdh VI), et qui sauvent l'âme des héros pour les destiner au Garôtmân, paradis hyperboréen des immortels (Walhalla), correspondent bien aux Walkyries des traditions nordiques indo-européennes.

La virilité aryenne, qui s'exprime en accents vigoureux dans la *Baghavad-Gîtâ*, se verra finalement emportée par la mystique hindouiste contemplative, et entraînera une vision négative du monde et de la vie, altération de la psychologie aryenne due peut-être aux conditions climatiques nouvelles de la vallée de l'Indus.

Malgré leurs différences respectives, notamment quant à l'ascétisme, l'exaltation des Gâthâs avestiques

rejoint parfois celle des Upanishads dans une même élévation éthique. Mais, s'il existe un point d'identité parfaite entre la doctrine zoroastrienne et la pensée indienne, c'est bien avec la même acceptation de l'action désintéressée et du combat universel de la Baghavad Gîtâ qu'on reconnaît dans les deux traditions une source d'inspiration virile nettement indo-européenne. Zarathoustra à ses disciples, comme Krishna à Arjuna, leur prescrivent d'accepter le destin du noble combat inévitable des forces du bien contre celles qui ont choisi le mal. La forme et l'issue de la bataille de Kurukshetra revêtent la même importance décisive pour le salut du monde et s'apparentent lumineusement au combat cosmologique des *Ashavans* et des *Drugvants* de l'Avesta.

Le combat intérieur contre les ennemis, les désirs et les passions délétères, se substitue peu à peu au champ de bataille de la guerre extérieure contre les ennemis du droit, de la religion et de la civilisation. Avec Zarathoustra déjà, la lutte contre les ennemis du bien et du Seigneur Sagesse, obligeant à un perfectionnement de soi et à une épuration de la conscience dépassait, comme dans la Baghavad Gîtâ, le seul combat exotérique. Non seulement Krishna et Arjuna apparaissent comme les deux personnifications de la connaissance : le premier de spiritualité transcendante, le deuxième de l'action, mais les ennemis du second sont aussi des figures des mauvais instincts et penchants nuisibles de la nature humaine qu'il faut maîtriser.

En Inde védique, l'idéal du kshatrya restera, en dehors du jaïnisme et du bouddhisme, issus de princes kshatriyas, considéré comme inférieur aux activités sacerdotales du brahmane. De même, en Occident, le clerc imposera sa supériorité au chevalier; éternelle rivalité entre la religion légalitaire et la vocation chevaleresque lorsque celle-ci échappe à son contrôle. C'est qu'en effet, en Inde, le yoga de l'action fut longtemps regardé comme inférieur aux deux autres yogas, le *bhakti yoga* (amour) et le *gnani yoga* (connaissance), bien que le *karma-yoga* se définisse noblement comme «la recherche de l'union avec le divin par le sacrifice complet de toute action au service de la volonté divine dans un renoncement total à toute fin per-

sonnelle»[15].

Guerriers fiers d'incarner les Aryens typiques, braves et dévoués au bien public, la caste militaire des kshatryas diffère toutefois de la chevalerie par son caractère héréditaire, dû au fait qu'une naissance au sein de cette classe reste considérée comme une conséquence karmique[16].

Pourtant, si dans l'institution chevaleresque européenne, l'état de chevalier fut initialement personnel, il fut vite transmis à chaque écuyer valeureux, engendrant le renouvellement de l'adoubement à chaque génération d'une lignée réputée pour sa gloire rééditée; constituant ainsi la première noblesse héréditaire qui, peu à peu, allait se dispenser de la cérémonie d'investiture pour reconnaître tout naturellement tout fils de chevalier comme écuyer «en attente de chevalerie».

En dépit de la vaillance des kshatryas, en Inde, la philosophie de la négation de la vie et l'attitude passive prévaudront. En revanche, les Iraniens, pour des raisons peut-être dépendantes des rudes conditions climatiques qu'ils continuaient de subir, conserveront une attitude morale et spirituelle favorable à l'affirmation de la vie et du monde; conception virile que Zarathoustra sublima dans un sens totalement éthique.

CHAPITRE III

L'ANCIEN IRAN ET LA CHEVALERIE

▪ CHEVALERIE ZOROASTRIENNE DES GATHAS

Notre propos n'est pas de faire une apologie de la religion de Zoroastre effectuée ça et là par ailleurs. Bornons-nous à mettre en évidence ce qui ne le fut jamais dans le contexte d'une étude de la chevalerie. Un parallèle aigu s'impose entre l'apparition de prophètes au milieu d'une époque de troubles et d'égarements et la naissance de chevaleries démontrant la résurgence de l'idéal chevaleresque sous d'autres noms et d'autres climats. A partir du contexte de l'ancien Iran dans lequel sa lutte se trouve impliquée, Zarathoustra s'adresse aux hommes de tous les temps et de toutes les nations. Il fait directement appel à la conscience et à l'intelligence de chacun pour invoquer la mise au service d'une Sagesse suprême de toutes nos énergies, spirituelles, morales et physiques. La guerre contre l'ignorance et ses maux, la brutalité et l'injustice sont inscrites au centre de l'histoire humaine et notre destinée dépend entièrement de la manière dont chaque homme se révèle apte à servir l'idéal le plus noble qui soit. Cinq siècles avant le Christ, le prophète perse mobilise les bonnes volontés pour servir un royaume de justice et d'amour qui n'est pas de ce monde mais dont le juste doit accélérer le règne. Plus de quinze siècles avant la grande épopée de la chevalerie occidentale, les Gâthâs renferment des préceptes qui, assemblés, pourraient constituer un véritable code de la chevalerie universelle.

La foi, l'appel à l'aide divine, la bonne pensée, l'action morale et la victoire des justes sur les méchants

sont sans cesse dans les Gâthâs[17] :

> «Je vanterai ta justice, Seigneur, aussi longtemps que j'en aurai la force... Donne-nous un vigoureux soutien qui nous permette d'anéantir la malice de nos ennemis.
>
> Alors ton règne s'instaurera avec la pensée pure, sur ceux qui repoussent l'iniquité par la justice... Alors sera abattue et brisée l'armée du mensonge, afin que tous ceux qui ont mérité bon renom se retrouvent en la demeure du Seigneur... Car, le Seigneur règne *dans et pas* le juste...
>
> Puissions-nous être de ceux qui travaillent au renouveau du monde !
>
> Il te ressemble, Seigneur, dans ses actions, celui qui s'efforce d'établir le règne de Dieu et de la justice en chaque maison, chaque cité et chaque province...»

Avant Platon et Kant, Zoroastre avait réalisé l'unité de Dieu avec le souverain bien, idéal dont il témoigne sur terre par des actions pures qui attestent et la réalité spirituelle de ce royaume de lumière et la nécessité de sa victoire eschatologique. Dieu a besoin des hommes pour corriger les erreurs apportées dans sa création originelle par l'Ennemi qui, depuis lors, s'efforce de conserver son empire sur le monde au mépris de la lumière et des âmes prisonnières qui en entendent l'appel indéfectible. C'est grâce à l'esprit de discernement que l'homme doit opérer son choix dans la voie de ses pensées et de ses actions[18]. Le libre-arbitre que Kant verra corollaire de l'action morale prend ici une dimension qui fait de l'homme un adulte spirituel:

> «Voyez, regardez avec soin le choix qui s'offre à vous, le choix qui s'impose à tout homme... L'être conscient qui n'est point aveuglé par l'ignorance, sait que la sainte obéissance est le coeur de la justice divine et de Son empire.»

Mais le choix ne s'effectue pas une fois pour toutes et c'est à chaque instant que l'homme doit faire appel à sa foi et à son intelligence pour trier ses actions, éviter l'erreur, même dans l'exercice du bien. La bonne volonté ne suffit pas; il lui faut les lumières de la foi et de la raison supérieure :

> «Où sont tes fidèles, Seigneur, ceux qui enseignent le bien dans l'aisance comme dans la détresse? Enseigne-nous les voies saintes de la justice et du bon vouloir... Que l'intelligence du champion du bien ait un signe de reconnaissance afin que les hommes ne cherchent pas à faire plaisir aux pervers et ne traitent pas les justes en méchants... *Celui qui, par sa parole, sa pensée et la force de ses mains, ramène les égarés au bien, celui-là accomplit la volonté du Seigneur. Celui qui fait le bien au juste, au parent, au serviteur, et veille activement au bien du troupeau (qui respecte la vie), celui-là est un ouvrier de la bonne pensée (de Dieu). Du grand j'éloignerai le mépris, du travailleur la fourberie, du compagnon la médisance, je bannirai le mauvais gardien de la vie (celui qui ne la respecte pas). Par la bonne pensée et la justice, le combat du juste protège les pauvres qui vivent en sainteté contre la violence des gens de rapine.*»

Ces derniers accents sont d'un altruisme héroïque très proche de l'engagement à défendre «la veuve et l'orphelin» de la chevalerie du Moyen Age. tandis que l'Evangile prescrira deux commandements, l'un vers Dieu et l'autre envers l'homme: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme et de tout ton esprit», et le second : «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», Zoroastre complète l'éthique chrétienne en rappelant à l'homme les devoirs qui lui incombent envers les animaux qu'il domine, donnant ainsi un accent plus conforme à la maxime kantienne sur le fondement uni-

versel du devoir. Zoroastre résume en effet : «La meilleure des oeuvres pures, c'est, à l'égard du Ciel, d'adorer Dieu, et, à l'égard du monde, d'être doux avec les animaux et bons avec les justes».

La compassion active envers les animaux mérite d'être soulignée puisque c'est elle, avec peut-être aussi des influences bouddhiques en Perse, qui se retrouvera dans maints courants gnostiques, manichéens et cathares, sans que le christianisme en reconnaisse la parenté. On sait quelles inepties l'Inquisition attribuera à cette généreuse attitude, accusant les Bogomiles et les Templiers d'idolâtrer des bêtes (chats, serpents, etc.) et les Cathares de ne pas manger de viande «sous prétexte que le diable en est le créateur»[19], alors qu'il importe simplement de reconnaître la morale supérieure zoroastrienne dont étaient pénétrées de nombreuses sectes gnostiques au Moyen Age.

Soucieux d'instaurer une vraie justice qui dépasse les limites de nos morales particulières, Zoroastre se pose, avant Euripide et Racine, la question anxieuse : «Et ne devrait-on pas à des signes certains, reconnaître le coeur des perfides humains?» (*Phèdre*).

Alors il médite, s'interroge et guide :

> «Le mauvais messager déforme le sens des paroles sacrées et altère le sens de la vie... Ils détruisent la vie ceux qui abusent de la force et dépouillent les justes de leurs biens... Maudits sont ceux qui meurtrissent les hommes et massacrent les animaux[20], ceux qui préfèrent l'argent au droit et cherchent le pouvoir et la méchante action, c'est vous qui perdez les égarés... ceux qui provoquent la ruine et perdent les âmes. Les forts qui, usant de leur force contre la justice, oppriment les faibles, s'éloignent de toi et te tournent le dos, Seigneur, comme des bêtes fauves... Ecoutez! afin que l'erreur et le mensonge ne perdent pas le monde une nouvelle fois en entraînant les hommes vers le mauvais choix ! Celui qui favorise les oeuvres du mal, qui ferme sa porte à un homme aux abois... Ceux, qui par

> la pensée et par la langue, favorisent la colère et encouragent la violence ; ceux qui laissent leurs mauvaises actions l'emporter sur les bonnes, ceux là sont des êtres démoniaques.»

Lorsqu'on doit départager deux adversaires dont rien n'indique celui qui a raison, on recourt à l'*ordalie*, l'épreuve du métal fondu qui brûlait les pieds du coupable et était douce comme du lait chaud pour l'innocent... En usage aussi chez les anciens Celtes, la pratique de l'ordalie leur fut peut-être transmise par *Odin*, le législateur mazdéen des Goths que nous retrouverons. Il est plus probable que ce recours à un hasard qui se confondait généralement avec Dieu fut également commun dans l'âme de peuples d'ethnies très différentes. Fabre d'Olivet fait remonter l'origine des ordalies à un fonds commun aryen datant de l'empire protohistorique de Ram (héros de l'épopée indienne du *Ramayana*).

Toujours est-il que ces ordalies enfanteront directement les combats singuliers dont l'issue devait départager le guerrier germain vainqueur (puis le chevalier franc). De même, il serait douteux que le parallèle spirituel de l'ordalie, le *Pont Chinvat*, qui départage *post-mortem* les justes des méchants, n'ait un écho ésotérique avec l'initiation de la geste moyenâgeuse du «pont» fait d'une épée tranchante et que doit passer victorieusement le futur chevalier. Dans le zoroastrisme, le Pont Chinvat se révèle large et spacieux pour le juste et étroit comme une lame de rasoir pour le sectateur d'Ahriman qui sera précipité vers son principe, l'abîme.

Le thème du périlleux passage sur une lame aiguisée au-dessus du vide infernal, appartient à l'antique mythologie indo-iranienne, puisqu'on le retrouve dans les écritures sacrées de l'Inde : «*Le bord affilé d'un rasoir, difficile à traverser, un bien périlleux passage est celui-ci*» dit la Katha Upanishad[21]. C'est dans l'Avesta qu'on trouve ce thème développé en détail. Le «Pont de la Terre» ou «Pont du Trieur» est le *Cinvat-peretu* (Pont Cinvat), qui conduit de la terre à l'enfer et par lequel les âmes des morts vont dans l'autre monde (Y. 48.2; 50.7). Tandis que les gens de bien voient s'ouvrir un chemin à travers le

Pont Cinvat (Y. 19.6; 46.10), l'âme et la conscience des perfides et des impies gémissent quand elles arrivent devant le Pont, pour habiter à tout jamais le monde de l'enfer (Y. 46.11; cf. Vd.f. 18.6). Dans les trois jours qui suivent la mort, l'âme affronte les démons, plus exactement le poids de ses mauvaises pensées, mauvaises paroles et mauvaises actions, qui tend à l'entraîner dans l'enfer lorsqu'elle veut passer de ce monde dans l'autre. C'est là qu'intervient une figure essentielle de la théologie avestique, *Daêna*, le double céleste ou miroir divin qui voit en secret toutes les actions de l'homme incarné. La conduite pieuse (daênam) ne concerne pas ici des pratiques cultuelles mais bien la relation intime que l'âme entretient avec sa conscience intérieure selon la valeur de nos pensées, paroles et actions. Daêna montre au mort l'exacte physionomie spirituelle qu'il a édifiée durant sa vie. C'est elle qui sous la forme d'une belle jeune fille, l'attend de l'autre côté du Pont Cinvat, selon la qualité de l'âme qui s'y réfléchit : «j'étais belle et tu m'as faite plus belle encore» ou sous l'aspect d'une hideuse sorcière accusant : «je suis tes mauvaises pensées, tes mauvaises paroles, tes mauvaises actions» (Yt. 22). De cette confrontation sotériologique, l'âme passe le pont ou tombe dans l'abîme, et séjourne dans le lieu approprié à sa nature, divin ou infernal. Les justes vont dans la Garo-demana, la «Maison des Chants» ou Paradis, tandis que les impies et serviteurs d'Ahriman, l'Esprit de méchanceté, vont vers le Drujodemana, la Maison du Mensonge.

■ NOS OEUVRES CONSTRUISENT LE PARADIS OU L'ENFER

Les bienfaits et les peines que recevront les hommes en fonction de leurs pensées et de leurs actes ne dépendent pas de l'arbitraire d'un dieu tel que celui des anciens Hébreux et des divinités assyro-babyloniennes, mais découlent tout simplement de la nature même de leurs oeuvres. La justice divine, aussi irréversible que les lois qui ordonnent le cosmos, ne saurait s'appliquer autrement que par la privation du rayonnement divin que les oeuvres

ténébreuses provoquent sur leurs auteurs, jusqu'à la perte totale de notion éthique qui en fait de nouvelles recrues ahrimaniennes :

> «Ceux qui cherchent la droiture finiront dans la lumière, mais vous, engeance du mal, partisans du mensonge, vous aurez les ténèbres en récompense d'une telle existence, pour vos actes et votre état de conscience.»

Idéalement chevaleresque est l'éthique des Gâthâs qui n'attend pas de l'homme une bonté passive, faite de contemplation et de non-nuisance. La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

> «Sachant bien qui est le méchant, le juste doit prendre la défense du fugitif contre les forces du mal... Méchant est celui qui empêche la vérité de se répandre, qui laisse l'homme de violence maltraiter les troupeaux, qui ne va pas au devant du désir du juste... Le juste est celui qui aide ceux qui servent la justice. Le juste aime le juste, même s'il est homme de peu, il combat le méchant même s'il est riche et puissant... Le messager de la vérité ne s'allie pas aux tenants du mensonge.
>
> ...Aucune compromission n'est tolérable. Rien n'est plus contagieux que la gangrène morale : "N'écoutez pas ceux qui prêchent les paroles mensongères, les maximes iniques, les doctrines perverses; elles apportent le malheur et la mort à vos maisons, à vos cités et à vos provinces : *écartez-les avec le glaive*" »

▪ DOMINER LE MAL

Plus catégorique encore : «méchant est celui qui est bon pour le méchant !» Affirmation opposée au précepte évangélique qui invite à rendre le bien pour le mal; soumission presque bouddhique qui, dans le contexte chris-

tique, postulait que «les jeux étaient faits» pour la venue imminente du royaume de Dieu en vue duquel la justice messianique se substituait au combat des justes. Cependant cette considération négative, contestée par maintes paroles et attitudes de Jésus, primera dans le christianisme et entraînera l'adhésion au dogme de la souffrance et du martyre. Rien cependant, dans l'histoire et dans l'expérience, ne permet de croire qu'une victoire se remporte sur le mal par une soumission à celui-ci. Bien au contraire, la considération des persécutions montre clairement que la passivité des victimes ne fait qu'augmenter l'agressivité sadique des oppresseurs. C'est par calcul politique et non par pitié que Constantin le Grand décida de s'allier la majorité chrétienne de son empire. La compassion joue malheureusement un rôle fort restreint dans l'instauration de la paix. C'est une des gloires de l'éthique zoroastrienne d'attendre de nous une réforme morale qui ne s'arrête pas aux manifestations extérieures. Des actions pacifiques n'impliquent pas pour autant des intentions pures et, si le mal n'est arraché dans ses racines, il rejaillira sous d'autres formes à la première occasion. Ici réside l'articulation de la trilogie zoroastrienne où les pensées pures priment et précèdent toujours les paroles et les actions. Mieux vaut éclairer une conscience aveugle pour en extraire le mal que de tuer un homme dont l'âme ténébreuse empoisonnera l'éther psychique de l'humanité. Eveiller la conscience des ignorants, réfréner l'hostilité des brutes par la parole et les neutraliser par l'action, voila en quoi consiste la philosophie de la chevalerie iranienne, pour ne pas dire de toute la chevalerie. La lutte contre les serviteurs du mal peut donc entraîner un combat militant, armé. Devant l'échec des tentatives pacifiques, le champion du bien doit, pour pallier au plus pressé, chercher à mettre l'adversaire hors d'état de nuire. Dans une arène où plus aucune règle n'est respectée, tous les coups sont permis pour vaincre celui qui, manifestement, incarne le mal. Est-ce à dire que la morale des Gâthâs manquerait d'amour du prochain, que tout sentiment à l'égard des ennemis de la foi en serait absent ? Il suffit de souligner l'accent mis tout au long de ces hymnes, d'une part, sur la crainte de se tromper dans ses actions[22], et, d'autre part,

sur *l'accueil oecuménique* envers tout homme de bien, «fût-il touranien»[23], pour réfuter une prétendue absence de compassion qui, bien au contraire, devait se manifester *jusqu'envers les animaux*, éthique à laquelle la morale évangélique n'accédera pas. D'ailleurs l'homme, faillible par nature, ne saurait prétendre servir une noble cause sans être éclairé par la grâce de la foi : «Qui cherche le triomphe du droit, au char de la foi attache des gages de victoire». Une chose est l'inclination intérieure contre l'essence démoniaque du mal dont on souhaite ardemment la destruction eschatologique, une autre est l'attitude envers ses manifestations plus ou moins conscientes dans le monde et pour lesquelles il n'est pas interdit d'éprouver de la commisération. Ce fut d'ailleurs l'attitude générale de tous les grands saints.

▪ PERENNITE DE LA CHEVALERIE

Que l'on considère le parallèle que permettent les extraits ci-dessus avec l'éthique de la chevalerie occidentale du Moyen Age[24]. On constate que toutes les vertus requises du chevalier se trouvent déjà énoncées dans les Gâthâs de Zoroastre, et à quelle dimension ! Ici, protection de la foi, une foi vraiment universelle, puisque l'affirmation monothéiste de la transcendance d'Ahura Mazdâ ne fait aucun doute; là, foi et protection de l'Eglise. Ici et là, le juste est le défenseur des faibles et le champion des vertus. Le code de la chevalerie prescrit l'amour du pays natal, les Gâthâs veulent faire triompher le bien sur le mal, dans la maison, dans la cité, dans la province et, d'une manière générale, on en souhaite la victoire dans le monde entier. L'affrontement de l'ennemi et la guerre aux infidèles des croisades s'entendent ici par une volonté sans cesse affirmée de combattre Ahriman, l'infidèle par excellence, et ses sectateurs par la pensée, la parole et l'action; l'infidèle n'est pas ici celui qui ne partage pas les dogmes de notre religion, mais celui qui rejette la foi et le service du bien. La charité envers les pauvres et les justes est également impliquée dans les commandements zoroastriens. les commandements de la

chevalerie moyenâgeuse trouvent une étroite paternité dans les Gâthâs. Enfin, on peut seulement regretter que notre civilisation ait méconnu ce respect que les Perses de l'empire achéménide accordaient à la parole donnée, pour la simple cause que l'horreur du mensonge, — comme responsable du chaos moral du monde — fut une vertu proprement zoroastrienne avant de s'étendre à toute la Perse.

■ ZARATHOUSTRA, PROPHETE ET CHEVALIER

Comme ce sera le cas pour Jésus élevant sa voix audessus de l'hypocrisie pharisienne, Zarathoustra réprimera les moeurs brutales du clergé mazdéen. Cependant, le climat anarchique de l'époque féodale prézoroasírienne présente non seulement des similitudes de corruption religieuse avec l'Inde de Bouddha Gautama et la Palestine de Jésus de Nazareth, mais offre le lamentable spectacle d'une société pastorale oppressée par un clergé dépravé et persécutée par des bandes obscures d'adeptes de cultes chtoniens, profitant d'une accalmie entre deux invasions touraniennes pour terroriser les populations agricoles. On nous dit qu' :

> «au temps où le monde était troublé par les méchants, il n'y avait ni instruction, ni direction, ni autorité parmi les hommes étourdis; ignorant Dieu et ses commandements, ils s'étaient détournés du culte divin. L'univers ayant succombé sous la volonté du démon maudit, tout le monde s'éloignait de la justice et de la loi. Le coeur d'Ahriman était joyeux et riant; il était réjouit de l'égarement des hommes. mais Dieu fit grâce à la foule malheureuse et eut pitié d'elle ; il résolut de susciter un Guide[25] »

La mission de Zarathoustra devait donc se développer au sein d'un climat de meurtres et rapines. Tandis que Jésus rendra à César ce qui lui revient et, partagé entre

les autorités judaïques et romaines, ne s'inquiétera que de la réforme morale des hommes, le Prophète perse est, de plus, amené à souhaiter l'instauration d'une autorité politique susceptible d'imposer l'ordre et la paix.

Dans un contexte plus anarchique encore que celui de la Palestine d'Hérode, la petite troupe nomade de Zarathoustra dut, dès ses origines, se garder de tous et se déplacer, en veillant elle-même à sa sécurité. Armés d'une massue, ses disciples devaient en faire usage sur l'ordre de leur maître[26]. Dans les anciens mythes indo-iraniens, la massue était l'arme dont se servaient les héros pour écraser le dragon. L'une des convictions zoroastriennes était que l'homme doit veiller activement, dans une dualité de combat spirituel et terrestre, mené conjointement avec les *Fravartis* (anges gardiens), et se garder des pièges dressés sur le chemin de l'existence par les drujevants (serviteurs de la Druj). C'est le péril de la prédication zoroastrienne qui fit d'elle une véritable chevalerie, tandis que dans le christianisme la nécessité d'une chevalerie ne s'imposera que postérieurement à la prédication apostolique et aux croisades dont la chevalerie corrigera les excès. Mais dans les deux cas, à l'époque zoroastrienne comme au Moyen Age, le rôle chevaleresque s'impose par nécessité de modérer les dévastations commises par des moeurs cruelles, adverses de toute justice véritable.

Allant de cour en cour comme un chevalier errant et prêchant sa doctrine devant seigneurs et rois, Zarathoustra le fit toujours dans l'espoir de convertir un souverain devant réfréner les abus du clergé, qui tirait d'importants revenus des sacrifices d'animaux extorqués moyennant les indulgences des rites propitiatoires. Il convaincra le roi Vishtâspa d'accueillir son éthique afin de neutraliser la corruption générale. La sagesse du souverain Vishtâspa deviendra légendaire. Son fils, le héros Esfandyâr, est le type accompli du chevalier de la foi zoroastrienne, célèbre dans le *Shâh-Nâmeh* (Livre des Rois), véritable Bible de la chevalerie, du grand poète perse *Ferdawsî* (Firdousi, 940-1020).

La doctrine de Zoroastre fut favorablement accueillie parmi les milieux agricoles, mais âprement combattue par les prêtres mazdéens que la protection du bétail met-

tait en difficulté. L'adversité cléricale n'était pas unique et la première cohorte zoroastrienne devait éviter toute rencontre avec les «loups», membres de sociétés secrètes masculines qui semaient la terreur dans tout le pays. Adonnés au culte de Mithra, leur divinité guerrière, ces adeptes de confréries guerrières répandues dans la féodalité indo-iranienne avaient pour emblème le dragon et un drapeau noir. Ils célébraient des rites nocturnes au cours desquels ils communiaient dans le sang d'un taureau sacrifié et s'adonnaient aux débauches sexuelles dans l'ivresse du *haoma*[27]. Le parallèle s'impose entre ces obscures saturnales et les bacchanales grecques dont Alexandre le Grand imposera le culte dionysiaque à Babylone trois siècles plus tard, après avoir écrasé le glorieux empire des Achéménides.

■ LE GRAAL IRANIEN

Sa mission terrestre accomplie, Zarathoustra serait mort assassiné. Mort à ce monde, il fut ravi en *Erân-Vêj*, lieu mythique où le prophète avait eu ses «entretiens» avec le Seigneur sage et identifié avec divers montagnes de l'Iran.

Remarquons le contexte nettement féodal de cet ancien Iran dont l'infrastructure de défense des châteaux forts précède de quinze siècles d'architecture militaire de notre Moyen Age. Les remparts fortifiés avec barrières de pieux et fossés protègent les villes et les camps; systèmes de défense qui éblouirent les Assyriens et les Romains. Les fortifications de Kishesim (Iran nord-occidental) avec leur triple enceinte de remparts crénelés, portes, tours et meurtrières, annoncent déjà le Krak des Chevaliers. Kay Khosraw est le souverain extatique perse qui aurait spirituellement précédé Zarathoustra. L'âme du prophète demeure gardée par une multitude de Fravartis dans cet intermonde, royaume spirituel mythiquement désigné comme lac Kansaoya d'où émerge la montagne des aurores ou montagne de Qaf, Montsalvage iranien occulté à tout homme qui n'aura pas réalisé son *être de lumière* lors de la «grande affaire», l'épreuve finale, la Résurrection, la

parousie zoroastrienne de l'humanité régénérée, lorsque Zarathoustra réapparaîtra dans sa gloire de *Saoshyant*, le Sauveur eschatologique[28].

Ce qu'il importe de retenir, c'est l'étroite parenté qui existe entre l'épopée iranienne du souverain extatique Kay Kosraw et la figure de Parsifal dans notre cycle du Graal en Occident. L'épopée de cet ancien Iran semi-légendaire, *hautement présente dans l'âme chevaleresque* persane, de la lutte des premiers Iraniens (Aryas) contre les *Touraniens* d'Asie Centrale, inspira l'âme nationaliste des Perses face à l'Islam, vainqueur des Sassanides (VIIe siècle) et engendra une véritable résurgence zoroastrienne dans les poèmes épiques de Daqiqi et de Firdousi (Xe siècle), de *Zarir et du Shâh Nâmah*[29].

Kay Khosraw, héros de la chevalerie célestielle, se trouve en lutte constante contre Afrâsyab, l'incarnation d'Ahriman qui massacra lâchement son père Siyâvakhsh, le prince du destin tragique. De même que le grand dieu Ahura Mazdâ triomphera en fin de compte d'Ahriman, il est réservé à Kay Khosraw d'être victorieux d'Afrâsyab le Touranien. A l'issue d'une longue épopée, Kay Khosraw révèle à ses Chevaliers que désormais ils ne le verront plus. Occulté à ce monde, le preux mystique séjourne désormais dans la mystérieuse citadelle de Kang-Dêz, le château du Graal iranien, aux côtés de Khorqhêd-Cehr, l'un des fils de Zarathoustra, et de ses compagnons valeureux, autant de héros eschatologiques appelés à mener le combat ultime contre les puissances ahrimaniennes aux côtés du Sauveur, Saoshyant.

Le prototype du chevalier mystique est dépeint au Yasna 57 de l'Avesta (Srôsh Yast). *Sraosha* est le fidèle soldat de Dieu par excellence. de même qu'Ahura Mazdâ protège le monde spirituel, Sraosha, ange missionné, veille sur le monde corporel dont il accroît la sainteté. sa perpétuelle veillée d'armes contre les puissances mauvaises n'a de cesse depuis la création du monde. Sraosha préfigure bien l'archange Saint Michel.

■ UN EMPIRE CHEVALERESQUE

Le sentiment d'universalisme libéral des Achéménides, en dépit des moeurs souvent cruelles des souverains orientaux de cette époque, traduit un progrès moral qui constitue non seulement une révolution dans l'attitude des conquérants à l'égard des cultes et des coutumes des vaincus, mais qui, au-delà du temps et des frontières, représente un appel bouleversant à l'entente entre les peuples et les religions dont le sens profond d'un véritable oecuménisme implique *eo ipso* tolérance et estime.

Six siècles avant Jésus Christ, au coeur d'un Orient déchiré entre des peuples aussi cruels les uns que les autres, où partout, chez les Hittites et les Assyriens, chez les Hébreux mêmes (loi du talion), la pitié reste un sentiment rare, sinon inconnu, une figure hautement chevaleresque, un roi chevalier avant Saint-Louis et François Ier, surgit avec une âme en laquelle l'altruisme zoroastrien semble avoir prodigieusement germé. Peu nous importe ici de discuter si avant Xerxès, les Achéménides furent proprement zoroastriens de rite[30], ce qui importe, c'est que Cyrus le Grand, «Roi des rois», était manifestement empreint de cette vaillance éthique et de la noblesse d'âme que Zarathoustra réclamait des vrais combattants de la lumière, les soldats d'Ahura Mazdâ. D'ailleurs, nous savons l'existence d'un sentiment zoroastrien, toujours présent chez les derniers *Zartoshtis* d'Iran, selon lequel les authentiques fidèles de la foi pure, proprement de la foi ohrmazdienne, vivant conformément au précepte des «pensées, paroles et actions pures» et croyant à la suprématie divine du Seigneur sagesse, au-delà de tout ritualisme, constituent bien, de façon médiate, une «Eglise invisible» des vrais croyants[31]. Peu nous importe donc la confession exacte des mages reconnus par Cyrus en Médie. Ce qui reste irrécusable, c'est aussi bien sa foi absolue en Ahura Mazdâ (les inscriptions cunéiformes en témoignent amplement) que, surtout, l'intérêt que le fondateur de la monarchie achéménide présente pour notre propos d'antique grande figure chevaleresque de l'Histoire. Antérieurement, nous avons vu des visages profondément empreints de ce dynamisme spirituel qui

caractérise les héros de la chevalerie célestielle. Khrisna, Kay Khosraw, Zarathoustra, Hermès et bien d'autres encore furent des ambassadeurs de la volonté divine à métamorphoser le monde, à tendre vers son identification avec le royaume d'en haut, son archétype de lumière.

Tous délivrèrent un message et montrèrent l'exemple à suivre pour s'arracher à l'illusion ahrimanienne. mais à ces héros de l'esprit, il fallait qu'un puissant de ce monde apportât la confirmation que la volonté humaine, armée de la foi ohrmazdienne, pouvait tenter *dès maintenant* la transfiguration morale des peuples sur lesquels il allait régner. Brûlant les étapes de l'évolution humaine, Cyrus bâtira un empire où l'affirmation de notions éthiques jusqu'alors inégalées allait rejaillir, non seulement sur les populations soumises, mais au-delà, sur la culture hellénique et sur le christianisme.

Jamais on n'a compris la mystérieuse naissance de la chevalerie au Moyen Age, parce que l'orgueil gréco-romain et judéo-chrétien avait engendré au coeur de l'Eglise latine la conviction que rien avant elle n'avait existé d'aussi grand et d'aussi beau, et, partant, qu'une institution bénie par elle ne nécessitait nul autre moteur que son absolution. Si donc on se refuse toujours à considérer *l'exemple perse* qui, par les Juifs et les Grecs, fructifia dans l'essénisme, dans le christianisme et dans le coeur de tous ceux qui connurent les récits d'Herodote et de Xénophon, il ne fait aucun doute qu'on persistera à croire faussement que la chevalerie fut un simple phénomène social du Moyen Age, alors que l'exaltation des valeurs guerrières n'a jamais justifié une chevalerie, laquelle s'appuie bien davantage sur les prouesses des *virtutis* du héros de la *Cyropédie*, le plus ancien des romans historiques. Si l'oeuvre de Xénophon revêt parfois un aspect romancé, cela ne trahit nullement l'historicité des faits, mais annonce déjà l'évocation épique de nos chansons de geste du Moyen Age, où le narrateur met l'accent sur l'état de conscience présidant au banal fait apparent qui informe insuffisamment si l'on veut percevoir pleinement un événement existentiel dont l'importance dépasse amplement l'impact chronologique.

■ LES PERSES ET LES BARBARES

Loin de se limiter au glorieux fondateur de l'empire achéménide, le caractère de la nature chevaleresque des Perses apparaît clairement et avec continuité en maintes occasions de l'histoire des confrontations gréco-perses, depuis Salamine jusqu'aux conquêtes d'Alexandre de Macédoine. Pour moins d'équivoque, notons rapidement, mais avec tout l'intérêt que mérite une page d'histoire particulièrement déformée par la tradition classique, la prodigieuse influence qui découla sur la civilisation hellène des rencontres belliqueuses et si complexes de deux cultures dont l'une qualifia l'autre bien injustement de «barbare», quand elle en reçut de si grands profits. Résumant l'état des travaux *objectifs* d'historiens dignes de ce nom, le professeur A. Aymard conclut :

> «Les guerres médiques et leurs conséquences immédiates sont, moralement et matériellement, à l'origine du grand essor de l'hellénisme classique. Sans Salamine, pas de Parthénon, ni de Socrate non plus. cette évocation rapide prouve . que, dans les eaux étroites où s'entrechoquèrent plus d'un millier de galères, se joua le destin d'une civilisation et d'une conception de l'homme auxquelles notre Occident demeure encore largement redevable... Dans les déclarations (grecques) contre le «Roi» et les «barbares», il y avait beaucoup d'opportunisme, sinon d'hypocrisie. Au reste, plus d'un écrivain grec s'est plu à reconnaître la tolérance, l'amour de la vérité et de la justice, la conscience du bien qui animaient la doctrine morale prêchée par la religion perse[32].»

En dehors de son prestige politique et de sa puissance militaire, la cour du Grand Roi n'a cessé d'exercer une attraction prestigieuse sur les Grecs. Amir Badi en donne plusieurs témoignages éloquents[33]. Le vainqueur de

Salamine lui-même, Thémistocle, mesura très tôt l'ingratitude d'Athènes et, accusé de *médisme*, dut se réfugier à la cour d'Artaxerxès, le fils de Xerxès qu'il avait écrasé en 480, dix ans plus tôt. Frappé d'ostracisme, Thémistocle, traqué par Sparte et par Athènes, *ne rencontra que la sympathie magnanime de son ennemi de Suse* ! N'est-il pas remarquable et digne de considération ce caractère généreux de l'accueil chevaleresque d'un souverain qui, au lieu de venger son père sur l'adversaire *chassé de sa patrie et aux abois dans son empire* lui offre l'hospitalité avec humanité et respect ? Ni les Grecs, qui traitèrent comme on sait Socrate, Aristide, Alcibiade, Phocion et Pausanias, ni les Romains, ne purent considérer leurs ennemis avec dignité et grandeur d'âme. Lorsqu'à Pydna, en 168, Persée, le dernier roi de Macédonie longtemps son allié, se rend à l'empereur romain Paul-Emile, celui-ci, ayant pillé la patrie d'Alexandre de richesses qui exempteront Rome d'impôts durant plus d'un siècle, ne ménage point sa victoire. Humiliant Persée devant le peuple romain, il l'envoie mourir de faim dans une prison abjecte.

L'histoire acquitte rarement ses dettes de reconnaissance. Aussi bien n'est-ce pas du rival grec, encore que souvent admiratif, que s'élèvera un chant de louanges envers le Perse. Les colonies juives de Babylone, traditionnellement peu inclinées à louer les héros étrangers, délivrèrent cependant la plus extraordinaire sanction à celui qui les libéra de la tutelle des monarques assyriens. Le peuple nomade de Yahvé n'aspirait, depuis ses patriarches du pays de Canaan et sa fuite hors de l'Egypte pharaonique, qu'à retrouver un royaume perdu. Toute la vigueur des fils de Moïse, toute leur foi étaient tendues vers cette ultime espérance. Aussi bien, Adonaï revêtait-il les aspects d'un Dieu des armées présidant à une guerre dont l'issue serait le rétablissement de ses fidèles au pays des ancêtres.

CHAPITRE IV
LA PERSE ET ISRAEL

■ LE SEIGNEUR DES ARMEES

De tout temps et en tous lieux, des religions animistes aux grandes mythologies de la protohistoire, en passant par la grande épopée indo-européenne, l'homme sentit la nécessité d'associer les dieux à sa fonction guerrière, la plupart du temps pour amoindrir sa peur, rarement pour justifier des engagements auxquels le Ciel ne pouvait s'opposer puisque, jusque dans la Rome antique, les dieux mythologiques s'entredéchiraient tout autant et avec une sauvagerie identique à celle des humains, quand ils n'étaient pas directement cause des affrontements terrestres. Qu'il s'agisse du rapport du dieu et du héros ou du roi et de son champion, des parallèles mythiques extrêmement précis unissent l'Inde d'Indra et la Rome du roi Tullus Hostilius dont on connaît le célèbre duel des Horaces et des Curiaces[34].

En instituant l'alliance entre le peuple juif et le dieu du Sinaï, Moïse, initié par les prêtres égyptiens, innova la plus forte expression contractuelle jamais manifestée entre l'homme et la divinité. Soumis à une existence de guerres et d'exils, le peuple de Moïse imprima à Yahvé les apparences d'un dieu guerrier et obstiné. Seigneur des armées qui au début reflète une morale identique à celle d'Assur, le dieu du roi Assurbanipal (roi d'Assyrie de 668 à 626 avant J.C.[35]. Et pourtant, nous retrouverons trait pour trait ce concept du Seigneur des batailles dans le Christ qu'on jettera en tête de la mêlée des croisades. Si le monothéisme est déjà caractérisé par le culte unique de Adonaï, il s'agissait encore d'une foi ethnique : *«Je sais*

qu'il n'y a pas d'autre dieu sur toute la terre qu'en Israël, (2.R.5.15) *car moi Yahvé ton Dieu, je suis un dieu jaloux* (Ex. 20.5)».

De David à Juda Macchabée, l'histoire religieuse d'Israël est mêlée et dépendante de son histoire stratégique. Ce n'est que dans la paix nostalgique des exils que, doutant d'un bonheur terrestre paraissant improbable, les Juifs méditaient les versets les plus beaux des Psaumes et des Proverbes dont l'esprit culminera plus tard dans l'essénisme et, après la chute du royaume de Judée, dans la Kabbale.

■ PREUX ET PROUESSES DE L'ANCIEN ISRAEL

L'histoire exodique des Hébreux est remplie de faits épiques où la vaillance des soldats de Yahvé s'égalise avec l'ampleur de son courroux. Ce que l'Islam et l'Occident qualifieront épisodiquement de «guerre sainte» prit corps avec l'ardeur de Moïse et se poursuivrait aussi longtemps que son royaume terrestre ne serait acquis de droit divin. Au-delà de l'instauration du royaume de Judée, Isaïe y voyait la correspondance de l'ère messianique. Un prince de la tribu de Juda rendra à Israël la patrie de ses pères et la mettra à même de jouer le rôle sacerdotal de peuple intermédiaire.

Le deuxième livre de Samuel dresse un inventaire éloquent des hauts faits dûs au «preux de David». Depuis Ishbaal le Hakmonite «qui brandit sa hache sur huit-cents victimes en une seule fois», jusqu'à Benayahu, chef de la garde personnelle de David, les exploits des «Trente» contre les Philistins (2.S.23.8-39) s'élèvent jusqu'à la gloire des «Trois preux» qui risquèrent leur vie pour puiser de l'eau au puits de l'ennemi. Qu'il s'agisse de tuer un lion dans une citerne un jour de neige, de vaincre un Egyptien de haute taille ou de frapper des Philistins «jusqu'à ce que la main s'engourdisse sur l'épée», ce sont autant de caractères de bravoure militaire qui se retrouvent dans tous les exploits héroïques de l'humanité sans s'auréoler pour autant de générosité chevaleresque, qui freine, qui pardonne, qui soulage.

Les stoïciens, dégageant la transcendance de l'Eternel des formulations restrictives de la religion exotérique, estimeront que ce serait ravaler la dignité du «Kadosh», le saint par excellence, que de la considérer comme astreint à une fonction publique. Cette vision pure d'une divinité élevée à la transcendance du Seigneur sage des Perses, métamorphosera le titre de «Tsabaoth», jusqu'alors traduit par Dieu aux «légions célestes» des anges et des archanges.

Cela explique l'intervention de l'ange de l'Eternel dans les luttes d'Israël contre les autres peuples. Les Sarim, ou princes célestes, dirigent la vie de leur système planétaire particulier, comme Mikhaïl devient l'archange protecteur d'Israël et de notre terre. Tous les peuples sont également protégés par un *Sar* particulier, et les guerres entre les peuples sont considérées comme des guerres entre leurs Sarim[36].

Nous verrons la part active que le maître des milices célestes prendra dans le contexte de la guerre eschatologique des Esséniens. Ces luttes intrépides cesseront toutefois lors de l'ère messianique, quand, selon la prophétie d'Isaïe «il ne sera plus fait de mal sur toute ma montagne sainte... les épées seront forgées en charrues, la brebis et le lion marcheront côte à côte... et un petit enfant les conduira».

Hermant, l'historien de la chevalerie, a cru voir une antique institution de ce genre dans la Genèse (Gn. 41.37-49). Il s'agit de la récompense que Pharaon fit à Joseph qui, ayant su interpréter les songes du roi d'Egypte, permit à ce pays d'échapper à la famine. L'établissant comme maître du palais, le souverain donna à Joseph tout pouvoir sur le pays :«Vois, je t'établis sur tout le pays d'Egypte», paroles qu'il accompagna de l'anneau qu'il ôta de sa main pour le glisser au doigt de son nouveau Premier ministre. Après quoi, Pharaon «le revêtit d'habits de lin fin et lui passa au cou le collier d'or». Il est évident que cette antique remise de pouvoirs et d'honneurs ne concerne pas plus l'adoubement chevaleresque que cette autre consécration du prophète Daniel par Balthazar, roi de Babylone à qui il avait expliqué le sens des trois fatales paroles : «Méné, Tequél et Parsîn». Alors Balthazar ordonna de re-

vêtir Daniel de pourpre, de lui mettre au cou une chaîne d'or et de proclamer qu'il serait en troisième dans le royaume (Dn.5.1-29).

A cet égard la tradition avestique connaît des investitures qu'on pourrait aisément confondre avec l'adoubement chevaleresque. Yima, le premier roi légendaire d'Iran fut ainsi consacré en ces termes par son Dieu: «Alors moi, Ahura Mazdâ, je lui apportai deux instruments : un sceau d'or et une épée inscrustée d'or. Vois Yima en possession de l'empire» (...)

Même si *l'épée est ajoutée aux marques de l'investiture*, il s'agit encore ici de consécration royale par le Divin, comme on en retrouvera des représentations archéologiques sous les Parthes et les Sassanides, à Taq-i Bostan (investiture d'Ardeshir II et de Péroz), à Bichapur (investiture de Bahram), à Naqsh-i Rustam (Ardeshir I), et à Naqsh-i Radjab (Shâpur I).

En revanche, *Sraosha*, le Soldat d'Ahura Mazdâ dans l'Avesta, revêt bien tous les signes du véritable prototype du Chevalier accompli (Srôsh Yasht, y. 57). «Sraosha, à la belle taille, victorieux... vigoureux, rapide et fort; hardi, vaillant, de haute taille; qui de toutes les batailles revient vainqueur dans l'assemblée des Amesha-Spentas... le plus fort des jeunes, le plus vigoureux des jeunes, le plus énergique des jeunes, le plus rapide des jeunes, le plus ambitieux des jeunes... riche en bonnes pensées, riche en bonnes paroles, riche en bonnes actions... que quatre coursiers blancs, lumineux, éclatants, divins et savants, entraînent sans faire d'ombre à travers les espaces célestes; ils ont des sabots de plomb, chaussés d'or... La course que Sraosha fait d'Orient en Occident trois fois par jour, trois fois par nuit, sur ses coursiers divins... tenant de ses deux mains son arme tranchante et pointue qui frappe la tête des démons (daêvas); pour frapper Angra Mainyu (Ahriman), pour frapper Aêshma (démon de la colère et de la querelle); qui garde le monde, la création de Mazdâ, de son arme dressée...» (Avesta, op.cit., vol. I, yasna 57 et notes).

■ CYRUS, OINT DU SEIGNEUR

Depuis qu'en 556 av. J.C., Cyrus était devenu roi des Perses et des Mèdes, les colonies juives prisonnières des sanguinaires monarques assyriens — Nabuchodonosor ayant incendié le temple de Jérusalem en 586 et rayé de la carte le royaume de Juda — plaçaient tous leurs espoirs dans le conquérant généreux. En effet, Cyrus avait montré une libéralité inhabituelle dans la conquête d'Ecbatane dont le roi Astyage de Médie avait été traité par lui avec une surprenante noblesse de coeur, geste chevaleresque qui, pour la première fois, affirmait que la tolérance est apanage de vraie force et non de faiblesse. C'est la Perse qui sera l'instrument de la libération des Juifs. Cyrus est invincible; il s'emparera de Babylone et tirera les Israélites de leur captivité.

C'est pourquoi, dès avant la prise de Babylone par Cyrus en 539, un prophète hébreu, auteur anonyme du second livre d'Isaïe, clame la prochaine et certaine libération du peuple d'Israël et exalte l'empereur perse en lequel il voit, ni plus ni moins que le Messie, l'oint du Seigneur, le sauveur inspiré «par le dieu Yahvé» (Is.45). Pour le peuple élu, ce ne peut être que la «force et le souverain pouvoir de Yahvé» qui commandent le grand roi, alors que le souverain, lui, place le Dieu perse *Ahuramazdâ* au suprême degré de la hiérarchie céleste, au-delà des dieux anthropomorphes, au sommet du panthéon des divinités ethniques dans un sentiment qui, pour paraître orgueilleux, n'en reflète pas moins un universalisme inégalé. Se situant à un niveau paternellement spirituel, il est très politique de la part du monarque de se concilier les populations libérées en reconnaissant au même titre le dieu Yahvé des Juifs et le dieu Marduk des Babyloniens, mais il importe de souligner que *jamais* les Achéménides n'imposeront à leurs sujets un autre rituel religieux que la pratique des vertus morales exaltées dans tout l'Empire au-delà des croyances ethniques.

Les Juifs attribuèrent les vertus de leur libérateur à la grâce de Yahvé, mais la restauration d'Israël sous la forme du judaïsme fut largement favorisée par les empereurs achéménides[37]. Attitude qui ne fut d'ailleurs

pas unique, puisque les sectateurs babyloniens de Marduk revendiquèrent mêmement le mérite de leur dieu d'avoir dirigé le Grand Roi : «Marduk a visité la totalité du pays et a vu celui qu'il cherchait pour être un roi juste, un roi d'après son propre coeur, qu'il guiderait par la main. il a prononcé son nom : Cyrus d'Anchan, et il a désigné son nom pour la royauté sur tout[38] ».

Avec le second livre d'Isaïe apparaît un tournant décisif de la pensée juive. Aucun historien sérieux ne méconnaît aujourd'hui l'influence considérable qu'eurent sur Israël l'altruisme de Cyrus, les moeurs polies de la Perse et la morale zoroastrienne. Lorsque Cyrus s'empara de Babylone en ménageant chevaleresquement la population soumise, il causa une certaine surprise en traitant avec la même largesse d'esprit les fidèles de tous les cultes, et prouva ainsi, sans conteste, qu'il appartenait à une civilisation supérieure[39].

On sait que non seulement l'attitude magnanime de Cyrus s'exerça par la libération inconditionnelle des Juifs, mais que c'est grâce à l'aide financière des satrapes perses que l'Etat d'Israël se reconstitua. En 515, Darius matérialise la promesse de Cyrus en permettant la reconstruction du temple de Jérusalem avec le concours de son principal architecte, en même temps que, sur les instances du lévite Néhémie, satrape du Grand Roi et gouverneur de Judée, Jérusalem ressuscitera de ses ruines. Plus encore, l'empereur Artaxerxès subventionnera le prophète Esdras pour réaliser la première récollection authentique des textes de la Thora et son observation en tant que «loi de Dieu et loi du Roi», du roi... *mazdéen* ! [40]

■ CYRUS ET ALEXANDRE

D'aucuns ont voulu voir dans l'attitude chevaleresque des Achéménides envers les Juifs l'intérêt qu'ils avaient à favoriser leur passage sur la route de l'Egypte. c'est refuser de prendre en considération leur esprit de tolérance en tant que valeur morale. Il s'agit d'ailleurs d'une assertion politique ne tenant aucun compte du fait que, partout où les souverains perses imposèrent leur au-

torité, de Bactriane à Byzance et de Babylonie à l'Egypte, ils s'empressaient de restituer les anciens dieux dans leur culte traditionnel, comme d'ailleurs Darius libéra à nouveau les anciens communautés juives d'Egypte. On oublie trop souvent de considérer que la pensée religieuse des Achéménides se confondait chez eux avec l'idée de justice en un prodigieux programme de construction d'un empire où les lois locales et les moeurs des populations s'intégraient harmonieusement dans un sentiment national jusqu'alors inconnu. Le sentiment politique se mêlait étroitement au sentiment religieux. Qu'on songe que cet immense empire s'étendit pendant plus de deux siècles depuis l'Egypte jusqu'aux Indes ! De 531 à 327, l'Indus et le Pendjab furent la 20e satrapie perse et en 479, lorsque Xerxès envahit la Grèce, les troupes indiennes constituaient une des forces les plus puissantes de l'armée perse. Au-delà des intérêts politiques, il est difficile de ne pas croire que les Achéménides étaient animés du désir audacieux de régénérer l'humanité, se considérant comme des âmes missionées, telles les Fravartis zoroastriennes, appelées à oeuvrer activement à la transfiguration de la terre.

Dans les textes de Darius, tout démontre la parfaite conscience qu'il avait de sa mission céleste — «le roi égal aux dieux» (Eschyle) — et d'une valeur dont il n'est pas peu fier, d'ailleurs à juste raison, quand on songe que sa louable ambition le porta jusqu'à projeter le premier canal de Suez !

L'admiration et l'envie manifestées en Grèce à l'encontre de l'empire perse allaient culminer et exploser dans l'âme du fils de Philippe de Macédoine. On comprend pourquoi : outre le fait que le fondateur de l'empire perse fut choisi par Xénophon comme le héros de sa *Cyropédie*, qui le pare des plus hautes vertus, grâce à une formidable administration des satrapies, l'empire achéménide qui protégeait les arts, la culture et le commerce, devint dès Darius Ier un carrefour gigantesque où arts extrême-orientaux, élamites, phéniciens, assyriens, égyptiens, sumériens, médecine indienne, astrologie babylonienne, se rencontrèrent pour constituer un pôle d'attraction considérable pour les Grecs qui, en dépit de leurs perpétuelles divisions intestines, étaient animés du

même désir de s'emparer de l'or perse. Au lendemain des guerre médiques, les commerçants grecs profitèrent aussi des voies ouvertes sur le tracé de la future route de la soie et de l'établissement du premier courrier postal du monde qui parcourait l'empire d'est en ouest grâce à la construction de routes et à la mise en place d'un système de relais de chevaux.

Après son père, Philippe de Macédonie qui avait dominé Thèbes, Sparte et Athènes par la terreur, Alexandre se jeta sur Persépolis (été 330) avec une sauvagerie plus intrépide que celle de ses ravages précédents. On a voulu voir là une vengeance de la prise d'Athènes par les Perses. On oublie que la conquête d'Athènes fut excité chez Xerxès par les Thébains sous le prétexte de venger l'incendie de Sardes par les Athéniens. Aristote avait manqué d'inculquer à son élève les vertus chevaleresques qui avaient caractérisé la grandeur morale des Achéménides, dont le généralissime macédonien se voulait l'héritier de Cyrus. Sa haine de Darius Codoman, qu'il n'avait pu saisir en sa capitale, et la jalousie grecque de l'antériorité de Persépolis[41] sur le Parthénon (orgueil de l'architecture hellène), entraîna le fougueux conquérant à saccager aussi les milliers de volumes de la bibliothèque de Persépolis après en avoir fait traduire certains en grec, et dont l'origine perse sera occultée.

L'histoire est toujours écrite par les vainqueurs. celui qui se voulait le portrait d'Achille et l'héritier de Cyrus le Grand ne fut en réalité qu'une sanglante caricature du fondateur de la dynastie achéménide.

Mais après que l'hellénisme eût puisé une partie de sa philosophie chez les sages perses[42] et que le judaïsme eût reçu l'influence du monothéisme zoroastrien[43], l'histoire se trouva complètement falsifiée au profit des seules cultures issues du monde judéo-hellénique.

CHAPITRE V

LA JUDEE ESOTERIQUE

▪ L'ETHIQUE CHEVALERESQUE EN PALESTINE GRECO-ROMAINE

Les pires maux entraînent souvent des conséquences heureuses pour les temps nouveaux. La Providence ne se laisse pas longtemps dominer par le destin et les expéditions funestes d'Alexandre accrurent encore davantage le brassage des peuples déjà opéré au sein de l'empire des Achéménides. Après même le départ des Perses de Palestine, en 333 avant J.C., les campagnes militaires grecques, syriennes et romaines ouvrirent de nouvelles voies commerciales permanentes d'ouest en est. La guerre précède plus souvent le commerce qu'elle ne le suit et, avec les échanges matériels, la pénétration plus subtile des idées s'établit irrémédiablement. Depuis la domination grecque de la Palestine et malgré l'adoption par les Juifs de l'ère des Séleucides (312), une forte hellénisation de la pensée juive s'effectua en particulier par le canal de la jeunesse puissamment séduite par la culture de l'Acropole et la vie des gymnases. Et jusqu'à l'invasion romaine (63 avant J.C.) par Pompée, la Pâque juive attirait chaque année des dizaines de milliers de pèlerins venus des colonies lointaines de Grèce, d'Egypte et de Babylonie. C'est surtout au sein de ces communautés de la Diaspora, éloignées de Jérusalem et souvent déchirées par des luttes intestines, que la moralisation des rites, contiguë à une vision plus universelle de la religion, s'affirma sous l'influence des philosophies du zoroastrisme perse et du pythagorisme hellénique, au point de créer parfois de véritables sectes

pré-chrétiennes dont le nombre et le caractère s'accentuèrent à partir de la révolte des Macchabées jusqu'au règne des derniers Asmonéens et d'Hérode.

La loi mosaïque fournit aux Juifs l'armature nécessaire à la survie d'un peuple désireux d'affirmer sa priorité spirituelle et ethnique au milieu des exodes et des dominations étrangères, mais il faudra l'énergie de Jérémie à Babylone et du second Isaïe (I.12) pour, sous l'influence perse, balayer la lettre du rituel ancestral, invoquer la primauté de la justice sur les sacrifices, extraire le visage d'un Yahvé infiniment plus capable de miséricorde et d'amour que le redoutable dieu guerrier, même vu par le premier Isaïe. C'est dans le *Judaïsme d'après l'Exil* (Will Durant) qu'on voit la genèse d'une éthique qui permettra l'éclosion du Dieu d'amour de Jésus et d'une morale humaine où «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», l'un des commandements perdus parmi les règlements multiples du Lévitique, prendra une priorité capitale[44].

L'ouverture au prophétisme ésotérique, le passage à la conception plus pure d'un dieu d'amour, s'opéra en même temps que celle de sa dimension. Salomon affirmait déjà «notre Dieu est plus grand que tous les dieux» (2. Ch.2.4) mais l'accès du dieu vengeur au niveau du Souverain-Dieu s'effectua avec l'évolution du principe de justice, d'une justice qui dépasse infiniment nos passions et nos intérêts ethnocentriques. Ce n'est pas Dieu qui change, c'est l'image que les hommes s'en font, selon leur degré d'entendement intérieur. Jusqu'alors, les dieux étaient animés des mêmes sentiments que ceux de leurs adorateurs avaient de la justice. Avec l'affirmation d'un monothéisme transcendant, s'imposa le corollaire de la justice d'une sagesse divine infiniment plus épurée que la nôtre. Nul doute aussi que la formation de l'empire universel de Cyrus, réunissant tous les peuples et tous les dieux sous les mêmes préceptes moraux, n'incitât à délivrer le visage de Dieu des réductions ethniques et des scories humaines. Invitant leurs sujets à ne jamais prier pour eux-mêmes mais pour toute la nation, chacun se trouvant automatiquement impliqué dans une invocation aussi universelle (Hérodote) et leur prescrivant de «ne pas

mentir, suivre la voie droite, n'exercer la violence ni contre le faible ni contre le fort», les souverains achéménides ne réclamaient pour Dieu, dont ils se voulaient les chevaliers terrestres, aucun rituel propitiatoire, mais résumaient leur prodigieuse éthique religieuse dans ce sage et éternel conseil de Darius le Grand : «O Homme, voici le commandement que te fait Ahura Mazdâ : ne pense mal, n'abandonne pas le droit chemin, ne pèche pas !»

■ LES ESSENIENS

La Palestine offre au IIe siècle avant J.C. le spectacle d'une terre déchirée, non seulement entre les colonies romaines occupantes et les populations autochtones plus ou moins hellénisées, mais surtout au sein même du judaïsme où une opposition exacerbée sépare la nation juive rurale des familles sacerdotales de Jérusalem.

Parmi les nombreuses sectes juives opposées au sacerdoce officiel de Judée et dans lesquelles on retrouve d'importantes similitudes avec Jésus le Nazaréen, plus que celle des Thérapeutes, celle des *Esséniens* offre des affinités frappantes qui n'ont fait que se confirmer depuis les affirmations lumineuses de Fréderic II et d'Edouard Shuré[45]. On peut sérieusement penser aujourd'hui que le jeune révolutionnaire religieux reconnu pour le Christ était, à l'instar du précurseur Jean-Baptiste, issu d'un milieu proche de ces moines du désert dont des groupes vivaient selon une règle cénobitique dans de nombreuses bourgades et dont le siège central aurait été le fameux couvent de Qoumrân situé sur la rive occidentale montagneuse de la mer Morte et non loin d'Engaddi, localité citée par Pline, oasis de palmiers où coule une source thermale favorable aux ablutions pratiquées par les Esséniens dans les eaux claires des rives verdoyantes du Jourdain.

La fondation de la communauté essénienne remonte au milieu du IIe siècle avant J.C. et sa déportation vers le désert de Damas correspond aux persécutions déployées contre elle par le judaïsme officiel et au massacre par l'inquisition saducéenne de son législateur mystérieux, le

«Maître de Justice» qui, avant Jésus, se posait comme le serviteur de Yahvé annoncé par Isaïe (42.1). Non seulement prophète, mais révélateur d'une gnose mystérieuse destinée aux élus d'Israël groupés autour de lui, ce chef de l'Eglise essénienne dont, à l'image des Pythagoriciens, les disciples ne prononçaient jamais le nom, inaugurait la Nouvelle Alliance qui se voulait plus juste et plus universelle que celle de Moïse.

Avec les communautés initiatiques des Pythagoriciens, c'est dans l'essénisme que des notions chevaleresques proprement zoroastriennes ont le mieux fructifié au sein de la théologie judaïque traditionnelle.

Ailleurs, j'ai fait la démonstration de l'amitié ancestrale des Juifs et des Perses, effective depuis l'exil de Babylone, et particulièrement accentuée aux premiers siècles avant notre ère, dès lors que l'adversaire commun devint le Grec et le Romain[46]. Il n'est pas étonnant qu'une influence née de l'alliance politique et de la sympathie spirituelle entre les Parthes de l'empire Arsacide et les pieux et fidèles qui rejetaient l'hellénisation de la Synagogue et de la Judée fut manifeste et que la culture et certains schémas spirituels de l'idéologie royale du dernier «Grand Roi» (*Mihr*/Mithra), sauveur eschatologique perse (saoshyant/soshans), que Mithradate Eupator, ennemi acharné de Rome, incarna (Reinach), renforça les conceptions millénaristes des spirituels juifs. D'une part, les Maguséens, ou mages occidentaux, suivaient l'armée perse en marche dans ses opérations à l'ouest de l'Euphrate. On sait que leur science et leur magie étaient réputées dans tout le Proche Orient, en particulier avec l'expansion du culte de Mithra et que la venue de ces astrologues perses réputés, présence physique ou allégorique, à la naissance du Christ, montre à quel point tout mouvement religieux pouvait difficilement se passer de leur crédit. Dès la fin du IIe siècle avant J.C., les mages se rendaient encore plus célèbres par la diffusion d'écrits apocalyptiques en grec, d'inspiration mazdéo-zoroastrienne et platonicienne, circulant sous le nom d'*Oracles Chaldaïques*, textes qui servaient aussi la propagande contre Rome et illuminaient la spiritualité millénariste des livres de Daniel, d'Enoch, et des écrits esséniens (Ecrit de Damas, Règlement de la

Guerre), etc. Déjà le livre des Macchabées exaltait des visions d'Anges-cavaliers resplendissants, préfigurations de l'angélologie chevaleresque des cavaliers de l'Apocalypse, et qui n'étaient autres que les redoutables archers de la cavalerie parthe qui harcelaient les ennemis communs des Perses et des Juifs, Grecs Séleucides et Romains[47]. En -53, l'armée romaine de Crassus qui venait de piller le temple de Jérusalem, est écrasée à Carrhae dans le désert de Syrie, par la cavalerie perse du général parthe Suréna. En -40 les Parthes sont en Syrie-Palestine et pénètrent à Jérusalem jusqu'à la reprise de la ville en -37 par les Romains. Et, malgré l'occupation romaine, la Pâque juive amenait chaque année à Jérusalem un grand nombre de fidèles des colonies Juives de Perse, Parthes, Mèdes, Elamites et Babyloniens. Les idées religieuses iraniennes, c'est-à-dire mazdéennes et zoroastriennes, fructifièrent dans les sectes millénaristes juives, comme elles avaient déjà pénétré la théologie judaïque depuis que les empereurs Achéménides avaient libéré et protégé les Juifs pendant des générations, selon les références bibliques mêmes[48].

Dans le texte de Qoumrân, l'Ange des ténèbres de l'Avesta et sa cohorte d'esprits mauvais qui égarent les fils de la lumière, soutenus par ailleurs par l'Ange de vérité du «Dieu d'Israël» se sont bien réciproquement substitués à Ahriman et à Ahura Mazdâ, tout comme la cohabitation permanente de l'esprit du bien et de l'esprit du mal[49] selon une vision cosmogonique nettement zoroastrienne qu'on retrouvera d'ailleurs dans toute la prédiction évangélique et dans la chevalerie apocalyptique de saint Jean (chapitre 12 de l'Apocalypse).

Pour les Esséniens, comme dans l'Avesta, Dieu n'est cause d'aucun mal. Cependant, les «fils de vérité», comme les zoroastriens, haïront les injustes et font le serment de poursuivre les menteurs, sans que ce dégoût spirituel du mal ne provoque de représailles personnelles. Combattants mystiques, les Esséniens luttent pour la justice supérieure, sans vengeance ni rancune, préparant ainsi un terrain propice au pardon des offenses du *Sermon sur la montagne*. Les hymnes du Maître de Justice, quoique intimement nourris de substance biblique, ont des accents profonds de

l'esprit avestique et «trahissent constamment des conceptions nouvelles qui sont évidemment en rapport avec le monde religieux du mazdéisme et celui de la gnose hellénistique»[50].

Athlètes de vertu, ces moines-chevaliers, qui d'après Josèphe pratiquent le genre de vie que Pythagore a enseigné chez les Grecs, n'emploient pas d'esclaves, pratiquent l'amour du prochain et prient silencieusement selon l'exemple des mages. Philon d'Alexandrie prétend : «On cherchera en vain chez eux quelque fabricant de traits ou de javelots, ou d'épées ou de casques, ou de cuirasses ou de boucliers, en un mot, d'armes ou de machine militaire ou de quelque instrument de guerre, ou même d'objets pacifiques qui pourraient être tournés au mal» — pourtant ce n'est pas l'arme qui fait le mal et un esprit mauvais peut tourner l'objet le plus pacifique en instrument dangereux. En revanche, Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs*, affirme que les Esséniens voyagent armés contre les brigands, reconnaissant ainsi le droit de légitime défense dans un monde confondu où le zoroastrisme avait affirmé avant l'essénisme, que nul homme, même juste, n'échappe aux coups des anges des ténèbres.

■ UNE CHEVALERIE MYSTIQUE

Ces moines-chevaliers, qui dans la lutte entre les deux esprits se rangent, selon une hiérarchie et une discipline militaires, sous les ordres du «Prince de la Congrégation» et aux côtés des anges de lumière, élaborèrent dans la perspective eschatologique de la Bible une éthique de la guerre sainte qui «reflète, de toute évidence, une profonde influence des conceptions mazdéennes[51]. La guerre sainte dont il est question ici réfère davantage à l'ultime combat apocalyptique des puissances célestes de l'armée du bien contre les forces des ténèbres qu'aux funestes batailles que les religions se livrent entre elles, à coups de dogmes et de croisades militaires. Comme le croyant zoroastrien, le fidèle de la secte de l'Alliance est essentiellement un soldat de l'armée de la Lumière opposée à l'armée de Bélial, l'Ange des ténèbres suivi de tous

les esprits mauvais. c'est en cet aspect spirituel de la lutte personnelle et commune des soldats de Dieu que l'Essénien revêt les attributs moraux de la chevalerie universelle, puisqu'il ne s'agit plus seulement de la défaite des ennemis terrestres d'Israël telle que l'*Exode* l'espérait, mais bien la fin de l'empire de l'impiété et l'aube de la victoire eschatologique et de la transfiguration du monde.

Bien que l'idéal essénien entièrement axé sur l'avènement d'un royaume spirituel remette, au jour choisi par Dieu, le temps où «la colère de Dieu s'enflammera contre Israël» (l'Israël légalitaire)[52], le règlement dit de «la Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres[53] » qui occupe une place importante dans l'initiation essénienne, exalte l'esprit des moines du désert et les prépare à la lutte ultime avec une précision telle qu'on peut croire que l'heure de cette suprême mobilisation est toute proche, annonçant l'urgence que le Christ donnera à l'avènement du royaume de Dieu aussi bien que précédant la grande vision de l'Apocalypse.

Les passages les plus caractéristiques de ce règlement de la guerre, dont la présence paraît surprenante à l'esprit du monachisme chrétien dévirilisé par la priorité contemplative, ne choquent nullement la philosophie chevaleresque qui l'explique. Nous empruntons à l'ouvrage cité les extraits ci-dessous :

> «LA PREMIERE GUERRE DES FILS DE LUMIERE
>
> La conquête des fils de lumière sera entreprise en premier lieu contre le lot des fils des ténèbres, contre l'armée de Bélial [...] »
>
> «PROGRES ET TRIOMPHE ETERNEL DE LA LUMIERE
>
> Alors les fils de justice éclaireront toutes les extrémités du monde de façon progressive, jusqu'à ce que soient consommés tous les moments de ténèbres...»

Mais, en dépit de cette régression graduelle des puissances adverses, une bataille rangée, décisive, opposera les deux camps: celui de la lumière et celui des «Kittim», ennemis mortels des Bénis d'Israël, identifiés, semble-t-il, avec les Romains, comme incarnant le mal au même titre que les Touraniens personnifiaient les fils des ténèbres aux yeux des croyants zoroastriens dans l'ancienne chevalerie iranienne :

«LE GRAND JOUR

> Et au jour où tomberont les Kittim, il y aura une bataille et un rude carnage en présence du Dieu d'Israël; car ce sera le jour fixé par Lui dès autrefois[54] pour la guerre d'extermination des fils des ténèbres... Les fils de lumière et le lot des ténèbres combattront ensemble pour la puissance de Dieu... »

Ce temps de rédemption définitive fait référence au livre de Daniel[55].

> «En ce temps-là se lèvera Michel, le grand prince (l'archange saint Michel, chef de la milice céleste dans le christianisme), le protecteur des enfants de ton peuple. Et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu de pareil depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là»

Avant d'aborder les détails techniques de la guerre d'assaut, le règlement précise encore le déroulement final : en trois occasions, les fils de lumière auront le dessus, et en trois autres, ils auront le dessous, mais lors de la septième et définitive occasion, Dieu assurera lui-même la victoire des siens. On peut penser ici que, dans cette guerre sainte qui résume la remontée de l'homme vers Dieu, au fur et à mesure que les hommes auront vaincu les puissances ténébreuses, l'aide des anges et de Dieu s'accentuera, de même que le soleil brille davantage lorsque peu à peu les cumulus cèdent la place aux cirrus

pour finalement laisser toute sa brillance à la lumière stratosphérique.

Le règlement principal de «la Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres» aborde alors des précisions dont le caractère, tantôt stratégique et tantôt allégorique, confirme bien l'initiation de l'ésotérisme essénien.

Du service et du commandement stipule quel sera le rôle des prêtres et des lévites; *De la mobilisation* précise que les chefs de famille sélectionneront les combattants parmi les tribus d'Israël, excepté les années des moratoires. Mobilisation d'ailleurs dont les conditions physiques et morales exigées des soldats sont stipulées dans le paragraphe *De la pureté du camp et des qualités physiques et morales exigées des combattants* qui exclut les jeunes garçons, les femmes, les infirmes dans la chair et dans l'esprit. Le rigorisme essénien rappelle ici la sévérité mosaïque, puisqu'il est de même précisé que toute impureté sexuelle et toute «chose honteuse et laide» sera écartée du camp des justes «car les anges de sainteté accompagneront leurs armées». Le chapitre intitulé *Du plan général de la guerre* fractionne les différents assauts qui, selon un calendrier rigoureux, se livreront contre les différents ennemis d'Israël.

Après une énumération de l'adversité traditionnelle à l'égard des nations étrangères, viennent deux chapitres à résonances à la fois hiératiques et héraldiques qui préfigurent l'esprit et le symbolisme du Moyen Age.

Le chapitre *Des trompettes* introduit un règlement relatif à l'usage de cet instrument dans les mouvements des batailles, et la longue énumération des noms qu'il importe d'attribuer aux différentes trompettes évoque sans conteste le caractère héroïque de ces fanfares apocalyptiques :

> «Sur les trompettes de l'appel de la congrégation, on inscrit "Appelés de Dieu", sur les trompettes de l'appel des chefs "Princes de Dieu", sur les trompettes des transmissions "Bonheur de Dieu dans les camps de ses saints", sur le trompettes des départs des camps "Actions puissantes de Dieu, etc.»

Ces trompettes des fils de lumière ne sont pas seulement des références stratégiques du grand combat spirituel et militaire de la fin; elles sont également empreintes du pouvoir divin et magique des trompes de Jéricho, comme elles annoncent les trompettes angéliques de l'Apocalypse johannique.

L'armée des fils de lumière, identifiée dans l'actualité essénienne avec la «Congrégation de l'Alliance» appelée à prendre un jour la place du sacerdoce inique de Jérusalem, se distingue aussi par des étendards portant chacun un nom comme les bannières du Moyen Age porteront les devises des chevaliers.

> «Sur l'étendard en tête du peuple d'Israël, on inscrira "Peuple de Dieu", sur les étendards des chefs de tribus "Bannières de Dieu", etc.»

Lorsque les hommes iront au combat,

> «les étendards porteront "Vérité de Dieu", "Justice de Dieu", "Gloire de Dieu", et "Jugement de Dieu". Le combat approchant, on inscrira sur leurs étendards : "Dextre de Dieu", "Moment de Dieu", "Mêlée de Dieu" etc.»

devises qui sentent déjà les carnages des croisades, proférés au cri de «Dieu le veut» !

Ne perdons cependant pas de vue l'aspect eschatologique de cette guerre sainte établie depuis la révolte de Lucifer (Ahriman). C'est contre toute forme du mal que la «vengeance» et la «tuerie» de Dieu s'exercent. La faute ne revient pas aux prophètes et aux visionnaires si des croyants moins initiés avilissent l'aspect hiératique de la lutte cosmique.

D'autres noms glorieux distinguent encore les bannières de la congrégation chevaleresque des Esséniens : «Compagnie de Dieu» et «Milices de Dieu». Puis allant au combat, les étendards de la congrégation porteront aussi : «Combat de Dieu», «Exploit de Dieu», etc. Et,

enfin, surtout : «Paix de Dieu».

Suivent d'autres règlements relatifs aux manoeuvres, à l'infanterie et à une imposante cavalerie[56]. Une curieuse précision sur l'ornementation artistique et colorée, en or, en argent, en airain et en pierres précieuses, des boucliers, annonce déjà l'héraldique dont le caractère médiéval sera l'individualisation du blason féodal.

Cette angélologie combattante essénienne reflète bien la transposition dans ce nouveau contexte théologique hautement structuré, du combat cosmique des Fravartis mazdéennes. Le texte de l'Avesta appelé *Bundahish* ou livre de la création, décrit les Fravartis comme des cavaliers armés qui défendent le Ciel d'Ahura Mazdâ contre toute incursion ténébreuse (VI.3.4. cf. Yt 13.29). Tout ceci anticipe la prochaine vision de l'Apocalypse de Saint Jean et la lutte eschatologique des légions armées de Saint Michel, l'archange qui n'est pas sans analogie avec *Sraosha* le soldat de Dieu qui tient d'Ahura Mazdâ le monde matériel en protection (Srôsh Yasht, Y. 57).

■ LES MAGES D'ORIENT A BETHLEEM

En fait, les divergences qui existent entre les deux pensées essénisme et christianisme tendent à inscrire davantage le message de Jésus dans le contexte ésotérique de la gnose zervano-zoroastrienne, au point qu'on peut se demander si l'histoire des Mages de Bethléem ne dissimule pas une initiation occulte du jeune Galiléen par les mages ou des initiés perses. En effet, le thème des bergers qui reconnaissent ou recueillent un enfant royal est propre à la légende iranienne et l'image de la naissance du Sauveur dans une caverne appartenait aux légendes parthes du Saoshyant/Mythra, incluant le mythe de la fécondation virginale de la Mère. Parallèlement à l'Apocalypse d'Hystaspe, une prophétie zoroastrienne sur la naissance du Sauveur de l'idéologie royale parthe, circulait parmi les Maguséens[57].

On ne doit pas sous-estimer non plus le rôle considérable joué dans le monde romain par l'arrivée de la religion des *Mystères de Mithra* entrée dans l'empire autour

du premier siècle, avant et après J.C., et véhiculée par les légions romaines en campagne en Asie Mineure. Signe de la séduction de ce culte qui concurrencera plus tard le christianisme à Rome, Néron se fera initier aux Mystères par Tiridate, le frère du roi parthe Vologèse (51.78).

En Iran oriental, des mages astrologues se recueillaient chaque année sur le *Mont Victorialis* et guettaient durant trois jours l'étoile du Grand Roi (Livre de Seth). L'*Opus imperfectum in Mattheum* (IVe siècle), longtemps attribué à Jean Chrysostome, établit le lien entre ces douze mages qui attendaient annuellement l'étoile révélatrice de la naissance du sauveur (Myrh) avec la venue des trois Mages à Bethléem sous la conduite de l'étoile. Comme seul l'évangile de Matthieu (2. 1/12) rapporte l'épisode de la venue des Mages alors que Luc parle de simples bergers (2.8), on a longtemps pensé que les exégètes chrétiens, soucieux d'affirmer l'originalité de la Bonne Nouvelle sur la tradition juive, remanièrent le proto-évangile de Matthieu pour y interpoler l'histoire non judaïque des Mages.

En dépit de l'originalité de la foi christique, de nombreux thèmes évangéliques tirent leur source de la gnose zoroastrienne qui évoluait en filigrane dans le crypto-judaïsme depuis l'Exil, et plus encore depuis l'insurrection d'une partie d'Israël contre l'hellénisation. La marque de la pensée perse sur le crypto-judaïsme découlait d'une bienveillance arsacide égale à celle des Achéménides pour Israël, tant envers les colonies juives d'Iran qu'à l'égard des écoles de Babylonie. A l'époque de l'élaboration du Talmud babylonien, Artaban V, dernier roi parthe, sera encore l'ami de Rab, fondateur de l'école juive de Sora (219).

Après que Tertullien (115/200) eut fait rois les Mages de Bethléem, un évangile arabe de source syriaque affirmait : «Des mages arrivèrent d'Orient à Jérusalem, *selon ce que Zoroastre avait prédit*» (Evangile de l'Enfance). Mais, comme les Mages avaient quitté Bethléem au lieu de devenir les disciples du Christ, le pseudo-Chrysostome les montra convertis par l'apôtre Thomas lors de sa mission d'évangélisation en Perse et en Inde. Dès le IVe siècle, saint Epiphane et saint Basile de Césarée se

servirent de la reconnaissance du Christ par les Mages comme argument contre les Juifs orthodoxes et contre les Ebionites.

■ L'ASCETISME ESSENIEN DE JESUS

Les points communs entre la doctrine des Esséniens et celle de Jésus ont été longuement examinés dans des ouvrages exhaustifs consacrés à la question. Précisons seulement pour notre propos que l'attitude de francs-tireurs des moines du désert à l'égard des autorités judaïques de Jérusalem sera toujours celle de Jean-Baptiste et de Jésus. D'autres caractères sont essentiels pour comprendre l'arrière-plan chrétien et la rupture opérée déjà par l'essénisme néo-zoroastrien. la haine de l'hypocrisie et du mensonge toute mazdéenne, l'humilité qui annonce celle du monachisme chrétien, les repas fraternels selon un ordonnancement préfigurant la Cène christique, l'observation du même calendrier qui explique l'ambiguïté rencontrée jusqu'alors pour situer la date de la Pâque[58]. Un autre point de frugalité alimentaire est demeuré inexpliqué parce qu'on n'a pas vu l'ascèse proprement essénienne de Jean-Baptiste à cet égard. Si les Evangiles nous disent que Jean-Baptiste ne se nourrissait que de miel sauvage et de sauterelles, ce qui est parfaitement conforme aux prescriptions esséniennes[59], Flavius Josèphe, dans sa version en vieux slave de la *Guerre juive*, renchérit en affirmant que le patriarche du désert avait horreur de toute boisson fermentée et s'abstenait de toute chair animale, faisant usage de racines[60]. Or, non seulement nous savons que le «produit de la vigne» nommé dans les Evangiles désignait une boisson non fermentée, le *tirosh*, jus de raisin doux consommé par les Esséniens, mais *l'absence totale de chair animale* et, plus précisément, *de l'agneau traditionnel* lors de la célébration de la Pâque par Jésus, démontre amplement que la frugalité de son alimentation, plus ascétique encore peut-être que celle des Esséniens, rompait totalement avec les prescriptions orthodoxes. Cela résout non seulement la difficulté rencontrée par les auteurs à cet égard[61], mais explique pourquoi

l'institution de l'Eucharistie s'est établie avec du pain sans levain *et non avec la chair de l'agneau sacrifié* selon le rituel juif, dont Jésus n'aurait pas manqué de se servir pour instituer son sacrement, s'il avait voulu observer la tradition judaïque. Jésus, après Zoroastre, ne considéra que la purification des pensées et des actes comme seul sacrifice saint aux yeux de Dieu et semble donc bien s'être abstenu de nourriture carnée, comme les mages initiés[62]. Or, les Esséniens ne sacrifiaient pas d'animaux mais jugeaient plus à propos de rendre vraiment saintes leurs pensées[63]. L'accent placé sur ce point de l'ascétisme évangélique se révèle d'autant plus important que, hormis les grands ordres contemplatifs strictement végétariens, l'orthodoxie romaine n'admettra généralement pas la purification alimentaire des gnostiques et des Templiers. Pourtant, là encore, si la pensée de Jésus était imprégnée d'images et de références judaïques, son éthique se révèle aussi différente de la tradition mosaïque que la reforme de Luther pourra l'être du catholicisme dans lequel il naîtra.

■ LE FACE A FACE

La descente aux enfers est l'étape dernière de tout itinéraire vers la connaissance. Epreuve ultime de l'ascension mystique, commune quant au fond sinon à la forme, avec le dévoilement des arcanes de l'orphisme d'Hermès, de Pythagore et de Platon, cet accès aux mystères cachés aux profanes présida symboliquement au passage des épreuves imposées au prétendant chevalier dans le haut Moyen Age comme, après les douze travaux d'Hercule, Thésée avait dû triompher du Minotaure. Jésus allait connaître les affres du jeûne et de la tentation dans une retraite essénienne du désert[64]. C'est dans la solitude que se livre le combat pour Dieu.

Symbole de l'isolement du chevalier de Dieu qui sert dans le monde sans y appartenir, on sait que la vie du désert implique une discipline morale et physique impitoyable. C'est dans le silence de la nature qu'on peut le mieux entrer en communion avec l'absolu par la prière et

la méditation. cette retraite qui sera celle des ascètes depuis Elie jusqu'au Père de Foucauld au Sahara, apprend à se détacher du trouble et de la confusion du monde. Ultime épreuve de la foi, c'est le périlleux «face à face» dans la créature tiraillée entre les forces des ténèbres ahrimaniennes et celles de la lumière ohrmazdienne.

Qu'y a-t-il de plus chevaleresque que la retraite de Jésus au désert où a lieu l'affrontement du Fils de l'Homme et de celui qui perd le monde ? L'ultime tentation du désert n'est-elle pas celle qui l'aurait placé à la tête de la communauté essénienne, succédant au «Maître de Justice» et préparant le temps messianique d'Israël dans la perspective politique de la secte ? A cette prétention hiérarchique qui pourrait le porter à élaborer le nouvel Israël dont il serait le roi, il renonce. Contrairement aux chefs de nombreux mouvements insurrectionnels qui organisèrent la résistance contre l'occupant romain[65] Jésus tourne le dos à tout horizon politique, et, certain de trouver des justes tant chez les pécheurs que chez les Romains, il brise le rigorisme moral et proclame un Royaume des Cieux auquel tout homme peut maintenant prétendre, au-delà de toute vanité ethnique.

■ LE CHAMPION DE DIEU

Jésus, champion de Dieu, s'élève au-dessus des événements présents. Prophète universel, il rompt les amarres avec le seul temps et la seule géopolitique d'Israël et, considérant l'expulsion des anges des ténèbres comme plus importante que celle des Romains, il rend à César ce qui est à César, uniquement désireux d'instaurer un évangile de lumière.

Sans la *Pax Romana* qui, si discutable fût-elle, endiguait tant bien que mal les querelles judaïques lorsque celles-ci troublaient l'ordre public, on peut estimer que Jésus eût dû, à l'exemple de Zarathoustra, employer la force pour se défendre. Les Macchabées et les Zélotes montrent assez bien que certaines sectes palestiniennes durent recourir aux armes pour conserver la vie et la liberté. Sans mettre en parallèle Jésus et Simon le Zélote,

bien des traits de la prédication christique portent à admettre l'attitude chevaleresque de celui qui chassa énergiquement les marchands du Temple et qui, au milieu des compromissions morales de tous, déclara qu'il n'était pas venu pour apporter la paix, mais la glaive[66]. D'ailleurs si, au jardin de Gethsémani, alors qu'il sait que sa mission touche à son terme, il commande à Pierre de rengainer son épée[67], c'est bien que son apôtre avait l'habitude de la porter antérieurement. Un nombre important d'attitudes viriles de Jésus prouvent amplement que, dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire sans l'ordre romain, le Christ ne se fût pas comporté autrement que le Prophète qui, six siècles avant lui, avait aussi recommandé à ses disciples de prier pour leurs ennemis.

C'est une regrettable image populaire qui nous a appris à voir Jésus comme un agneau bêlant. Certes, il était doux, le plus doux des hommes; mais intraitable avec *le Mauvais* et avec ceux qui se laissaient volontiers habiter par lui «Je ne te prie pas de les retirer du monde mais de les garder du Mauvais» (Jn. 17.15). Voulant sauver l'homme, il purifie les âmes en exterminant les démons. De ce point de vue, l'action exotérique[68] de Jésus se révèle moins philosophique que celle de son prédécesseur perse : thaumaturge, il a recours au *miracle* qui frappe les foules plus que les subtilités de la conscience. Des nuances s'observent chez l'un comme chez l'autre.

Désireux d'éviter toute violence, Jésus préférait recourir à la ruse et à l'esquive; lui-même conseillait à ses disciples : «Montrez-vous malins comme des serpents...» et «si l'on vous pourchasse dans telle ville, fuyez dans telle autre...». C'est son extrême mobilité qui lui permit d'échapper aux pièges de ses adversaires durant les deux années de la prédication. mais, lorsqu'il sent que la fatalité le jette dans les griffes du «prince de ce monde», pris au piège d'un destin implacable, il implore Dieu de l'arracher («Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi !»); Jésus se résigne et cède à la force des gens venus l'arrêter.

■ LE CHRIST ET LE PROBLEME DU GLAIVE

Ici se situe l'événement à propos duquel on tentera de jeter l'opprobre sur toute la chevalerie, le reproche de Jésus à celui de ses disciples, Simon-Pierre, (selon saint Jean) qui dégaina l'épée pour en couper l'oreille d'un serviteur du Grand Prêtre :

«Rengaine ton glaive, car tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaire»

N'est-il pas surprenant que cette parole du Christ ne soit citée que par Matthieu (26.52) alors que les deux autres évangiles synoptiques donnent chacun une autre version de l'incident ? Marc (14.47) ne met aucune parole dans la bouche du maître à la suite du geste de son disciple et saint Luc se contente de lui faire dire : «Laissez, cela suffit» (22.51). Jésus touche l'oreille blessée et la guérit.

Deux des évangiles synoptiques sur trois contredisent le premier. Fait d'autant plus remarquable que les exégètes sont maintenant presque tous d'accord pour la rédaction chronologique des évangiles, à situer Matthieu *postérieurement* et non antérieurement (selon la version de l'Eglise) aux deux autres évangiles dont il s'inspire et ajoute des citations sur lesquelles Luc et Marc restent muets et qu'ils n'auraient pas manqué de reproduire si l'ordre inverse avait été observé.

Quant à saint Jean, le seul des évangélistes dont l'inspiration provient d'une source différente des synoptiques, il prête à Jésus cette remarque à Pierre : «Remets ton glaive dans le fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirais-je pas ?», ce qui n'exprime pas un reproche à l'encontre de son disciple, mais trahit seulement son désir de se soumettre à une fatalité qui rappelle l'esprit du zervanisme.

Sur l'événement dont tout le monde ne retient que l'interjection, fragilement relatée par Matthieu seul, des observations capitales s'imposent. Saint Matthieu révèle une contradiction importante dans son texte; il est le seul à avoir mis dans la bouche de Jésus le mot «glaive» lorsqu'il lui fait dire : «N'allez pas croire que je sois venu

apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, *mais le glaive*» (10.34). Luc parlera de «division», non de glaive (12.51). Or nous savons que Matthieu reste aussi le seul à placer dans la bouche de Jésus la condamnation de l'usage du glaive par son disciple... Flagrante contradiction, confirmée encore par l'écrit gnostique de saint Thomas, évangile apocryphe découvert en Egypte en 1945 qui fait dire à Jésus : «Certainement les hommes pensent que je suis venu pour jeter une paix sur l'univers. Mais ils ne savent pas que je suis venu pour jeter sur terre des discordes, le feu, l'épée, la guerre...» (ch. 17), référant à l'extrême subversivité de toute vérité.

Par contre Luc, de son côté, cite de manière inédite une conversation entre Jésus et ses disciples, avant qu'ils se rendent au Mont des Oliviers où eut lieu l'arrestation : «Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni besace, ni chaussures, avez-vous manqué de quelque chose ?» (référence aux prescriptions antérieures citées conjointement par Matthieu (10.9), Marc (6.8/9), Luc 9.3)... «Mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, de même celui qui a une besace, et que celui qui n'en a pas vende son manteau pour acheter un glaive... — Seigneur, répondent les disciples, il y a justement ici deux glaives». Il leur répondit : «C'est assez !» (22.35/38).

Bien que Luc soit seul à rapporter cette conversation, ses dires ont l'avantage de ne pas s'opposer et de s'appuyer sur une conversation antérieure unanimement citée par les trois synoptiques. Egalement relatée par Matthieu, Marc et Luc, cette surprise de Jésus devant le déploiement des forces venues pour l'arrêter :

> «Suis-je un brigand, que vous vous soyez mis en campagne avec des glaives et des bâtons ? Alors que chaque jour j'étais avec vous dans le Temple, vous n'avez pas porté la main sur moi. Mais c'est votre heure et le règne des ténèbres.»

En fait, plusieurs fois, les prêtres avaient souhaité mettre la main sur lui, mais chaque fois ils avaient craint

la population qui soutenait les prophètes. La trahison de Judas permettait de s'assurer de la personne de Jésus au coin désert où il avait l'habitude de méditer avec ses disciples. Une action de force de la part des disciples, même s'ils étaient armés, eût été vaine devant la supériorité du nombre. L'attitude passive de Jésus surprend ici parce que, pour la première fois, il n'a nullement cherché à se soustraire à un événement qu'il prévoyait et n'a pas utilisé sa tactique habituelle de fuite subtile devant l'ennemi. Son extrême fatigue physique et morale au terme de sa mission, le sommeil de ses disciples et la conviction de plus en plus tenace de son inévitable Passion devant l'assaut déchaîné des forces démoniaques[69] le confirmèrent dans la pensée que rien ne pouvait plus s'opposer au déroulement de la fatalité. Toute résistance eut été aussi inopérante sur le plan stratégique que futile au niveau eschatologique qui dominait dans la conscience de Jésus de Nazareth. Matthieu ajoute dans la bouche de Jésus, après le reproche qu'il aurait fait au disciple d'avoir utilisé son épée :

> «Penses-tu donc que je ne puisse faire appel à mon Père, qui me fournirait sur le champ plus de douze légions d'anges ? Comment alors s'accompliraient les Ecritures d'après lesquelles il doit en être ainsi ? »

S'il garde toujours sa pleine confiance en la correspondance hiéro-soldatique des anges, proprement essénienne, auxquels nombre de ses paroles réfèrent et dont le soutien spirituel ne lui fit jamais défaut, il subordonne la toute-puissance divine à l'accomplissement de conséquences presque fatales dans un monde soumis au *Mauvais* (Satan) sachant bien, tout comme Zarathoustra, les souffrances que lui vaudra parmi les hommes le service de Dieu[70]. «Il doit en être ainsi», parce que les puissances du bien n'équilibrent pas encore les puissances des ténèbres sur terre : «La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs oeuvres étaient mauvaises». Le destin l'emporte encore sur la Providence : on ne brave pas impunément les religions humaines et les dogmes.

CHAPITRE VI
LA GNOSE

■ GNOSE JOHANNIQUE

Des liens indéniablement gnostiques existent entre le Baptiste essénien et saint Jean l'Evangéliste, disciple aimé et dernier témoin fidèle du Golgotha. Archétype de l'ascèse chrétienne, le premier Jean annonce aussi le prophétisme apocalyptique dont l'exilé d'Ephèse aura la prodigieuse vision.

Jean, l'apôtre le plus mystique qui détenait le sens des paraboles et la clé des arcanes, ne cessera d'opposer constamment la «lumière d'En-Haut» et les ténèbres d'ici-bas», dans une parenté évidente avec la pensée essénienne de Jean-Baptiste, le «témoin de la lumière» que, jeune homme, il avait connu sur les rives du Jourdain[71]. Animé de la même énergie que celui qui «préparait les chemins du Seigneur et aplanissait ses sentiers» en fustigeant scribes et pharisiens venus entendre ses exhortations, le disciple que Jésus appelait le «fils du tonnerre», se plaît à insister sur le caractère à la fois essentiellement actif et gnostique de la mission de son maître. Opposant sans cesse la lumière aux ténèbres, dans une vision étroitement familière au combat des «fils de la lumière» et des «fils des ténèbres» de la gnose essénienne, le visionnaire de l'Apocalypse appartient bien à cette grande famille spirituelle qui, de l'ancien Iran aux Cathares, resurgit ça et là pour redonner au monde la certitude de la paternité spirituelle de l'homme et son impérieuse nécessité de transfigurer un univers corrompu par le «Prince de ce monde» de l'évangile johannique.

Saint Jean développa les arcanes de son maître et,

parallèlement à l'Eglise de Pierre qui allait bientôt se cristalliser à Rome, l'ésotérisme johannique allait imprégner toute la gnose et toutes les sectes chrétiennes hâtivement taxées d'hérétiques. La chevalerie née dans l'Orient des croisades reconnaîtra sa paternité johannique et, avec Jean-Baptiste, son double spirituel, l'auteur de l'Apocalypse sera invoqué comme patron céleste par les chevaliers de saint Jean et ceux du Temple.

Dans une parfaite identité spirituelle avec la guerre essénienne des fils de lumière, Jean, le Fidèle de la lumière christique n'avait-il pas eu la vision extatique de la grande bataille livrée dans le ciel par les anges, ces charges de cavaliers au son triomphal des trompettes mystiques ? La victoire finale des puissances de Dieu n'était-elle pas assurée par les légions de l'archange Michel ?

> «Alors une bataille s'engagea dans le ciel: Michel et ses Anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta, appuyé par ses anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel...[72] »

Situé au carrefour où la tradition judaïque s'imprégna de spiritualité mazdéenne et d'éthique zoroastrienne ainsi que de philosophie pythagoricienne, ce qu'il y a eu lieu de qualifier de chevalerie essénienne dans le cadre de la perspective que nous avons parcourue au coeur de l'Orient dès le VIe siècle avant notre ère, avait donc abouti à la grande figure de Jésus qui, entouré de deux Jean, allait désormais offrir un exemple irrécusable de hiéro-soldatique, propre à engendrer des dynamismes chevaleresques les plus glorieux, mais aussi parfois les plus contradictoirement humains.

▪ PIERRE ET LES GNOSTIQUES

De Marcion aux manichéens, en passant par Origène et Priscillien, l'Eglise légalitaire qui se revendiquera du Christ franc-tireur sera plus souvent *contre* des hommes *qu'avec* les hommes. Les docteurs et les soldats de Rome

héritèrent des valeurs héroïques des Romains, mais ils manquèrent trop souvent de cette générosité qui caractérise pleinement la philosophie chevaleresque. Quelques siècles séparent les pharisiens de Jérusalem de ceux de Rome. Entre les deux on pourra souvent se demander si quelque chose s'est passée.

Sans doute l'unité de la chrétienté dépendait-elle de l'inflexibilité romaine, mais après vingt siècles, le panorama des intolérances religieuses, l'éclatement des confessions et la fatalité du christianisme dans bien de domaines donnent à méditer sur la priorité d'une foi dont l'esprit de tolérance approcha rarement celui de la Perse antique ni sans doute celui de la grande époque de l'Islam, pour ne pas parler de l'Inde dont on abhorre le syncrétisme des sectes qui ne sont pas plus nombreuses que les multiples chapelles chrétiennes.

On ne refait pas l'histoire.

Mais elle prouve au moins qu'en matière idéologique la brutalité n'obtient rien, à ceci près qu'elle engendre d'inutiles souffrances.

■ CONTRE LA GNOSE

De persécutés, les chrétiens devinrent rapidement des persécuteurs de leurs propres frères avec une méchanceté stigmatisée dans les *Epîtres* de saint Paul et une cruauté qui médusaient les païens. Les théories chrétiennes sur l'emploi de la force évoluaient selon le camp dans lequel la majorité se situait. Sans doute aux yeux des hommes, l'Eglise du Christ devait se constituer sur un sacerdoce imposant propre à impressionner les masses. Le césarisme romain y aidera considérablement, tandis que la gnose ne cherchera à atteindre que le coeur des hommes par l'intelligence de la foi. L'apôtre Paul, pourtant, évoquait catégoriquement une gnose, la sagesse et l'intelligence de l'esprit qui lui avaient été révélées par le Christ. Jésus, instruit de l'ésotérisme essénien, avait rejeté la puissance de ce monde pour ne glorifier que les vertus du Royaume des Cieux. Ses vrais disciples, le prophète galiléen les avait décrits comme étant tous ceux qui met-

tent en pratique la volonté divine en tendant vers Sa perfection : «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» et on devrait les reconnaître par l'amour qu'ils se porteront les uns aux autres. C'étaient là les seuls critères, et les idées que les communautés chrétiennes pouvaient bien se faire sur la théologie importaient peu. Dès le deuxième siècle, l'Eglise, dont la doctrine n'était d'ailleurs pas encore bien fixée et dont l'autorité vacillait entre les différents épiscopats, fut victime de l'esprit dogmatique, comme très vite — après la paix constantinienne — elle sera imprégnée de l'autoritarisme des empereurs romains auxquels le Christ allait succéder dans le culte personnel qu'on faisait de lui, le brandissant comme un «Sésame ouvre-toi !», le salut éternel étant lié à la simple croyance. Cette foi singulière ne convenait pas aux esprits cultivés et, vers le milieu du IIe siècle, la pensée gnostique, qui ne pouvait se satisfaire de voir le mal racheté sur la croix du Golgotha par le fils de Dieu venu corriger les imperfections de Son Père, élabora un dualisme dont la rigueur changeait selon les sectes, mais dont l'esprit était bien celui qui avait caractérisé la doctrine de Zoroastre qui prospérait toujours dans l'empire perse, au-delà du désert de Syrie. La complexité de la foi gnostique a été rendue extrême par le voile que l'orthodoxie jetait sur les doctrines «hérétiques» mais, après Marcion (140) dont l'Eglise souterraine survécut jusqu'au Ve siècle, c'est sans conteste le lumineux néo-platonisme de Plotin qui influença le plus le cryptochristianisme jusqu'à ce que le syncrétisme manichéen de Manès (215-276) fût assez puissant pour tenter les esprits désireux d'équilibrer la raison et la foi. C'est sur cet important mouvement gnostique que l'ex-manichéen Augustin, évêque d'Hippone et futur Père de l'Eglise, allait aiguiser la haine de la gnose.

Le culte qu'on fit de la personne de Jésus, plus que de mettre son éthique en pratique, fanatisait les consciences à ce point qu'à la fin du IVe siècle l'impartial Ammien Marcellin remarquait «Il n'y a pas de bêtes si cruelles aux hommes que la plupart des chrétiens le sont les uns pour les autres».

La plus grave de ces disputes fut celle qui opposa le patriarcat d'Alexandrie et l'évêché de Rome au théologien

Arius au sujet de la Sainte Trinité. Constantin, ne comprenant pas ces brouilles de chrétiens quand les diverses écoles philosophiques trouvaient toujours un *modus vivendi*, provoqua le premier concile oecuménique de toutes les Eglises chrétiennes à Nicée (325). Le disciple d'Origène fut excommunié et exilé par l'autorité impériale, mais l'Eglise unitaire arienne allait faire école, au-delà même des luttes trinitaires du IVe siècle, pour donner au dogme de l'unicité divine une affirmation qui ne pourra s'éclipser pour mieux s'y fondre, que dans le monothéisme de l'Islam que les ariens de l'Espagne wisigothe du VIIIe siècle adopteront devant les persécutions de l'Eglise trinitaire.

▪ LE PARADIS EST A L'OMBRE DE NOS EPEES

Pourtant, à l'origine, l'Eglise, fidèle au précepte de Moïse «Tu ne tueras point», rejetait toute action belliqueuse. Serait-ce à dire que les disciples du Christ doivent rester sans défense face aux attaques de leurs ennemis ? Au cours d'un voyage périlleux saint Paul n'avait-il pas accepté l'escorte offerte par un tribun romain ? Autre chose est de conduire des soldats comme l'a fait Judas, que d'être conduit par des soldats comme le fut l'Apôtre. Au IIe siècle, Origène, dont l'apologie sera rejetée et l'oeuvre en partie détruite, déclarait en termes clairs «le service militaire est incompatible avec la foi chrétienne»[73]. A son écho, le théologien Tertullien renchérit contre la *militia* : «Ainsi, il serait permis de vivre dans ce métier de l'épée quand le Seigneur a dit "Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée"[74]...». On sait ce qu'il faut penser de la valeur de cet argument par l'examen qui en a été fait plus haut. Mais la thèse tertullienne fut soutenue par nombre de chrétiens qui refusaient le service militaire romain, préférant la mort, comme les martyrs Maximilien, Théogène et Marcel.

Avec le triomphe du christianisme et sa reconnaissance officielle par Constantin (312), la théorie de l'Eglise sur le service armé change radicalement. Dans sa première *Epître aux Corinthiens*, saint Paul implorait ses disciples

de ne pas débattre leur litiges devant les tribunaux païens : «Vous allez prendre pour juges des gens que l'Eglise méprise !» (1.Co.6). Plaider en justice «frère contre frère et cela devant des infidèles!» le scandalisait plus encore pour le spectacle de discordes chrétiennes offert aux païens, que sur le fait d'avoir recours aux juridictions de l'Empire dont il était lui-même citoyen. Après la conversion romaine, celui qui jadis avait persécuté les disciples de Jésus de Nazareth au nom du Sanhédrin, aurait-il répugné à s'appuyer sur le pouvoir qui, désormais reconnaissait son Eglise?

Le problème de l'appel au bras séculier s'articule sur le principe que l'Eglise n'entend pas sévir pour se protéger elle-même (contre l'infidèle et contre l'hérésie), mais qu'il appartient au pouvoir temporel de protéger l'Eglise. Subtilité hypocrite que l'Inquisition reprendra pour châtier «sans effusion de sang», par strangulation ou autodafé...

L'autorité ecclésiastique et, plus tard les tribunaux de l'Inquisition, n'auront qu'à se réclamer de l'Ancien Testament (Lev. 24.15 : tout blasphémateur contre Dieu doit être mis à mort), des Evangélistes (Mt. 12.31; Mc.3.29; Lc. 12.10) et de l'Apôtre Paul rappelant la loi de Moïse dont le viol entraîne la mort sur la déposition de deux ou trois témoins (He. 10.28). Le tribunal inquisiteur prétendant représenter le Saint-Esprit, il était dès lors aisé de trouver prétexte à condamnation à mort.

Le concile d'Arles, en 314, ira jusqu'à séparer de la communion ceux qui refuseront les armes. Après une période de tolérance due à Julien, l'empereur néo-platonicien qualifié d'«apostat» par les chrétiens, le christianisme est imposé par Théodose (392). L'alliance de l'Eglise et de l'Etat lie les intérêts des deux causes et les grandes batailles théologiques prendront ainsi un accent impérieux envers l'hérétique qui devient désormais un anarchiste dangereux pour la sûreté même de l'Empire.

Pourtant, saint Augustin cherchera à être cohérent et, définissant la théorie et la pratique de «l'appel au bras séculier» il tentera ailleurs de faire la lumière sur l'usage regrettable de la guerre :

> «Qu'y a-t-il de condamnable dans la guerre ? Serait-ce la mort d'hommes qui sont destinés à mourir tôt ou tard ? Un tel reproche, en vérité, serait à l'usage des lâches, et non pas des hommes vraiment religieux. Non, non, ce qu'il y a ici de coupable, c'est le désir de nuire aux autres hommes; c'est le cruel amour de la vengeance; c'est cet esprit implacable et ennemi de la paix; c'est cette sauvagerie de la révolte; c'est cette passion de la domination et de l'empire. Il importe que de tels crimes soient punis et voila précisément pourquoi, sur l'ordre de Dieu ou d'une autorité légitime, les bons sont parfois amenés à entreprendre certaines guerres[75].»

«Sur l'ordre de Dieu» écrit l'ancien manichéen... En pareil cas de barbarie évidente, l'ordre de Dieu est celui qui suscite la révolte dans la conscience la plus pure et la plus objective, contre l'injustice et la cruauté. Nous sommes bien d'accord là-dessus, mais la difficulté ne provient-elle pas de la subjectivité qui voit trop souvent le droit du côté où l'on se trouve ? Il y a des droits évidents et il y en a qui le sont beaucoup moins. C'est ce qui surprend de voir le théologien de Carthage remplacer éventuellement l'examen scrupuleux de la conscience par «une autorité légitime» qui, dans son esprit, ne pouvait être que l'Eglise. Les «bons» ne pouvant être que les «artisans de paix» et les «assoiffés de justice» des Béatitudes, la détermination de l'«autorité légitime» deviendra très discutable parce que souvent orientée vers des passions familières aux puissances temporelles.

L'Eglise se tirera de cette passe difficile en condamnant la guerre dans ses considérations générales et en encourageant les soldats chrétiens dans des écrits particuliers. Au Ve siècle, saint Maxime de Turin affirme : «Il n'y a rien de condamnable dans le service militaire» et au VIIe siècle, saint Grégoire le Grand invite les soldats de Naples à cultiver l'obéissance envers l'autorité supérieure. Au IXe siècle, à l'aube des croisades, Léon IV déclare à ceux qui combattent les ennemis de la foi catho-

lique : «A celui qui mourra en de telles batailles, Dieu ne fermera pas les portes du ciel». Voilà déjà la sanctification de tout usage de l'épée, du moment qu'elle se dirige vers le Barbare ou le Sarrasin. Remarquons la dégradation de l'éthique de la chevalerie depuis l'ancienne Perse zoroastrienne. Au VIe siècle avant notre ère, un Touranien, ennemi héréditaire du Perse, pouvait être reconnu juste et louable. Dans la guerre des fils de lumière, la guerre sainte prenait un accent universel et ne s'envisageait plus guère que comme l'ultime combat eschatologique. Pour le grand historien de la chevalerie occidentale, Léon Gautier, l'évolution du concept de la guerre par l'Eglise est liée à l'apparition progressive de la chevalerie dans le haut Moyen Age. Il s'agit là d'une grave confusion tendant à présenter la chevalerie comme l'armée de l'Eglise ou, mieux encore, comme son bras séculier. Outre que cette optique vide évidemment la chevalerie de toute sa spécificité spirituelle, elle ne tient aucun compte du rituel chevaleresque pratiqué *avant* et souvent *hors* de l'intervention cléricale. Les chevaliers du Moyen Age ne seront pas tous des brutes bardées de fer obéissant aveuglement aux volontés de l'évêque et les ordres de chevalerie les plus célèbres sauront souvent trier le bon grain de l'ivraie. Il est vrai que, pour toujours, l'Eglise entend dicter les canons de la morale.

En 865, le pape Nicolas Ier permet aux soldats bulgares de poursuivre la guerre durant le Carême, mais sa définition prend un accent plus universel :

> « La guerre est toujours satanique en ses origines et il faut toujours s'en abstenir. Mais si on ne peut l'éviter, s'il s'agit de sa défense, de celle de son pays et des lois de ses pères, il est hors de doute qu'on peut s'y préparer, même en carême.»

Jésus, qui avait autorisé ses disciples à faire des bonnes oeuvres pendant le Sabbat, ne l'aurait pas contredit.

C'est bien ce qui allait advenir. La chevalerie se lèvera au milieu d'une époque de confusion extrême ou

l'iniquité générale, le pillage et les massacres déchaîneront des forces morales susceptibles de réveiller les consciences héroïques pour la défense du droit, de la veuve et de l'orphelin.

CHAPITRE VII

ROME ET LES «BARBARES»

■ BARBARES MAIS PREUX

Depuis le début du IIe siècle, les pressions causées en Orient par les Parthes et en Occident par les Goths ébranlaient tout l'empire romain. Au cours d'une expédition contre les Perses, l'empereur Valérien fut fait prisonnier par l'empereur Sassanide Sapor Ier. Reprenant la Mésopotamie et l'Arménie, les Perses zoroastriens deviennent les voisins menaçants de l'empire tandis que les Goths passent le Danube et occupent la Chalcédoine et la Nicomédie. Dès lors, la dislocation de l'empire va s'accentuer jusqu'à l'apogée de Byzance au Ve siècle, où l'empire romain d'Orient sera cantonné dans ce que nous appelons actuellement la Turquie et la Grèce. L'ancien empire d'Occident sera morcelé entre le royaume Ostrogoth, la Gaule, la plus prospère des anciennes provinces romaines, maintenant divisée au nord de la Loire, entre le royaume franc, le royaume burgonde occupant les Alpes, la vallée du Rhône et de la Saône; tout le sud de la Loire, y compris la côte méditerranéenne, les Pyrénées et, au-delà, la péninsule ibérique et le détroit de Gibraltar constituant l'immense royaume wisigoth.

Rome était donc prise en étau entre deux races également nobles et fières. Les Perses sassanides, néo-zoroastriens qui abritaient l'Eglise nestorienne et recevront les derniers philosophes de l'académie platonicienne, chassés d'Athènes par l'empereur chrétien Justinien (529). Quant aux Goths, ils descendaient des Cimbres, scandinaves, ennemis implacables des Romains, qui devaient leur unité au génie politique de Frighe qui, d'origine scythe, aurait été sectateur de la religion de Zoroastre et initié aux sciences

chaldéennes et à la philosophie grecque[76].

Frighe, contemporain de Jésus, surnommé *Wôdan* par les Scandinaves et plus connu sous le nom d'*Odin* (dont on fit le dieu des Goths), s'imposa aux populations celtiques et constitua un vaste empire que ses descendants étendirent de la Volga à l'Armorique, tandis qu'il harmonisa avec sagacité la doctrine de Zoroastre avec la religion des anciens Celtes. Le génie du mal, *Loke*, traduira Ahriman, le principe mazdéen des ténèbres, tandis que Wôdan, remplaçant le Grand Ancêtre celtique, désignera le grand dieu *Wôd* (Ahura Mazdâ) d'où l'on fit *Gôth* (et *God*). Courageux et individualistes, ces guerriers incultes prirent tant d'aversion envers les Romains que, pour eux, leur culture devint synonyme d'avilissement et de dégénérescence.

Ayant fait de la prouesse le dogme de leur religion, les valeureux Goths plaçaient leurs espoirs *post mortem* dans un paradis des héros, le «Walhalla». Ici, comme dans l'ancien panthéon aryen, le croyant bénéficiera des joies célestes dans une proportion égale à l'ardeur de son combat terrestre. L'énorme différence entre ces deux mystiques de l'action repose sur l'absence de sens éthique dans la religion des Goths qui avaient adopté le dualisme mazdéen sans en pénétrer l'altitude morale. Le «Père des Batailles» des Goths était bien un dieu ethnique. Dans le Walhalla, le séjour céleste de la gloire, les héros sont heureux de donner libre cours à leurs instincts belliqueux, sans risquer les blessures physiques qui en découlent. Entre ces divertissements épiques, les vaillants reçoivent une coupe d'eau de l'immortalité versée par les *Walkyries*, beautés célestes inspirées des Huranis de Zoroastre, qui deviendront les Walkyries de Wagner.

■ LA VAILLANCE CHRISTIANISEE

Les Goths étaient donc païens aux yeux des Romains christianisés. Les évêques de Gaule surent très adroitement profiter de la superstition des rudes Francs et le baptême de Clovis (506) fut acquis à l'issue d'une bataille qui, d'après l'évêque chroniqueur Grégoire de Tours,

aurait été à l'image de la conversion de Constantin, rendue victorieuse par le Christ des armées. La christianisation des Mérovingiens ne changea guère leurs moeurs cruelles et, avec la frénésie d'un barbare fanatisé par un nouveau culte, Clovis écrasera les chrétiens ariens (Vouillé, 507) qui se cantonneront dans le Midi de la France et en Espagne. On sait en réalité que cette guerre religieuse cachait une querelle ethnique des Francs à l'égard des Wisigoths qui, dès 429, s'étaient installés sur un gigantesque empire, poussant une autre peuplade gothique, les Vandales, à passer le détroit de Gibraltar et à s'établir en Afrique du Nord (Hippone, 430).

■ COUTUMES MILITAIRES DES FRANCS

Les Francs perpétuaient une tradition germanique de la remise des armes au jeune guerrier[77], cérémonial simple et viril qui se rencontre sans aucune possibilité d'influence, chez un grand nombre de peuples guerriers, y compris chez les autochtones d'Afrique (Guerzés, Haoussas) et au sein de peuplades aborigènes.

Le rite germain d'ailleurs, tel que nous l'a transmis Tacite dans la *Germania*, revêt beaucoup plus le caractère d'une cérémonie soulignant la gravité de l'entrée du garçon dans l'adolescence. La plupart des peuples et des religions, chez les brahmanes et chez les mazdéens notamment, sacralisent par une coutume l'entrée du jeune Aryen dans l'univers social des adultes[78]. Dans la société germanique, le chef de tribu, où à défaut le père, remet au jeune homme en pleine assemblée la framée et le bouclier qui feront de lui un nouveau guerrier. «Telle est la robe virile de ces peuples, dit Tacite, tel est le premier honneur de leur jeunesse. La framée et le bouclier qui, selon Tacite, constituaient l'armement principal des Germains, furent aussi très tôt complétés par l'épée, arme noble des Romains que le légionnaire portait suspendue au *balteus* (baudrier) tandis que les consuls, les tribuns et les officiers la suspendaient à un *cingulum* (ceinturon). Avant que l'épée romaine ne prît une place prééminente dans l'armement des soldats germains, il semble en effet que les

Goths n'attribuaient à cette arme qu'une importance secondaire à côté de la hache (francisque) et d'articles de toilette (ciseaux, peignes) qui pendaient à leur ceinture[79]. Jusque là le jeune homme n'était qu'une portion de la famille : il devient par-là membre de la République[80] sans faire aucune allusion au caractère religieux dont était sans doute empreinte cette épreuve du jeune Siegfred de Wôdan. Ce rite guerrier, qui n'offre rien de très original par rapport au même genre de cérémonial observé dans maintes peuplades[81], implique davantage un accès à la société des adultes qui sont tous guerriers par définition, les Germains ne devant jamais quitter leurs armes.

La cérémonie franque d'époque carolingienne, dite de *l'adoubement*, avant que l'Eglise ne s'emparât de ce mot et de l'institution de chevalerie, concernait la remise du casque (plus tard haubert), de la cotte de maille et des armes (épée, bouclier) au nouveau chevalier. C'est donc à tort que de nombreux textes du Moyen Age ont fait un synonyme fâcheux de «donner les armes» et de «faire un chevalier»[82]. La confusion établie *postérieurement*, aux XIIe et XIIIe siècles, provient justement de la méconnaissance de ce qui caractérisa vraiment la chevalerie constituée au cours et à la suite des croisades, de la *militia* franque qui l'a précédée en fait plus qu'en esprit. Les auteurs qui virent dans cette remise des armes au jeune Germain «un antique vestige de la création des chevaliers» ou «la véritable origine du *miles*»[83] crurent ainsi établir les fondements d'une institution barbare sanctifiée pour le service de l'Eglise.

■ L'ORDRE EQUESTRE ROMAIN ET LES GOTHS

Il convient alors de considérer s'il pût exister un lien de parenté entre l'institution qui, de l'époque carolingienne, évoluera deux siècles plus tard en concept de chevalerie, et le second ordre social qui, chez les Romains, tenait le milieu entre le patriarcat et la plèbe. Pline l'Ancien atteste que seuls les hommes libres ou affranchis pouvaient accéder à cet ordre aristocratique qui était

d'ailleurs plus constitué de citoyens que la fortune avait élevés au rang des notabilités que d'héroïques légionnaires[84]. On sait que les officiers montés qui avaient signalé leur bravoure dans les combats recevaient une couronne qu'ils continuaient à porter par la suite en signe de distinction. le centurion qui commandait à cheval un corps de cent fantassins d'une légion, entrait dans la classe des *equites* et pouvait accéder au grade de *primipilaris*.

Depuis Caïus Gracchus (154-121 av. J.C.), ces *equites* formaient une classe à part venant aussitôt après les sénateurs[85] et soumise au critère de *census* en raison des sommes que leurs fonctions civiles de juges, de banquiers, de publicains et de hauts fonctionnaires ajoutaient à leur solde d'officiers. Sylla supprima de nombreux privilèges à cette noblesse dont les membres se caractérisaient généralement par la possession d'un cheval entretenu aux frais de l'Etat, le port d'une tunique à étroit bord rouge et celui d'un anneau d'or, insigne officiel des chevaliers romains dans lequel on voit l'origine des bagues «chevalières».

Durant les quatre siècles de confrontations, généralement belliqueuses, entre l'armée romaine et les Goths de toutes origines, Wisigoths, Ostrogoths, Francs, Vandales et Lombards, de nombreux emprunts furent opérés par ces derniers sur la supériorité militaire des légions impériales, dans lesquelles, en outre, de nombreux Barbares avaient servi dès le IVe siècle. Si les Germains avaient adopté des Romains l'écriture et un système de lois stables, ils leurs avaient nettement démontré la supériorité stratégique de leur cavalerie, comme ils s'étaient montrés choqués par *les sentences de mort du droit romain* et la coutume romaine qui extorquait des aveux au moyen de la *torture*.

L'héroïsme de l'*equites* distingué par des honneurs dans la société romaine rencontra la supériorité cavalière des Goths, habitués aux grandes chevauchées dues à l'instabilité de peuples migrateurs perpétuellement harcelés. Dès les premières rencontres avec les Gaulois et les Goths, Rome engagea un nombre croissant de cavaliers étrangers, au point qu'à la longue, la cavalerie romaine en était principalement composée.

L'assertion selon laquelle seule Rome avait une ar-

mée montée alors que les Barbares combattaient à pied est insoutenable. Non seulement les Goths, comme les Huns, «avaient pour patrie le dos de leur cheval», mais lorsque Valens rencontra les Goths dans les plaines d'Adrinople (378), l'infanterie des légions romaines fut écrasée par la supériorité et la stratégie de la cavalerie ennemie[86].

■ DE LA CAVALERIE A LA CHEVALERIE

Si en Grèce déjà le même mot désignait à la fois le cavalier et le chevalier, ce dernier, *hippeis*, indiquait une catégorie sociale apte à entretenir des chevaux et à servir dans la cavalerie. par extension, il indiquait aussi un critère de fortune des citoyens de la deuxième classe d'Athènes.

On a vu que dès le milieu du IIe millénaire, les peuples nomades d'Asie Centrale avaient domestiqué le cheval qu'ils montaient à cru : les Hittites, les Assyriens, les Babyloniens et les Hyksos forment les premières cavaleries et introduisent le cheval en Egypte. Les Scythes sacrifiaient des chevaux au soleil, comme les Perses et enterraient leurs rois avec des chevaux et leurs cavaliers sacrifiés pour les accompagner dans l'au-delà... Les Scythes qui ornaient l'harnachement de leurs chevaux de plaques de bois, de cuivre, d'argent et d'or, furent les premiers à utiliser une sellerie de feutre qui leur permit de longs trajets montés et en firent les grands envahisseurs qui introduisirent les chevaux dressés en Grèce dès le 8e, 7e siècles avant notre ère. Hommes de plaine, d'élevage et de nomadisme, les Indo-Européens furent très tôt des cavaliers accomplis. les Scythes, les Sarmates, les Parthes, les Celtes (qui inventèrent l'éperon) et les Germains eurent une cavalerie importante et redoutable, en particulier du fait de leur sellerie rapidement rendue rigide et élaborée, avant les Romains qui montèrent longtemps sans selle et sans étriers. Au reste, les troupes montées de Rome se composaient de mercenaires barbares qui ne connaissaient pas l'étrier. La Chine des Han (IIe siècle avant et IIe siècle après J.C.), connaissait l'équitation avec selle rigide mais sans étrier. L'invention de la protection du sabot par

le fer améliora considérablement les possibilités stratégiques des cavaliers nomades d'Asie Centrale qui en transmirent l'usage en Europe dès le Ve siècle avant J.C. Mais le «fer à cheval» que nous connaissons n'apparut qu'au IIe siècle av. J.C. en Europe, amené des plaines orientales.

Mais c'est avec la découverte de l'étrier que les progrès de l'équitation permirent les épopées des grandes cavaleries des steppes.

Les Sarmates, monteurs de cavalerie lourde, coiffés d'un casque conique, couverts d'une cotte de maille et armés d'une lance tenue à deux mains, durent faire un usage précoce d'un étrier en métal pour se libérer de cet handicap. Il est probable qu'une première forme d'étrier en corde apparut au IVe siècle av. J.C. chez les nomades eurasiens, mais l'usage courant de l'étrier métallique n'apparaît qu'en Inde au IIe siècle av. J.C. La selle à pommeau n'apparaîtra qu'au Ier siècle dans les plaines de Hongrie.

L'invention et la vulgarisation de l'étrier joua un rôle important dans la naissance de la chevalerie. Son usage permit d'accroître considérablement l'endurance des cavaliers qui pouvaient, de plus, serrer leur lance sous le bras. Connu en Chine dès le Ve siècle de notre ère, les Huns d'Attila l'introduisirent en Europe à cette époque. La cavalerie byzantine utilisa l'étrier métallique dès le VIe siècle.

Très tôt, les Perses, comme toutes les peuplades aryennes et comme leurs proches cousins les Mèdes, victorieux des Assyriens aux côtés des Scythes (Ninive - 612), furent des cavaliers accomplis. Mais l'art de l'équitation n'était pas cultivé seulement aux fins stratégiques et le cheval s'inscrivait au coeur de la pratique zoroastrienne de la trilogie des «pensée pures, paroles pures, actions pures», *humata, hukhata, huvarshta.* Dans l'éducation du jeune Perse, la pensée pure symbolisait avec l'adresse au tir à l'arc, concentration mentale exigeant maîtrise et excluant l'erreur. La parole pure exprimait le souci de la vérité et l'horreur du mensonge. Monter à cheval comme un Centaure se rapportait à l'action pure. La pratique intelligente de l'équitation convie à mé-

diter le contrôle opéré par l'âme sur le corps et les passions. De son côté, Platon utilise l'allégorie des deux chevaux, l'un fougueux et impulsif, l'autre doux et tempérant. Le cocher qui est la raison, maîtrise et contrôle l'attelage dont il règle la course qui devient belle et harmonieuse comme une action pure.

Strabon (-58/25), confirmant par là-même ce que Socrate (*Alcibiade* de Platon) et Xénophon (*Cyropédie*) dirent de l'éducation des jeunes Perses, témoigne que les Perses de l'époque achéménide donnaient déjà une éducation morale très stricte aux jeunes hommes qui, de l'âge de cinq à vingt quatre ans, devaient exceller «au tir à l'arc, au lancer du javelot, à *l'équitation et à dire la vérité*» (*Géographie*, Meineke, XI, 18, 733 f. C.36).

D'une part, il était normal qu'un peuple issu des grands éleveurs de chevaux de l'Iran extérieur et des redoutables cavaliers scythes, développât les rudiments d'une véritable chevalerie lorsque ses féodaux s'instruisirent de l'éthique pure et virile de Zarathoustra, philosophie qui, d'autre part, tenait une parenté culturelle indo-iranienne avec la caste militaire des fiers *kshatriyas* de l'Inde.

Il n'est donc pas étonnant que des siècles plus tard, la chevalerie des Parthes fut exaltée pour ses prouesses morales autant que militaires.

La terreur du cavalier perse était due à la trop célèbre «*flèche du Parthe*» tirée grâce à la meilleure assise de la selle. Déjà en 53 av. J.C., les légions romaines de Crassus, surtout constituées d'infanterie, subirent une défaite qui frappa Rome de stupeur devant la cavalerie parthe du général perse Suréna, dont les hommes et les chevaux étaient déjà recouverts de *cataphracte*, armures qui ne pénétrèrent dans l'armée romaine que sous Antonin le Pieux (IIe siècle).

La chevalerie des Parthes et des Sassanides, qui leurs succéderont jusqu'au VIIe siècle, mit en pratique un *code d'honneur* digne de la meilleure chevalerie européenne, l'anticipant de plusieurs siècles en adresse de cavalerie et en équipement, aussi bien qu'en éthique du combat.

Pareillement, le chevalier accompli du Moyen Age européen se caractérisera davantage par ses qualités morales et de courage pleinement maîtrisé, que par sa mon-

ture et son adresse de cavalier.

■ LE VASSELAGE ET LA «MILITIA»

Si la chevalerie a emprunté à la source germanique son rituel canonique et à la source romaine le nom de la *militia* des légions romaines, sous lequel elle fut désignée dans le latin du Moyen Age, sans rien avoir d'autre en commun avec ces origines païennes que le métier des armes, nous allons prouver combien le concept de chevalerie a pu évoluer depuis l'époque carolingienne jusqu'à celle des croisades des XIIe et XIIIe siècles, contrairement à l'habitude admise de croire que la chevalerie était toute préparée par l'Eglise, depuis le règne de Charlemagne et longtemps avant les croisades...

Empressons-nous d'ailleurs de souligner que certains caractères qui apparaîtront dans la chevalerie au haut Moyen Age furent essentiellement de tradition gothe. Ces peuples indo-européens avaient cependant deux qualités positives de l'esprit chevaleresque : l'horreur du mensonge et l'hospitalité qu'ils furent surpris de ne pas rencontrer chez les Romains. Les Francs Saliens, qui édictèrent leur «loi salique» à l'époque de l'apogée du droit romain sous Justinien, se définissaient comme «le peuple glorieux, au conseil prudent, au corps noble, à la santé éclatante, à la beauté supérieure, audacieux, rapide, endurci... voici le peuple qui secoua le joug cruel des Romains»[87].

Ces hommes valeureux qui s'étaient affranchis eux-mêmes, d'où leur nom de *Francs*, pratiquaient l'antique épreuve de l'ordalie en matière de jugement[88]. Prenant Dieu à témoin pour départager deux accusés, ils ne faisaient qu'inclure le divin dans leurs affaires personnelles, comme les Goths l'avaient mêlé à leurs combats. Au Moyen Age, le «Jugement de Dieu» sera un héritage direct de cet usage franc et l'ancêtre du duel, que l'Eglise acceptera avec répugnance, bien qu'elle présidera à l'élaboration de la guerre sainte.

Depuis l'établissement des Francs en Gaule (486), la culture gallo-romaine, vieille de cinq siècles, venait incorporer de nombreux usages germains dans lesquels il faut

voir sans hésiter l'origine occidentale des liens qui s'élaboreront entre l'écuyer et le chevalier et qui régissent déjà les rapports entre le vassal et son suzerain[89].

Si nous avons démontré que la remise des armes «à la germaine» ne pouvait constituer en elle-même une revendication antérieure de la chevalerie, un trait important des relations viriles des Francs mérite d'être souligné. Tacite explique en effet qu'une émulation singulière préside aux rapports des compagnons d'armes entre eux et à l'égard du chef dont ils cherchent à atteindre l'estime.

> «Une naissance illustre ou les services éclatants d'un père donnent à quelques-uns le rang de prince dès la plus tendre jeunesse; les autres s'attachent à des chefs dans la force de l'âge. Le rôle de compagnon a même ses *distinctions* réglées sur l'estime du prince dont on forme la suite. La même émulation qui existe entre les compagnons préside entre les princes, à qui aura le plus de compagnons et les plus courageux. C'est la dignité, c'est la puissance, d'être toujours entouré d'une jeunesse nombreuse et choisie : c'est un ornement dans la paix, un rempart dans la guerre (...) sur le champ de bataille, il est honteux au prince d'être surpassé en courage; il est honteux à la troupe de ne pas égaler le courage de son prince (...) Le défendre, le couvrir de son corps, rapporter à sa gloire ce qu'on fait soi-même de beau, voila le premier serment de cette milice (...) L'on a besoin du règne de la force et des armes pour entretenir de nombreux compagnons (...) La source de la munificence du prince est dans le pillage et dans les guerres[90]»

De cet attachement viril entre le chef franc et ses compagnons d'armes découle l'usage que le prince vainqueur avait de distribuer des terres conquises à ses valeureux guerriers, comme le feront les Vikings, ces descendants scandinaves des mêmes Goths. Il faut regarder ces

concessions domaniales comme l'origine du *franc-alleu*, le fief accordé par le suzerain à son vassal en échange du serment de fidélité qui faisait du bénéficiaire l'*homme-lige* du donateur[91]. Le serment que tout propriétaire *allodial*[92] remettra solennellement entre les mains de son suzerain s'établira de manière de plus en plus formelle à l'époque mérovingienne et présidera, parallèlement, quand ce ne sera conjointement, au cérémonial de l'armement du vassal par son seigneur à l'époque carolingienne.

A partir de 850, le terme de *miles* désigne de plus en plus le vassal dans la société carolingienne. Précisément parce que les domaines féodaux se constituent à partir d'un nombre toujours plus grand de fiefs (le mot apparaît en 881) dont les possesseurs défèrent la protection à d'anciens propriétaires francs qui, dépossédés par la rapine et le pillage, s'acquittent de leur vasselage par le service armé pour le suzerain dont ils dépendent.

Dans la lutte qu'ils devront mener contre les grands propriétaires, dont beaucoup refusèrent ou violèrent très tôt le serment d'allégeance pour rendre leurs fiefs héréditaires, les rois mérovingiens s'attachèrent de puissants hommes de guerre par la donation de terres du royaume à des vassaux qui, en échange, juraient fidélité et assistance dans les guerres. Contrastant avec le caractère individualiste des Francs, le sentiment national hérité des Romains s'équilibrait mal avec le sens de l'honneur des Goths et engendra des luttes farouches lorsque le souverain entendait reprendre le fief sous un prétexte fallacieux. Les guerres fratricides qui opposèrent suzerains et vassaux furent le corollaire fâcheux de la société féodale et la conséquence directe de l'acharnement que les Carolingiens et l'Eglise manifestèrent pour unir les seigneurs et les *milites* dans une même lutte contre un ennemi commun à tous, l'infidèle ou l'hérétique.

CHAPITRE VIII
L'ISLAM ET L'OCCIDENT

■ LES FAROUCHES «SARRASINS»

A en croire l'histoire (qui est toujours écrite selon l'optique des vainqueurs) telle que la tradition classique des moines chroniqueurs l'a relatée au Moyen Age, d'après la *Chronique d'Alphonse III* et la *Chronique d'Albelda*, rédigées à la fin du IXe siècle[93], l'Occident latin écrasa l'invasion arabe au nord de Poitiers, à la limite de la Neustrie et de l'ancienne Aquitaine, le 25 octobre 732.

L'usage de l'étrier est attesté en royaume franc dès 730 après J.C. Bien que les Musulmans de Perse l'aient emprunté aux nomades du Turkestan dès 694, il reste très probable que les Arabes d'Espagne du VIIIe siècle n'avaient pas de bonne cavalerie et ne connaissaient pas l'étrier, bien que cet équipement fût connu au proche Orient entre le 7e et le 9e siècle de notre ère.

Charles Martel munit la nouvelle cavalerie lourde de ses Francs de l'étrier, ce qui lui donna l'avantage sur les troupes arabes d'Abd al-Rahman, à pied ou mal montées à Poitiers en 732, comme la cavalerie des Goths l'avait emporté sur l'infanterie romaine de Valens en 378. Le Maire du Palais institua la donation de terres féodales contre le service armé à cheval, du vassal fidèle à la foi jurée (*féal*), première base institutionnelle de la féodalité.

Loin d'opposer la monarchie très catholique aux envahisseurs arabes, la confrontation de Poitiers entre le maire du palais Charles Martel et Abd al-Rahman mettait en présence l'intrigant ministre des derniers Mérovingiens et un émir musulman dont le type germain confirmé, «teint clair, yeux bleus et chevaux roux», attestait une ascendance wisigothe remontant à ces Nordiques ariens

qui, trois siècles auparavant, s'étaient installés en Afrique du Nord. Leurs ancêtres Vandales avaient rejoint en Afrique du Nord les populations maures et les chrétiens donatistes qui s'unirent à eux dans la lutte contre le pouvoir romain et les chrétiens orthodoxes (Hippone, 430). Ce sont donc des Goths de foi arienne, acquis à l'Islam au VIIe siècle, qui passèrent en Espagne arienne au début du VIIIe siècle pour, peu à peu, introduire dans la péninsule ibérique leurs frères arabes et, avec eux, toute la prodigieuse culture orientale. C'est l'absolutisme romain qui travailla à implanter dans l'esprit chrétien l'aspect farouche des «infidèles». On verra combien le clergé a pesé lourd dans la fanatisation des consciences catholiques en face des musulmans et des chrétiens «hérétiques». Malheureusement, toute l'histoire s'en trouvera faussée, de même que l'orgueil grec s'était plu à présenter les Perses comme d'affreux barbares.

Ne perdons pas de vue l'aspect tragique de la rupture entre deux cultures qu'on peut résumer ainsi : d'un côté l'orthodoxie latine d'autant plus décidée à imposer son absolutisme qu'elle est philosophiquement fragile, de l'autre la lumineuse et alors tolérante culture ibéro-islamique issue de la prestigieuse civilisation née de la symbiose arabo-persane.

Ne faut-il pas voir plutôt dans cette bataille de Poitiers, exaltée comme la victoire du christianisme sur l'Islam, une simple revanche du Sud contre le Nord, des Wisigoths installés dès le milieu du Ve siècle sur un royaume arien, s'étendant de la Loire à l'Afrique du Nord, et chassés par Clovis en 507 au même endroit et sur cette même bordure de l'Aquitaine «hérétique» ? En 732, le *Regnum Francorum* n'était que le domaine instable d'un gouverneur de Neustrie et d'Austrasie que l'Eglise pose comme le champion du christianisme contre l'Infidèle, alors que ce même chrétien a sécularisé de nombreux biens ecclésiastiques, et assujetti les évêques catholiques.

Bien plus qu'à une gigantesque invasion militaire des nomades arabo-mauresques, la propagation de l'Islam s'est opérée grâce à une conjonction parfaitement logique des événements géographiques et sociaux qui ébranlèrent l'Afrique du Nord et la péninsule ibérique aux VIIe et

VIIIe siècles.

Le phénomène de la transformation du Sahara en désert a été amplement démontré par l'arrivée tardive du chameau en Afrique du Nord, des découvertes archéologiques révélant l'existence d'une piste empruntée par les Romains qui, jadis, se rendaient *à cheval* de Tripoli à Gao; par les célèbres éléphants d'Hannibal, par la découverte des fresques du Tassili par Henri Lhote, peintures rupestres montrant des bovins paissant dans des prairies sahariennes et par d'abondants fossiles de poissons et de reptiles aquatiques actuellement relégués dans les régions chaudes et humides de l'Afrique noire.

C'est la mutation climatique accrue aux VIIIe et IXe siècles qui contraignit les populations nomades d'Afrique du Nord à passer le détroit grâce à l'aide des marins de Cadix et à s'installer sans résistance en Espagne wisigothe où, peu à peu, le monothéisme islamique et la prééminence culturelle arabo-musulmane impressionnèrent favorablement une Espagne divisée par les haines chrétiennes et par les rivalités de Tolède, de Séville et de Cordoue. On a trop souvent oublié que les rapports entre les Ibères et leurs cousins Goths d'Afrique du Nord ne furent jamais rompus du Ve au VIIIe siècles et que la fuite des enfants du roi Wittiza en Afrique, partis requérir l'aide des chefs vandalo-maures en 708, ne fut qu'un prétexte aux petites incursions militaires de Tarik dans une Andalousie dont une grande partie des forces wisigothes passa tranquillement «à l'ennemi».

Dans les siècles qui suivirent cet événement, la culture apportée par l'avant-garde de l'Islam subjuga les Ibères au point que, pour se démarquer des trinitaires romains, les Ariens abandonnèrent le latin, prirent des noms arabes et commencèrent à apprendre la langue du Coran. La polygamie même, pratiquée par la plupart des Ibères et admise par les évêques ariens, heureuse de ne plus se heurter aux exigences du christianisme latin, trouva à s'exercer librement et légalement au sein de l'éthique sexuelle de l'Islam médieval, au libéralisme opposé aux intégrismes musulmans de nos jours.

▪ L'ARIANISME ET L'ISLAM

Lorsqu'en 476, Euric rompit avec Byzance, l'arianisme dont relevaient les Wisigoths depuis la prédication de Vulfila devint la religion officielle du royaume wisigoth couvrant la France méridionale et la péninsule ibérique. Le christianisme unitaire se montra perméable à l'influence de la gnose dont l'ancienne installation dans la société ibérique est confirmée par l'archéologie et par les conciles catholiques d'Espagne. C'est après l'exécution du chrétien hérésiarque néoplatonicien Priscillien (385) que saint Jérôme entreprit de traduire la *Vulgate*, version du *Nouveau testament* officialisée plus tard par le concile de Trente. La subtile doctrine de Priscillien a même été déterminante dans l'évolution vers le syncrétisme musulman. En 580, à Tolède, les évêques ariens tinrent un concile consolidant leur position envers les trinitaires romains. En réalité, du IVe siècle à l'islamisation au VIIIe siècle, la lutte de l'Eglise catholique contre la gnose et l'arianisme repose sur deux conceptions opposées du monothéisme. Le christianisme unitaire est beaucoup plus proche à la fois de l'absolu monothéisme musulman et de la subtile culture arabo-persane, auxquels il préféra s'identifier que de souffrir l'intolérance de l'obscure foi des trinitaires chrétiens considérés comme des «associateurs». Ignacio Olaguë a vraisemblablement démontré que l'islamisation de l'Espagne au VIIIe siècle était due à un phénomène logique d'osmose opéré par la séduction de deux cultures intelligentes et non à une hypothétique «invasion» de la part des «farouches Sarrasins» de Tarik, qui étaient arabophones, mais majoritairement berbères et descendants des Vandales du Ve siècle[94].

Partout où s'établit la domination musulmane, en Espagne ou dans le Midi de la France, les vainqueurs traitèrent les vaincus avec une tolérance égale à celle des anciens Perses, instaurant une liberté religieuse inaccoutumée et exerçant une influence profonde sur les idées par les croyances et la poésie de cour. C'est, bien entendu, dans les anciennes contrées du royaume wisigoth arien d'Aquitaine, du Languedoc et de Provence, que l'exotisme de la brillante civilisation arabo-persane s'implanta le plus

solidement, dans le sud du royaume que Pépin le Bref et Charlemagne se tailleront contre les «Sarrasins» du Midi, anticipation de la croisade contre les Albigeois.

En 756 un événement capital pour l'histoire de l'Islam européen se produisit : le khalifat omeyyade de Cordoue se déclara indépendant du khalifat abbasside de Bagdad. Dès lors, Pépin établit des contact diplomatiques avec le khalife Al-Mansour de Bagdad, toutefois sans succès d'union contre les musulmans d'Espagne.

En 768, Pépin organise le duché d'Aquitaine par l'implantation franque du Capitulaire de Saintes. Au nom du christianisme que la domination franque tentera d'imposer partout, Charlemagne envahit la Westphalie en 777 et fait abattre l'antique colonne sacrée des Saxons, l'*Irminsul*, symbole de l'Absolu. Les Saxons, et plus tard les Vikings, se révéleront infiniment plus belliqueux à l'égard des Francs que ne l'avaient été les Sarrasins. La même année, les seigneurs «arabes» du Nord de l'Espagne demandent à l'empereur franc de leur venir en aide contre le khalifat de Cordoue ! L'occasion est si belle que Charlemagne envahit l'Espagne jusqu'à l'Ebre. Echouant devant Saragosse, l'armée franque bat en retraite à Roncevaux (778) et instaure la «Marche d'Espagne», destinée à se concentrer face aux «Sarrasins», comme la Marche de l'Est et la Marche de Bretagne étaient destinées à faire front aux hordes barbares, Saxons, Frisons et Bretons. Lorsque Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne, harcèlera son frère Pépin Ier d'Aquitaine pour finalement saisir l'Aquitaine à son neveu, Pépin II, en 848, au profit de son fils Louis le Bègue, on ne pourra invoquer nul argument de foi devant des intérêts uniquement politiques.

L'idéalisation de l'événement de Roncevaux dans la *Chanson de Roland* fait de cet accrochage entre Francs et Basques un poème à la gloire du sentiment patriotique naissant à l'aube de l'édification d'une des plus belles nations du monde. Que Roland ait été un héros national de l'armée franque constituée en *militia* du christianisme armé, soit. Mais que les rudes barons de Charlemagne soient idéalisés dans les chansons de geste comme des «héros de Dieu» devant la barbarie des Ariens et des Musulmans, c'est aller vite en besogne et s'abstenir de

considérer la vraie chevalerie qui sortira de la confrontation des deux cultures, quatre siècles plus tard.

La bataille du col de Roncevaux, que nos chroniqueurs latins du XIe siècle ont voulu voir comme une réédition de la victoire de Poitiers contre «l'Infidèle», n'empêcha nullement l'empereur d'Occident d'entretenir des relations d'amitié avec les plus puissants monarques d'Orient, parmi lesquels le célèbre Haroun al-Rachid qui lui envoya des présents estimables : un orgue similaire à celui que Byzance avait envoyé cinquante ans plus tôt à son père, un éléphant, un singe et une horloge sonnante comme il n'en existait pas en Occident. Des ambassades furent échangées et le khalife de Bagdad, dont la tolérance religieuse était bien inspirée de l'esprit chevaleresque des anciens Perses, consentit à accorder un droit de protection à tous les pèlerins et aux établissements chrétiens de Jérusalem.

A une époque où nous verrons l'extraordinaire prééminence de la civilisation perso-musulmane sur l'empire d'Occident, nul clerc n'était capable en chrétienté de faire une relation objective des événements, pour deux raisons : l'analphabétisme quasi universel des Francs[95] et le fanatisme du christianisme latin. Les chroniqueurs monastiques du XIe siècle firent donc de la *Chanson de Roland* un poème épique annonçant les croisades : Charlemagne y apparaît comme le chef du monde occidental et le champion de la Chrétienté contre l'Islam. L'armée de Charlemagne a conquis l'Espagne infidèle et pris Jérusalem ! La préparation des esprits à l'idée de la croisade commence pour l'Eglise par faire triompher l'armée de son Christ. Gaston Paris a raison de dire : «La croisade était impossible sans la *Chanson de Roland*» et le «protectorat franc» de Jérusalem sera attribué à la supériorité du culte chrétien sur le culte musulman[96].

■ CHARLEMAGNE PERE DE LA CHEVALERIE?

On a souvent prétendu que Charlemagne fut le grand ancêtre, voire le fondateur de la chevalerie en Occident. Pour accréditer cette thèse auréolée du prestige du

monarque et formée dans l'esprit des chroniqueurs latins, on évoque souvent la remise solennelle du baudrier et de l'*épée* par le roi des Francs à son fils Louis le Pieux, alors âgé de treize ans, en 791. A son tour, en 840, Louis, mourant, remet, avec la couronne de Neustrie, l'*épée*, «symbole des armes viriles», à son fils Charles le Chauve. Perdant l'âme de la dynamique chevaleresque qu'ils ne pouvaient d'ailleurs soupçonner, les chroniqueurs se sont attachés aux gestes militaires qui, comme tels, n'ont jamais eu la capacité d'engendrer la chevalerie. Outre d'ailleurs que ces anciens témoignages font une confusion entre le pouvoir royal, son hérédité, et la consécration chevaleresque qui n'en dépendra pas, ils n'apportent rien de bien précis sur une éventuelle évolution du rite germanique. Antérieurement à ces souvenirs carolingiens, on nous dit d'ailleurs que Chilpéric Ier, roi de Neustrie (561-584) aurait remis solennellement le *baudrier* à un guerrier nommé Léonard. Frédégonde, l'épouse de Chilpéric, lui aurait ensuite ôté cette marque d'honneur[97]. Cette référence mérovingienne de l'armement franc confirmerait que ce n'est que vers le IXe siècle que l'épée romaine aurait primé le baudrier germain.

Il n'est pas inutile de citer le début du texte de la lettre de Charlemagne au très immoral pape Léon III, commençant par les termes : «Notre tâche consiste à défendre les armes à la main la sainte Eglise du Christ...», pour s'assurer du rôle de gardien du dogme que l'empereur franc s'était accordé afin de justifier ses guerres contre les Saxons païens, contre les Ariens «hérétiques» et contre les Musulmans «infidèles». Ce qui demeure positif de son règne, c'est l'activité qu'il déploya pour faire de son royaume un Etat digne de la Gaule qui, jadis, avait été la première province romaine. la centralisation du système féodal sur le souverain, la lutte contre l'analphabétisme de ses sujets, le prestige qu'il avait su donner à l'empire franc au-delà des frontières de l'Europe, sont les fleurons indéniables de sa couronne. Mais le culte qu'il avait embrassé par politique et propagé par ambition était trop obscur dans l'âme franque pour que le vaste empire chrétien d'Occident pût résister au démantèlement opéré par les guerres fratricides de ses fils

et de ses descendants.

Une situation anarchique suivit le règne de Charlemagne. L'esprit des fondations monastiques, dû en grande partie au mouvement carolingien inspiré de l'exemple des grandes âmes que furent saint Martin de Tours et saint Benoît, n'était pas assez généralisé pour avoir un impact durable sur la foi populaire fortement impregnée de superstition.

Sous une apparence d'ordre impérial, le règne de Charlemagne n'avait hélas guère réussi à civiliser les moeurs rudes des Francs. L'attrait lointain quoique indéniable que les cultures orientales de Byzance et de Perse eurent sur l'empereur, jusqu'à le faire s'entourer de poètes, d'écrivains, de musiciens et d'architectes arabes, aurait joué un très grand rôle sur sa politique de promotion pédagogique. mais l'impact bénéfique de cultures si éloignées ne pouvait se manifester que dans le domaine de l'art et de la culture. tout autre chose aurait été de s'imprégner d'une éthique altruiste, lorsqu'elle s'inscrit dans le cadre d'une religion «infidèle», comme l'Islam l'était alors aux yeux de Francs farouchement chrétiens de nom.

La piété de Louis, le fils de Charlemagne «armé» par son père à Ratisbonne, ne l'empêcha nullement, à l'encontre de ce que tant d'auteurs veulent voir comme un précédent des consécrations chevaleresques, de traiter cruellement ses adversaires, allant jusqu'à leur faire crever les yeux. La bigoterie de l'héritier de l'empereur très chrétien poussa le zèle du Débonnaire à extirper toute trace de «paganisme» ancestral en ordonnant de brûler les anciens récits épiques, ébauches des chansons de geste, que l'empereur avait rassemblés en un patrimoine culturel national.

Comment peut-on soutenir, devant l'évidente prééminence de la civilisation orientale durant tout le Moyen Age, que l'inspiration chevaleresque ait pu naître en Occident à partir de ses seules propriétés intrinsèques ? La *militia* franque qui s'était constituée ici et là pour obéir aux imprécations de l'Eglise, n'avait pu établir qu'une forme élémentaire de *police*, encore que le serment prêté bridât la propre barbarie des hommes d'armes bien plus

qu'il n'attendait d'eux cette défense de la veuve et de l'orphelin qui caractérise traditionnellement la chevalerie du Moyen Age. Sous peine d'excommunication, ceux en qui l'on veut voir les futurs chevaliers devaient jurer de : ne pas envahir l'église, ne pas assaillir le clerc ou le moine ni leur voler leur cheval, ne pas piller, ne pas rançonner, ne pas se saisir des personnes par violence, ne pas incendier ni détruire des maisons, ne pas assaillir les femmes nobles ni ceux qui les accompagnent...[98]. Et, comme si la chevalerie découlait tout naturellement de ces freins imposés à la barbarie des seigneurs, les principales «histoires» de la chevalerie placent la naissance de celle-ci comme la conséquence évidente des institutions ecclésiastiques du XIe siècle ! La Paix et la Trêve de Dieu.

▪ PREMIERE APPARITION DE LA CHEVALERIE OCCIDENTALE

Fabre d'Olivet remarque fort justement que la réaction à l'anarchie féodale «prit naissance au sein des croisades, et ne sortit point par conséquent des principes avoués par les deux institutions féodale et religieuse», mais «dépendit entièrement de la fondation de l'ordre de chevalerie; fondation que plusieurs écrivains ont traité de bizarre, faute d'avoir examiné son but...»[99]. De même, il situe plus exactement la fondation de la chevalerie «vers le commencement du douzième siècle» sans pourtant être en mesure, au début du siècle dernier, de bien percevoir l'influence orientale sur l'esprit de la chevalerie.

Bizarrement Léon Gautier — dont l'oeuvre fort documentée porte l'empreinte cléricale — estime que le chevalier apparaît «achevé, parfait, radieux» vers la fin du XIe siècle, dans la plus ancienne rédaction de la *Chanson de Roland* (entre 1066 et 1095). L'auteur de *La Chevalerie* ajoute :

> «Il est à peine utile d'observer que la chevalerie n'était plus en voie de formation au moment où le pape Urbain précipita d'une

> main puissante l'Occident chrétien sur cet Orient où le tombeau du Christ était aux mains des Infidèles[100]».

On sent dans ces lignes *qu'il faut*, qu'il importe que la chevalerie fût créée par l'Eglise *avant* la croisade; sinon surgirait un terrible bouleversement des valeurs, insoutenable aux yeux d'un latin. Que la bénédiction la plus ancienne d'un soldat chrétien remonte à un cérémonial «des premières années du XIe siècle» qui invitait celui qui recevait l'épée, selon l'ancien rite franc, avec ces belles parole sacramentelles «d'être la protection vivante de toutes les faiblesses» n'amène guère de lumière sur ce que nous avons vu de l'armement des seigneurs francs, des liens de vassalité et des serments imposés par l'Eglise à la fin du XIe siècle. Nul ne peut douter que l'Eglise ait eu dans ses meilleurs exemples de quoi alimenter les principes de morale qu'elle voulait instaurer. Cela n'implique nullement l'efficacité de son action. Pour Léon Gautier, la chevalerie, c'est essentiellement celle des croisades[101], proprement *la force armée de l'Eglise* :

> «Le chevalier, tel que le comprend, tel que le veut, tel que le fait l'Eglise, doit se tenir en armes à la porte de ce palais souvent menacé d'où la papauté distribue la vérité aux hommes; il doit, l'épée au poing, se tenir, terrible et fier, derrière ce trône des souverains pontifes dont l'indépendance est nécessaire au monde... Partout enfin où est l'Eglise, le chevalier doit se trouver aussi, pour accompagner cette mère et pour la défendre. *Ubi Ecclesia, ibi miles*[102] ».

Du moment que le soldat chrétien entre au service de l'Eglise, sa barbarie, d'abord réprimée, devient sanctifiée. Les mêmes — Raoul de Cambrai —, justement anathémisés pour leurs crimes, reçoivent la bénédiction de l'évêque dès qu'ils acceptent de combattre les païens. La même cruauté, canalisée, se métamorphose en juste furie allant jusqu'au spasme glorifié par Dieu dès qu'il s'agit de

«mordre les murs de Jérusalem» ou de tuer un païen après la confession[103] (sic).

Comment affirmer que la chevalerie était chose acquise *avant* la croisade et reconnaître que ce sont *les* croisades qui «jetèrent l'idée de Dieu dans l'âme féodale»[104] ? Ou alors, contrairement et en opposition à l'âme magnanime de la philosophie épique, ne faut-il voir dans la chevalerie du Moyen Age que cette barbarie «conquérant le tombeau du Christ à coups de lances et à flots de sang» (*sic*), reléguant tout l'altruisme chevaleresque des romans courtois aux oubliettes, à la seule gloire de la ruée croisée, véritable bras séculier de l'Eglise?

Ce sont pourtant bien toujours les mêmes arguments que les clercs emploient pour stimuler les énergies des seigneurs francs.

Ce que le clergé des croisades n'avait pas prévu, c'est que, de même que jadis les troupes d'Alexandre se «persifièrent» en Iran des Achéménides, de même que les légions romaines se «mithraïcisèrent» au Proche Orient, les croisés *s'orientalisèrent* et emprunteront beaucoup à la culture irano-musulmane de Syrie, de Palestine, d'Espagne et de la Sicile éclairée de Fréderic II de Hohenstaufen.

Au XIIIe siècle, la mission de la chevalerie n'est plus seulement canonique, mais *éthique* :

> «O Dieu, vous n'avez permis ici-bas l'usage de l'épée que pour contenir la malice des méchants et pour défendre la justice. Faites que votre nouveau chevalier ne se serve jamais de ce glaive pour léser injustement qui que ce soit; mais qu'il s'en serve toujours pour défendre tout ce qu'il y a ici-bas de juste et de droit» (*Benedicto novi militis*, Guillaume Durand, XIIIe siècle).

CHAPITRE IX
LES CROISADES

■ LA PROPAGANDE DE CROISADE

Pour l'Occident barbare, l'impératif d'une opération de salut gigantesque apparut peu à peu comme seul moyen efficace d'unir les antagonistes des guérillas criminelles dans une même guerre sainte. En offrant aux seigneurs et aux guerriers sans terre un dérivatif à leurs habitudes de brigandage, la grande expédition chrétienne réveillait l'élan ancestral des campagnes militaires germaniques, tout en réalisant une longue trêve d'armes entre chrétiens que les tentatives antérieures de Paix et de Trêve de Dieu n'avaient pu obtenir. Les luttes fratricides font place à la guerre sainte, le guerrier franc au «soldat du Christ». Urbain II n'eut guère de mal à convaincre les seigneurs et la population de l'importance d'un pèlerinage armé à Jérusalem, les Francs réitérant en quelque sorte l'ancienne alliance de Dieu avec Israël : *gesta Dei per Francos*. A la veille de la croisade, les pèlerinages en Terre Sainte, commencés sous Charlemagne, sont fréquents et la tolérance musulmane envers les pèlerins chrétiens apparaît toujours comme un droit latin absolu, «une victoire du Christ sur Mahomet». Les difficultés survenues à Jérusalem par l'invasion récente des Turcs Seldjoukides en 1065, ne maintenant plus l'hospitalité des khalifes fâtimides d'Egypte, fournirent au patriarche Siméon et au Latin Pierre l'Hermite l'occasion de recourir à l'aide de l'empereur Alexis puis, devant la réserve de Byzance, à celle du pape Urbain II. Nul n'était besoin d'insister sur la nécessité de la guerre sainte auprès des guerriers qui, depuis Charlemagne, étaient persuadés, et par leur ascendance gothe et par l'invocation des clercs, combattre

contre les ennemis de Dieu, Normands et Saxons païens, Byzantins et Ariens hérétiques, Musulmans infidèles. Aux valeureux descendants des guerriers germains qui recherchaient le salut du Walhalla dans le combat, la bénédiction des armes par l'Eglise, l'invocation des «saints militaires» Georges, Démétrius, Mercurius, la présence du drapeau de Saint-Pierre, héritier du *labarum* de Constantin, exaltaient les âmes pieuses; la promesse d'indulgences et de récompenses spirituelles étaient autant de stimulants à une impulsion naturelle. les incantations antérieures à l'appel de Clermont de novembre 1095 ne manquaient pas : le pape Alexandre II avait prêché la guerre sainte en Espagne, en France, en Italie et en Sicile contre les sarrasins (musulmans ou ariens). En Espagne, la *reconquista* commencée était plus véritablement *la conquête* du christianisme latin sur l'Espagne, wisigothique et musulmane[105].

Dans le Midi de la France et en Espagne, les contacts étaient fréquents avec la brillante culture arabe du khalifat de Cordoue. Les pèlerinages à saint-Jacques de Compostelle étaient plus aisés que ceux de Jérusalem et le nombre de soldats chrétiens se mettant au service de seigneurs musulmans tient une importance égale au prestige du *Cid*, héros souvent «infidèle» à la foi chrétienne. L'historien Fauriel observe que l'*Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, d'Antonio Conde, relate l'existence d'une chevalerie en Espagne musulmane dès le début du XIe siècle :

> «Ces musulmans rabites ou garde-frontières menaient une vie très austère, se consacraient volontiers à l'exercice perpétuel des armes, et s'obligeaient par voeu à défendre leurs frontières contre les attaques des guerriers chrétiens. C'étaient tous des chevaliers d'élite. Il ne leur était pas permis de fuir; ils devaient combattre intrépidement, et mourir plutôt que d'abandonner leur poste. Il est très probable qu'à l'exemple de ces rabites se formèrent, tant en Espagne que parmi les chrétiens d'Orient, ces ordres militaires si célèbres par leur bravoure et les services qu'ils rendi-

> rent au christianisme. Il y a une grande ressemblance entre les deux institutions[106].»

Fabre d'Olivet remarque avec raison qu'il faut situer à cette époque du dernier quart du XIe siècle les premières manifestations de la chevalerie en Occident, parce que l'Espagne brillante des romans courtois et des troubadours et la culture musulmane commençaient à polir les moeurs héroïques mais rudes des Francs méridionaux.

A la nécessité de la guerre sainte s'ajoutait l'orgueil du Franc blessé par la culture et la richesse des subtils orientaux, lui apparaissant comme «corrompus et efféminés»[107].

Aux appels et aux indulgences promises par Urbain II sous la condition de «la réconciliation immédiate et totale du pécheur avec l'Eglise, moyennant confession de ses péchés, mais avec dispense des lourdes charges de la pénitence»[108], répondirent les cris unanimes de «*Deus lo volt*», auxquels le port d'une croix sur le vêtement garantissait encore le salut promis par le pape. L'entreprise «imaginée et organisée par le Saint Siège devait rester sous son obédience et garder jusqu'au bout son aspect de *pèlerinage guerrier*»[109], les biens des croisés étant placés sous la protection de l'Eglise. Adhémar de Monteil, évêque du Puy, chef de la croisade, apparaît dans les chroniques comme le grand chevalier de la guerre sainte, bien qu'il ait été le prédécesseur de Dominique d'Osma dans sa volonté évangélique mais inquisitionnelle. La papauté a encouragé et soutenu l'offensive contre l'Islam inspirée par l'ordre clunisien dont les moines souffraient des infiltrations tenaces de doctrines «hérétiques» parvenant en France et en Italie par la canal des chevaliers mercenaires en Espagne latine, des voyageurs, des commerçants, des érudits. L'idée-force des croisades, fait observer Paul Rousset, fut celle de justice immanente promise aux croisés, absolution dans ce monde, salut dans l'autre.

■ CROISADE ET CHEVALERIE

Dans l'*Histoire de l'empereur Alexis* (de Byzance) écrite par sa fille, la princesse Anna Comnène (L'*Alexiad*, 1081.1118), la description qu'elle fait des Francs est révélatrice de la barbarie des Croisés tels qu'ils apparurent aux yeux des Byzantins de la Ière Croisade.

Une digression s'impose pour bien saisir le clivage philosophique qui distingue la notion particulière, éthnique, de guerre sainte et l'altruisme chevaleresque qui s'éclaire de l'enthousiasme et non du fanatisme.

La preuve abonde de la canalisation par l'Eglise des forces belliqueuses franques au profit du christianisme légalitaire contre un ennemi qui ajoutait à l'hérésie le tort impardonnable d'appartenir à une civilisation insupportablement supérieure. Que les moines-chroniqueurs et les auteurs catholiques aient vu dans les hordes de Francs, dévalant sur Jérusalem, l'image d'Epinal de la glorieuse chevalerie chrétienne, ne saurait contraindre le philosophe à partager une optique aussi partiellement contraire à la liberté et à l'altruisme et de la chevalerie universelle. *La fin ne justifie pas les moyens.* Nous avons amplement vu combien la notion eschatologique de guerre sainte restait intimement liée, dans le zoroastrisme, dans l'essénisme et aussi dans le *djihâd* de l'Islam, à la purification intérieure, la libération des forces de l'Antagoniste *précédant* obligatoirement la volonté de réforme extérieure. Etape spirituelle préliminaire sans laquelle on aboutit fatalement à toutes les formes de racisme religieux ou idéologique.

Forts des analyses précédentes des manifestations de l'inspiration historiosophique chevaleresque, distinguons tout de suite ce qui caractérise positivement la chevalerie dont nous traitons, par rapport à toutes les formes de milices militaires, nationales ou religieuses qu'on lui identifie généralement :

— *l'esprit d'aventure*, par lequel nous entendons la vaillance naturelle d'un peuple, le désir d'exotisme et de renouveau, sans impliquer la conquête qui obéit à des impératifs économiques, stratégiques ou de haine ethnique;

— *l'esprit romanesque*, au sens que nous verrons les moeurs chevaleresques s'exprimer noblement dans les ro-

mans courtois et postulant la nostalgie philosophique, la vision harmonieuse du beau dans l'art de la poésie, de la musique et de l'amour courtois et mystique. Le désir d'imiter ou de rencontrer, plus existentiellement que physiquement, les héros légendaires parce que leurs exploits épiques et mythologiques évoquent davantage les grands mouvements archétypiques de l'âme que les dégradations historiques;

— *la foi gnostique*, car alors que la foi aveugle entraîne chez les clercs zélés une rupture avec la raison supérieure engendrant le fanatisme religieux, la «gnose» au sens d'une connaissance lumineuse, à la fois spirituelle et philosophique, ne rompt pas l'enthousiasme, cet «endieusement» et ce «transport divin», qui donne une vision libre et supérieure du bien et du mal, permettant au chevalier de savoir que seul son suzerain reste le Dieu irréductible aux passions humaines.

Cette énumération axiologique, nullement arbitraire, voit sa justification confirmée dans les causes, les conséquences et les résultats des croisades.

Les Perses étaient animés de la vaillance aryenne qui rencontra l'éthique zoroastrienne dont la gnose suscita une harmonieuse symbiose chevaleresque. Les Grecs et les anciens Romains furent pénétrés d'esprit d'aventure et d'esprit romanesque. Les écoles platoniciennes, pythagoriciennes et néo-platoniciennes sublimèrent les vertus de la foi gnostique et de l'esprit romanesque, mais manquèrent d'esprit d'aventure, peut-être en raison des antagonismes sociaux et politiques qu'elles rencontrèrent. Leur philosophie présida toutefois à d'extraordinaires vocations individuelles. Les Esséniens cultivaient les mêmes qualités spirituelles mais furent stoppés dans leur esprit d'aventure par les persécutions du judaïsme officiel. Les deux Jean et Jésus couronnèrent l'inspiration chevaleresque essénienne.

Les courageux Francs avaient par tradition un esprit d'aventure mal défini, auquel la soif de conquête bridait l'altitude éthique. L'Eglise cultiva et canalisa leur foi superstitieuse par la foi obscure. Les Arabes, les Ariens, les chrétiens orientaux, les troubadours introduisirent fragmentairement la foi gnostique et l'esprit romanesque dont la pénétration s'intensifiera par les croisades.

On comprend pourquoi les historiens latins identifièrent la chevalerie des XIIIe et XIVe siècles avec la milice précédente des croisades. Au retour des premières croisades, l'Eglise ne reconnaîtra plus sa chevalerie, qu'elle voulut créer *ex nihilo*. Dès lors, elle devra lutter à nouveau contre les «hérésies» que les papes avaient cru écarter à tout jamais en jetant les croisés dans la guerre latine. S'il est banal de dire que la croisade n'eut aucun des résultats espérés au départ, elle favorisa considérablement l'infiltration en Occident de la gnose que l'Eglise écrasera très tôt dans le catharisme du Midi de la France. L'esprit souffle où il veut.

■ LE FANATISME LATIN

Le fanatisme qui présida aux croisades commença avec les pillages de la bande populaire de Gautier-sans-Avoir et les massacres des Juifs en Allemagne et à Prague. Contre les Juifs, on invoquait le meurtre du Christ, alors qu'on ne saurait étendre la responsabilité du Sanhédrin à toute une communauté et à toute sa descendance. C'est le rejet de la Nouvelle Alliance, le refus de l'éthique d'amour et de charité de Jésus qui caractériserait des hommes qui vivent toujours selon l'ancien ordre, lequel réfère davantage à des normes axiologiques qu'à une restriction ethnique. La brutalité des croisés démontre que l'habit ne fait pas le moine et que l'étiquette chrétienne ne fait pas le chrétien.

Alexis Comnène s'était justement défié des Latins. L'armée régulière de Pierre l'Hermite prouva à l'Orient grec dès 1097, avant le sac de Constantinople en 1204, que le christianisme romain en voulait à tout ce qui n'était pas latin. Les Grecs, qui avaient su tolérer la construction d'une mosquée dès 1049 à Byzance, n'avaient d'ailleurs pas la même notion de «guerre sainte» que les Occidentaux qu'ils méprisaient et «ils ne comprenaient pas, notamment, le rôle militaire joué par le clergé en Occident, rôle que la croisade mettra en lumière»[110]. Les premières escarmouches contre les Turcs prouvèrent aux «infidèles» que les chrétiens ne respectaient même pas les cadavres

qu'ils s'acharnèrent à mutiler, à la grande douleur des musulmans[111]. L'historien Chalandon observe que «les Turcs redoutaient ces hommes qui aimaient mieux devenir cannibales que de renoncer à leur voeu de pèlerinage»[112].

L'occupation de la Terre Sainte par les Turcs seldjoukides ayant été le prétexte politique de la croisade, dès que Jérusalem redevint propriété du khalifat du Caire, la restauration des anciens privilèges accordés aux chrétiens aurait dû suffire à éteindre l'ardeur belliqueuse des croisés. Les offres de paix du soudan d'Egypte de 1098 à mai 1099, furent repoussées par Godefroi de Bouillon et les seigneurs de la croisade. La guerre sainte était *voulue* car il fallait arracher le tombeau du Christ aux mains des «infidèles», fusent-ils plus «chrétiens» dans leurs moeurs que les croisés. Le sac de Jérusalem, non seulement ne fut pas oeuvre de chevalerie, mais confirme, par le génocide qui suivit, que ces barbares n'avaient vraiment rien de commun avec la religion de celui dont ils venaient adorer le tombeau comme des fétichistes, encore tachés du sang des femmes et des enfants immolés[113].

Sans nous étendre davantage sur une *cruauté proprement antichevaleresque*, remarquons la stupidité politique d'un outrage qui dressait alors les musulmans en ennemis irréductibles des chrétiens. Au lendemain de l'ouragan latin sur la Palestine, les réfugiés musulmans ayant échappé au carnage de Jérusalem exigèrent des khalifes que des représailles fussent entreprises sur les chrétiens. L'activité militaire de Nour ed-Din allait, moins d'un siècle plus tard, justifier la deuxième croisade prêchée par saint Bernard, lequel voudra voir dans les Templiers les successeurs armés des ordres religieux de Cluny et de Citeaux.

■ ROME ET BYZANCE

Tandis que la féodalité s'organisait pour réagir contre les menaces extérieures généralisées, l'Eglise de Rome entendait faire triompher le droit occidental sur le droit byzantin; elle affrontait l'empereur Michel III et les patriarches orientaux décidés à dénoncer les

«empiétements du Siège de Rome» et les «innovations hérétiques» introduites par Rome dans la jeune Eglise bulgare évangélisée par Byzance (867). On s'anathématisa de part et d'autre et on «déposa» le pape et Ø«l'empereur franc», le schisme amorcé avec le *filioque*, introduit par Rome dans le *Credo* de Nicée, étant consommé[114]. Si le concile oecuménique de Constantinople (869-870) combattit l'intrusion du pouvoir laïque dans les affaires ecclésiastiques, allusion aux successeurs de Charlemagne et au «*Basileus*» (l'empereur de Byzance), l'Eglise était en contrepartie devenue, par le biais de ses possessions temporelles, une puissance redoutable de l'appareil féodal. Les biens ecclésiastiques destinés au maintien du culte et aux oeuvres pieuses se laïcisèrent au point de devenir l'objet de véritables trafics (simonie) et de revendications héréditaires. L'effondrement de l'Eglise romaine suit celui de l'empire carolingien. Othon le Grand fut le successeur de Charlemagne dans son action stabilisatrice avec les évêques qui n'étaient que de simples fonctionnaires de son empire. L'écrasement de la puissance temporelle de l'Eglise obligera les meilleurs de ses serviteurs à s'attacher davantage aux valeurs qui sont proprement siennes en s'efforçant d'agir sur le monde par l'introduction de l'idéal chrétien ô combien piétiné, tant par les luttes intestines des clercs que par l'esprit encore obscurci de l'Occident barbare.

La rupture définitive entre Rome et Byzance (1054) n'incita cependant pas les évêques occidentaux à mesurer les conséquences dramatiques du schisme chrétien. Les prétentions de «l'autorité de Pierre», contestée[115], sur l'assemblée oecuménique des Eglises autocéphales des patriarcats orientaux selon la structure reconnue par le concile de Nicée, permirent au seul Souverain Pontife de légiférer unilatéralement sur tout l'Occident chrétien, et ce, plus dans le domaine disciplinaire que dans celui d'une doctrine que nul ne serait plus autorisé à contester[116].

■ LA PAIX ET LA TREVE DE DIEU

Certains auteurs font naître la chevalerie de la «Paix

de Dieu» ordonnant le cessation des hostilités à certaines périodes de l'année liturgique au Puy, en 990, et celle de la «Trêve de Dieu» stipulant la suspension d'armes du mercredi soir au lundi matin, à Toulouse, en 1027. C'est douteux, encore que ces dates ne soient prouvées et qu'elles n'aient impliqué nul résultat positif, comme nous le constaterons. Le changement opéré soi-disant par l'Eglise et l'épuisement des moeurs destructives ne fut pas notable pour que le concile de Narbonne (1054) crût impératif d'affirmer — ce qui accablera si souvent l'Eglise elle-même — «Un chrétien qui tue un autre chrétien répand le sang du Christ». La situation sociale des Xe et XIe siècles fut dégradée non seulement par le fait des hommes mais encore et surtout par les terribles sécheresses qui sévirent[117] dans les contrées situées au sud de la Loire, en répercussion au phénomène de transformation du Sahara en désert. La famine régnait sur des populations croissantes et abruties par un analphabétisme qui n'avait nullement cessé avec le règne de Charlemagne. Au Xe siècle, l'ignorance était encore telle qu'on ne pendait pas un voleur qui savait lire en vertu du *bénéfice de clergie*. L'instruction publique ne prendra une forme régulière en France qu'au début du XIIIe siècle, postérieurement aux croisades.

Il apparaît clairement, surtout avec le rôle de Cluny, que l'Eglise entendait jouer un rôle catalyseur pour unir sous une même bannière chrétienne toutes les cellules de la société féodale. Les tentatives de paix échouaient non seulement en raison du mépris de l'Enfer affiché par la plupart des seigneurs, mais parce que l'effritement de la société attendait un événement *extérieur* susceptible d'unir les forces égarées vers un seul et même but. C'est ce que comprendra Urbain II en méditant l'appel d'Alexis Comnène «pour défendre la Sainte Eglise et l'aider à se débarrasser de païens». Au concile de Clermont (1095), l'impératif de la croisade s'imposera dans l'esprit du pape qui fustigeait encore les querelles seigneuriales et en menaçait les auteurs avec véhémence. Comme le remarque si bien Paul Rousset, «la croisade n'est pas le fruit des institutions de la paix, mais elle en prouve l'échec»[118].

Nous nous trouvons donc en présence de deux civi-

lisations rendues encore plus étrangères par les impératifs de la vie. L'Orient fleurissait depuis trois siècles de la prodigieuse culture née de la symbiose arabo-persane et connaissait lui-même des difficultés avec la rupture des khalifats de Bagdad et de Cordoue et la récente invasion ottomane de la Palestine. L'Occident, plongé dans l'anarchie et l'analphabétisme, n'avait guère évolué par rapport aux anciens Francs et n'était dominé que par le seul dénominateur commun de la foi latine. La croisade représentera alors le seul salut pour une chrétienté hermétiquement fermée à des philosophies étrangères dont la pénétration ruinerait l'hégémonie que Rome avait eu tant de mal à instaurer. Pourtant, il ne fait aucun doute que le seul résultat positif des croisades, qui sera l'ouverture de nouvelles voies commerciales, eût pu se réaliser sans elles si l'ambassade que Charles le Chauve avait envoyée à Cordoue dès 864 avait eu des lendemains heureux, au lieu de voir un Occident de plus en plus fermé sur une civilisation encore barbare. Les hommes prennent souvent les chemins tortueux et périlleux pour parvenir aux fins voulues par la Providence.

Dès cette veille de la croisade prêchée à Clermont, il ne fait aucun doute que le seigneur franc reste encore parfaitement étranger à toute notion de chevalerie. La vigueur des prescriptions renouvelées de la Paix et de la Trêve de Dieu, autant que les exigences des serments prêtés entre les mains des évêques, prouvent amplement que la thèse classique faisant naître la chevalerie comme conséquence naturelle de ces voeux apparaît aujourd'hui insoutenable.

Nous avons amplement vu dans les civilisations antérieures que l'idéal chevaleresque naît d'une prise de conscience essentiellement libre et que les sociétés qui reprenaient une attitude plus morale sous la menace des foudres célestes n'étaient pas assez pénétrées de la nécessité éthique pour engendrer une chevalerie.

Les événements anarchiques du haut Moyen Age furent sans conteste freinés, voire policés par l'Eglise, du moins en théorie. Une chevalerie ne naît pas du chaos, par la simple peur de l'anathème. Elle naît d'une profonde méditation philosophique sur le monde et les hommes et

d'un sentiment supérieur de conscience, spéculation spirituelle que ni la rudesse des seigneurs francs ni l'intransigeance dogmatique romaine n'auraient pu faire éclore.

Les influences voilées de la culture musulmane n'ont encore guère réalisé que des impacts artistiques, comme la châsse de saint Vost, dorée avec l'or arabe, et les enluminures de la Bible de Charles le Chauve et du Psautier d'Utrecht, qui datent du milieu du IXe siècle. A la même époque, les Arabes, ou tout au moins les peuples d'Afrique du Nord et d'Espagne groupés sous le nom de Sarrasins, s'établissent en Provence[119], dans le Dauphiné et en Savoie. On allait chercher la science chez eux. Le savant Gerbert, né à Aurillac en 940, devenu le pape Sylvestre II (999-1003), avait étudié à Cordoue, et se vit traiter de sorcier en raison des connaissances alchimiques qu'il avait acquises ! Les seigneurs chrétiens d'Espagne envoyaient leurs enfants à des cours musulmanes pour y recevoir une éducation de chevalier, car les aristocrates musulmans passaient pour des «chevaliers et des gentilshommes, quoique Maures»[120]. Les rencontres avec la culture arabe s'exerçaient d'une manière sporadique depuis le siècle de Charlemagne, mais toute influence exotique restait si entachée «d'hérésie» que le clergé veillait farouchement à l'éloigner. Bien avant les croisades, l'ascendant de la culture arabo-musulmane se manifestait par les contacts quotidiens des chrétiens et des musulmans en Espagne et en Sicile, de loin en loin par les échanges commerciaux opérés en Corse et dans le sud de la France. Chaque avance des chrétiens en Espagne faisait entrer une vague de littérature, de science, de philosophie et d'art islamique dans la chrétienté. La prise de Tolède en 1085 fit considérablement avancer les connaissances chrétiennes en astronomie et maintint en vie la doctrine de la sphéricité de la Terre.

La seule connaissance de la sphère terrestre ne suffit-elle pas à indiquer le degré de culture qui séparait la civilisation islamique de l'Occident chrétien puisque, *sept siècles plus tard*, il imposera encore sa cosmogonie infantile aux savants Copernic et Galilée ?

■ CHEVALERIE D'ARMES ET CHEVALERIE D'ESPRIT

Avant d'être sensible à la littérature orientale, la première chose qui émerveilla un peuple cavalier comme celui des Francs, fut le cheval arabe, son équipement et l'adresse de ses cavaliers. Le cheval andalou précéda ses cousins du Midi de la France, le *navarrais*, le *bigourdan* ou *tarbais*, le *camarguais* et son lointain descendant, l'*anglo-arabe*. Le «noble coursier» du *caballero* espagnol était bien l'héritier du cheval dont l'Arabe disait :

> «Ne l'appelez pas mon cheval, appelez-le mon fils. Il court plus vite que la tempête, il est plus prompt que le regard... son pied est si léger qu'il pourrait danser sur la poitrine de votre maîtresse sans lui faire de mal[121].»

Dans cette description du destrier transpire déjà une poésie qui sera vite sensible aux oreilles des Francs. car leur nostalgie de l'épopée antique s'épanouira en une féconde littérature romanesque, comme le hiératique style gothique (dont personne ne doute de la filiation d'un peuple vivant au coeur de hautes futaies) s'inspirera de certains éléments architecturaux des éblouissantes mosquées[122]. Toute civilisation reçoit des dons précieux de ses voisines et, pas plus que la poésie, l'architecture et la musique occidentale n'ont à regretter une influence orientale. Qu'eussent été les premières orgues données à l'Occident par Byzance et Bagdad sans les progrès techniques de l'instrument et sa divine mise en valeur par nos plus grands compositeurs de musique sacrée, inséparable du cadre chrétien dans lequel elle s'exprime ? *Si l'Orient avait donné son Sauveur à l'Occident, l'Europe pouvait bien en recevoir sans honte d'autres trésors culturels et spirituels.*

Tandis que l'élite franque du Midi s'initiait à la médecine que les savants arabes et juifs enseignaient à Montpellier dès le XIIe siècle, les seigneurs importaient des chevaux arabes, se laissaient également séduire par les

belles épées forgées à Damas ou à Tolède, remarquables non seulement par leur trempe mais aussi par les arabesques en filets d'or et d'argent qui les ornaient.

Dès le VIIIe siècle, les Arabes écrivirent de la musique mesurable, inconnue en Europe avant 1190. Alors qu'Al-Farabî rédigeait le principal ouvrage médiéval sur la théorie de la musique, Al-Ghazali définissait l'extase comme «l'état provoqué par l'audition de la musique». La musique et la poésie fleurirent très tôt à la cour des khalifes omeyyades et abbassides. L'art musical arabe dérive de la musique perse. Avant les Arabes, les empereurs sassanides accordaient déjà une place de choix à la musique dans les réceptions et les banquets. Procope observe que les derniers Sassanides zoroastriens (VIIe siècle) étaient encore plus raffinés que les Grecs de l'époque.

Plus importante que l'équipement et l'art militaire, l'influence morale et philosophique sur les origines de notre chevalerie, des usages et de l'étiquette persans maintenus à la cour raffinée des Samanides et des califes abbassides de Bagdad, chez les Omeyyades de Damas et les Fâtimides d'Egypte, fut déterminante sur les croisés. Au XIe siècle, les Turcs seldjoukides répandent la civilisation perse en Asie Mineure, concurrencent et traitent avec Byzance.

Des personnalités comme Nour ed-Din, Salahaddin (Saladin), Richard Ier, les rois normands de Sicile et Fréderic II, Raymond VI de Toulouse, Alphonse II et Pierre III d'Aragon n'en sont que des acteurs remarquables, comme les grands ordres militaires du royaume franc de Jérusalem (St-Jean, Temple, Teutonique). La connaissance en Europe méridionale de la «gaie science» et de la poésie libérale de «l'amour courtois» par les troubadours de la *langue d'oc*, de l'art des tournois, de la fauconnerie, des épopées de chevalerie orientale, comme celles relatées par les romans des *Mille et Une Nuits*, et surtout du célèbre *Livre des Rois* de Firdousi, de nos romans de la *Table Ronde* du XIIe siècle, et de l'art chevaleresque cultivé dans les cours seigneuriales telle que celle d'Eléonore d'Aquitaine, contribuèrent activement à transformer nos croisés et nos chevaliers chrétiens analphabètes et barbares

en «gentils-hommes» raffinés.

La fondation en Espagne chrétienne de trois ordres monastiques de chevalerie, St. Jacques, Alcantara et Calatrava, se modela pareillement sur le principe, ici, du *ribât* musulman d'Andalousie, la guerre sainte aux frontières de l'Islam.

Mais la transmission anonyme d'éléments de culture orientaux ne se fit pas tant par la Syrie-Palestine que par les marchands méditerranéens de Sicile, de Bari, de Tarente, d'Otrante et d'Amalfi, des multiples rencontres entre chrétiens et musulmans en Espagne du califat de Cordoue. Une cour brillante et éclectique comme celle des comtes de Toulouse devint au XIIe et XIIIe siècles un carrefour permanent d'échanges culturelles et d'inspiration entre monde arabe et monde chrétien. Si les croisés de Palestine franque ne purent maintenir de liaisons fréquentes avec un Occident trop lointain, les chevaliers des grands ordres militaires conservèrent des relations étroites avec leurs communautés et commanderies européennes. Il est remarquable de constater que la propagande de croisade alimentée par les prêtres latins n'agissait plus en Syrie franque qui ne vit surgir aucun théologien chrétien de valeur. L'Eglise semble ne plus accorder de grands sermons et d'absolutions aux Croisés d'Orient tandis que les musulmans mènent la guerre sainte, la *djihad*. Très tôt, libres d'encadrement théologique, de nombreux croisés et, en particulier ceux des ordres hospitaliers et militaires, s'imprégnèrent de culture orientale sur place. Les Templiers subirent très vite l'influence de la philosophie exotique et ceci s'est retrouvé au procès quand les inquisiteurs dénoncèrent des pratiques et des connaissances «hérétiques*, mahométanes, manichéennes et zoroastriennes[123].

. Tandis que les exploits de la Croisade étaient exaltés et sublimés en Occident latin, les rencontres d'Espagne et d'Italie par les voies commerciales et culturelles, favorisaient l'inspiration des trouvères et des troubadours dont les récits allaient peu à peu greffer une nouvelle inspiration aux chansons de geste qui se nourrirent d'éléments orientaux aux XIIe et XIIIe siècles.

En Orient, la poésie de cour naquit en même temps

que la littérature persane, mais c'est sous le règne des Samanides (IXe-Xe siècles) qu'elle atteignit son plein épanouissement. Le thème de l'amour, si chanté en Islam, ne pouvait naître avec le mysticisme poétique qu'au sein d'une civilisation tolérante à la fois religieusement et sexuellement. Dans la poésie arabe, l'amour et la guerre renchérissaient sur l'inspiration mystique qui s'amplifiera avec la culture persane. De Firdousi à Omar Khayyam, une pléiade de poètes persans et arabes nourriront l'âme islamique de contes des *Mille et Une Nuits* et de poésies amoureuses et nostalgiques où la gaîté des amours rivalise avec la beauté des roses de Chiraz et des paradis de Bagdad, de Damas, de Bassora, de Cordoue, de Grenade ou des cités mystiques visualisées par les extatiques. La «gaie science des vers» voyageait par le canal des troubadours. Le lyrisme provençal en cultiva très tôt une poésie amoureuse qui fleurit dès le XIIe siècle.

Avec l'amélioration de la situation économique due aux croisades et aux grandes voies commerciales qu'elles avaient ouvertes, le libéralisme de la culture arabo-musulmane imprégna fortement le Midi de la France. Une école de poésie lyrique de développa de Toulouse à Paris et jusqu'à Londres, mais subsista surtout dans les cours méridionales où troubadours et ménestrels inauguraient un nouveau style de vie. A partir des «cours d'amour» d'Eléonore d'Aquitaine, de la comtesse de Flandres et de Marie de Champagne, d'Ermenegilde de Narbonne, Stéphanette des Baux, et d'Odalasie d'Avignon, la culture et la courtoisie disciplinaient harmonieusement les moeurs guerrières qui purent s'exercer sans passion dans les joutes et les tournois. La poignée de main qui montrait qu'on n'avait pas d'intention hostile et les formules révérencieuses («Au noble et illustre seigneur», etc.) resteront bien la marque arabe des peuples méditerranéens d'alors.

Une religion sans dogmes, pleine de lumière et de poésie, s'infiltra et fructifia dans l'âme vivifiée des Méridionaux qui ne cachèrent plus leur hostilité à la chasteté et aux rigueurs de l'Eglise. C'est, sans nul doute, dans l'éveil de cette conscience de morale nuancée et de geste courtoise que la galanterie des seigneurs et la «gaie science» des troubadours métamorphosera la paillarde et

rude noblesse féodale en cette chevalerie française mise à l'honneur pour des siècles. L'esprit de la chevalerie était né grâce au contact des Francs avec l'esprit romanesque et la foi gnostique d'un exotisme dont toute chose indiquait le luxe et la prééminence. La chevalerie aquitaine, acquise au christianisme libéral fortement teinté de la noble éthique des Cathares et de néo-islamisme, ne subsistera que dans la nostalgie des coeurs alors que son esprit fleurissait encore en Espagne et en Italie. La chevalerie française sera militairement vaincue par les Anglais à Azincourt, parce que ces chevaliers ne pouvaient admettre qu'on pût se faire tuer à distance, avec l'arc, quand seul l'affrontement, de face et à l'épée, restait digne de «gentilshommes». La chevalerie allait survivre à l'écrasement du Midi grâce aux grands ordres orientaux et ce, jusqu'à l'anéantissement des Templiers. Alors, seul l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem maintiendra une admirable vocation chevaleresque en Méditerranée, tandis que l'âme de la chevalerie continuera à vivre dans les *romans courtois* et les *chansons de geste* parce que, en dépit des ténébreuses persécutions, l'esprit humain entend garder sa soif de merveilleux et de liberté.

CHAPITRE X
L'ISLAM IRANISE

▪ LA CIVILISATION

La funeste incompréhension qui opposa très tôt la Chrétienté à l'Islam venait de la mise en présence de deux religions néobibliques de conceptions très différentes. Tandis que le christianisme est centré sur un événement historique (l'Incarnation) et s'articule sur des dogmes et une morale statique, l'Islam repose sur l'inspiration prophétique du *Qorân* et méconnait la médiation d'un magistère dogmatique et moralisateur. Tandis que la première est affaire de soumission aux enseignements de l'Eglise, la seconde est beaucoup plus une affaire personnelle, un lien mystique entre le musulman et Allah, dans lequel la révélation qorânique joue le rôle de guide spirituel.

Dès le milieu du VIIe siècle, l'Iran mazdéen était soumis aux Arabes. Tout d'abord les musulmans se montrèrent conciliants envers les religions de l'Iran sassanide : christianisme nestorien, judaïsme et, surtout, la religion officielle, un zoroastrisme issu en réalité d'une codification de l'Avesta et de dogmes dûs au magistère mazdéen de Shâpour Ier (milieu du IIIe siècle).

Loin d'être étouffé par l'Islam, l'esprit persan et sa prodigieuse culture allaient y survivre, transformés. Au VIIIe siècle, l'Islam dominera un empire s'étendant de l'Indus à l'Espagne, et dire que s'y recelaient alors les trésors culturels de l'humanité ne serait pas exagéré, pour résumer l'extraordinaire phénomène d'expansion que cette prestigieuse civilisation connut sur les peuples qui l'approchèrent. Bagdad, Le Caire et Cordoue furent les trois foyers d'où les sciences, la littérature et la philoso-

phie se propagèrent vers l'Occident par la Syrie et Byzance, par la Méditerranée et l'Espagne. Les Syriens initièrent les musulmans aux philosophies grecques, bannies depuis 529 par l'empereur chrétien Justinien, et eux-mêmes les transmirent à l'Occident par le canal des traducteurs de Tolède : l'oeuvre d'Aristote, connue grâce à Averroès, et le néo-platonisme de Denys l'Aréopagite figurent au nombre des dons de l'Islam à la chrétienté. Quoique transmis par des voies «hérétiques», la théologie chrétienne et Thomas d'Aquin vénérèrent ces écrits et le christianisme en retint la glorieuse hiérarchie céleste des séraphins, chérubins, trônes, puissances, dominations ; angélologie dont Byzance et l'Orthodoxie furent si enrichies. Le commerce musulman domina toute la Méditerranée, la piraterie chrétienne ou musulmane enlevant des esclaves chrétiens ou musulmans et entamant pour dix siècles des luttes maritimes qui se poursuiviront entre les galères maltaises de l'ordre de St-Jean de Jérusalem et les barbaresques d'Afrique du Nord, jusqu'au XVIIIe siècle. Sur terre, le cheval arabe permit une poste rapide et les caravanes transportèrent le fret, stimulant le commerce jusqu'en Chine sur des routes sans douanes, jalonnées d'auberges, d'hospices et de fontaines. Face à la crise économique occidentale, le *dînar* devint la monnaie puissante dans tout le bassin méditerranéen dès le VIIIe siècle et dévalua même le *nomisma* byzantin.

Grâce au système d'irrigation connu des Perses depuis la grande époque de Persépolis et emprunté en Mésopotamie, les Arabes propagèrent la culture du coton en Palestine, en Egypte, en Sicile et en Andalousie. Une subtile intelligence véhicula habilement les sciences et les arts perses, fécondés par les influences indienne et hellénique. L'astronomie babylonienne vit fleurir des observatoires un peu partout, tandis que Bagdad devenait un centre culturel international et que Le Caire pouvait, à juste titre, se glorifier de son université et de ses bibliothèques. Cordoue était le sommet de la vie intellectuelle espagnole avec des villes comme Tolède, Grenade et Séville, décrites comme «des ruches de poètes, d'érudits, de juristes, de médecins et de savants»[124], quand Alméria, Murcie, Cadix et Valence avaient collèges et écoles primaires. Tout cela

tandis qu'en chrétienté la plupart des clercs ne savaient alors ni lire ni écrire.

Une simpliste énumération ne saurait donner une idée suffisante des vocations de toutes sortes qui surgirent sous l'influence de la symbiose culturelle perso-arabo-musulmane. Citons pour mémoire, et parce qu'il est impardonnable de méconnaître des génies sans lesquels les sciences, orgueil de notre civilisation actuelle, n'auraient pu naître si tôt. Du IXe au XIIIe siècles, philosophes de tous horizons, alchimistes, mathématiciens, arithméticiens, géomètres, astronomes, médecins et savants de toutes disciplines : Al-Kindî, Al-Hallâj, Bîrûnî, Rhazès (dont les ouvrages médicaux furent célèbres en Occident au-delà du Moyen Age), Khwârezmi (inventeur de l'algèbre), Al-Hasan (le «second Ptolémée»), Al-Fârâbî (le «magister secundus» après Aristote), Ibn Sînâ (Avicenne), philosophe et médecin dont les oeuvres marquèrent profondément l'Occident médiéval, Al-Ghazâli, Ibn Masarra (précurseur de l'école d'Alméria), Ibn Hazm, Aven Bâddja (Avempace) dont l'influence sur Averroès et Albert le Grand fut considérable, Ibn Tofayl, Aven Roshd (Averroès) dont l'oeuvre nous fit connaître Aristote, Ibn Arabî, métaphysicien andalou dont les traités philosophiques et mystiques constituent une somme de la connaissance ésotérique, Al Tusi (trigonométrie), Al-Sahdi (inventeur du plus ancien globe terrestre connu), Al Bîtrujî (Alpetrage, qui ouvrit la voie à Copernic), Ibn Baîtar et Ibn Zuhr (Avenzoar), botanistes et médecins célèbres, etc.

Malheureusement, l'Occident exaltera l'oeuvre d'Averroès dont l'averroïsme latin de Jean de Jaudun, de Marcile de Padoue et l'aristotélisme de Thomas d'Aquin auront, avec la scolastique nominaliste de Guillaume d'Occam, les répercussions funestes sur la pensée philosophique occidentale qui méconnaîtra la prodigieuse floraison de l'avicennisme en Orient ou Averroès restait à peu près inconnu. Gilbert Durant remarque l'important clivage qui se produisit alors entre philosophie occidentale et philosophie orientale :

> «Tandis que la chrétienté occidentale allait, par le canal d'Averroès, s'initier puis se convertir à un aristotélisme de stricte observance, l'Orient allait, au contraire, approfondir la tradition platonicienne, portée et amplifiée déjà par l'oeuvre d'Avicenne. Mais il ne s'agit nullement d'un hasard philosophique : c'est contre Avicenne et le message néo-platonicien que la puissance de l'Eglise médiévale et son magistère vont se dresser. Il s'agit bien là d'une intrusion sociale et politique directe, délibérée, provoquée par les même raisons que celles qui avaient motivé les efforts de la Grande Eglise, aux premiers siècles, pour éliminer la gnose, à savoir qu'une Eglise ne peut tolérer une doctrine soutenant que la personne humaine est rattachée au Plérome céleste par le seul intermédiaire de son propre pouvoir de configuration, sans avoir besoin de la médiation objective d'un magistère social ou d'une réalité ecclésiale.
>
> ... Dès lors la philosophie occidentale, trop jalousement mise en garde par les magistères ecclésiastiques contre l'accès direct et gnostique à l'Esprit, glisse de siècle en siècle... jusqu'au matérialisme pur et simple.»[125]

■ L'HERITAGE ORIENTAL

Le tragique divorce opéré en Occident entre la foi et la raison a bien même origine que les grandes batailles théologiques de l'Université, caractérisées par la lutte de Bonaventure et Thomas d'Aquin.

C'est maintenant donc qu'il convient de rendre justice à un auteur bien peu considéré par tous les historiens de la chevalerie qui refusèrent d'accréditer l'influence arabe sur les origines de la chevalerie en Occident. En effet, dès 1853, Adalbert de Beaumont, exposant ses savantes *Recherches sur l'origine du blason et de la fleur de lys* et en en démontrant les origines orientales, remarquait

que c'est à l'imitation des Arabes, rencontrés en Espagne et aux croisades, que les moeurs polies, les costumes, les armes, le cheval léger pur-sang, les fers, les étriers (? NdA), les tournois, les blasons, les hérauts, les jeux (échecs, paume, tric-trac), les chasse à courre, la fauconnerie, les lévriers, les signes peints et brodés, les livrées de pages, les sceaux, les lits de justice, les armures (casques à visière et hauberts), le tortil, les lambrequins, les animaux héraldiques et en particuliers le léopard[126], furent empruntés par les Francs aux musulmans qui tenaient eux-mêmes les armures, les bannières et les devises des Parthes[127].

Et, de son côté, le comte de Boulainvilliers affirmait : «Ce furent nos guerres du Levant au commencement du XIe siècle qui donnèrent commencement à l'usage des armoiries», tandis que Pline parlait aussi de la présence d'emblèmes sur certains boucliers romains. On a vu l'importance que dans leur *Règlement de la Guerre*, les Esséniens donnaient aux étendards et aux bannières. Plusieurs héritages se seraient donc conjugués, mais le précédent achéménide et parthe est flagrant.

Il n'est pas impossible que l'exemple turc des blasons des Mameluks impressiona et servit aussi de modèle aux Croisés après 1254.

Pour se convaincre de l'origine orientale des blasons, qui donnera en Occident la science héraldique, qu'on se souvienne qu'au temps de la conquête normande (1066) de l'Angleterre *celle-ci n'existait pas plus que lors de la première Croisade*, une génération plus tard (1095-1099). Ces deux dates confirment l'absence de toute héraldique sur les boucliers des Normands et des Francs croisés. Le bouclier est haut et large, finissant en pointe en bas. Bombé vers l'extérieur il est fait de fer résistant aux flèches et son devant brille du cuivre qui le recouvre. Le premier témoignage nous est donné par la *Tapisserie dite de la reine Mathilde* à Bayeux, et le second par l'*Alexiade* écrite par la fille de l'empereur Alexis de Byzance, Anna Comnène.

La première apparition de l'héraldique se voit sur un émail de 1151 où l'écu de Geoffroi d'Anjou est peint d'azur à quatre lions d'or (*Musée de Tessé*, Le Mans). Le

premier souverain à arborer un écu blasonné fut Richard Ier Coeur de Lion (1157-1199) qui portait les trois léopards d'or qui sont restés sur les armes d'Angleterre depuis lors.

Mais, plus manifeste que ces transmissions de l'Est à l'Ouest de signes extérieurs, se révèle le précédent chronologique remarquable de l'équipement des chevaux en perse pré-islamique, des siècles avant nos Croisades.

Il suffit, d'ailleurs, de comparer le harnachement des chevaliers vêtus de *cuiries*, des premières croisades, avec les fresques de cavaliers parthes et sassanides qui, montés sur des chevaux caparaçonnés, portent déjà cotte de maille, lambrequins, parties d'armures et signes distinctifs pré-héraldiques, pour constater que les éléments extérieurs de la chevalerie s'annonçaient en Orient perse de six à dix siècles avant les nôtres.

Les fresques archéologiques de Dura-Eurupos (IIe et IIIe siècles après J.C.) et de Firouzabad (IIIe siècle) illustrent de façon éclatante l'origine partho-sassanide de l'équipement de nos chevaliers du Moyen Age européen, avant l'armure métallique complète (1400)[128].

Encore une fois, il ne s'agit pas de nier les origines celto-romano-carolingiennes de la chevalerie avant la première Croisade, *mais de reconnaître les emprunts faits aux sources orientales après les premières croisades et les premiers romans de la Table Ronde.*

Quant à l'aspect «intérieur» de la *philosophie* de la chevalerie, l'influence exotique d'une éthique perso-musulmane sur les premiers croisés est amplement démontré depuis les exploits de la chevalerie parthe (IIIe siècle avant/IIIe siècle après J.C.), lesquels étaient dus aussi au respect d'un courage et d'une éthique de la guerre dictée par un code d'honneur d'inspiration religieuse zoroastrienne qui anticipait très largement celui qui naîtra dans la chevalerie européenne.

Le *Shah Nameh* de Firdousi, écrit au Xe siècle de notre ère, retrace les usages antérieurs d'au moins quatre siècles remontant à l'époque sassanide. Bien que le récit transpose la dernière culture sassanide sur l'époque légendaire des guerres des premiers Iraniens contre les Touraniens, il témoigne de l'équipement et des usages de la

chevalerie iranienne pré-islamique. Un code d'honneur précis existait. Le respect de la vérité et de la parole donnée relevait de l'antique morale zoroastrienne déjà vantée par les auteurs grecs. Un chevalier persan ne combattait que contre un adversaire de statut égal au sien et les protagonistes devaient annoncer leur nom avant l'assaut. Il leur était interdit de tourner le dos à l'adversaire. Ils combattaient avec la lance, l'épée, la masse d'arme, l'arc et les flèches. Ils portaient de lourdes armures avec un casque qui recouvrait parfois toute la tête et leurs chevaux étaient entièrement caparaçonnés.

D'une manière générale, d'autres manifestations à caractère chevaleresque au sein d'ethnies exotiques, démontrent l'universalité du phénomène, même si chaque tradition conserve une spécificité bien caractéristique.

Commentant les magnifiques fresques d'Asie Centrale, de Qizil et de Qumtura (VIIe s.), R. Grousset découvre *«une brillante chevalerie dont les héros semblent sortis de quelque feuillet de miniature persane... Or, par une curieuse rencontre, cette Perse du Gobi se trouve, dans le domaine des conceptions artistiques et de la culture matérielle, toute proche de notre Occident médiéval : par l'aspect extérieur, le style général, l'ambiance même, la chevalerie de Qizil et de Qumtura est soeur de la nôtre.»* (op.cit. p. 63).

De son coté, l'existence du code d'honneur des Samourais, *Bushido*, suffirait à établir la réalité d'une chevalerie au Japon dès 1153. En Inde, au sein de la caste des *Kshatriyas*, l'épopée des chevaliers *Rajputs* au Rajasthan, manifeste surtout contre la conquête islamique, rejoignait singulièrement la mission de l'ancienne chevalerie européenne. L'historien britannique James Tod a pu écrire des valeureux et nobles Rajputs de l'Inde qu'ils *«étaient imbus de toutes les vertus du chevalier tout en lui étant bien supérieurs au point de vue intellectuel»*[129].

Ayant longuement exposé les critères d'une thèse aujourd'hui impossible à nier sans une mauvaise foi occidentale qui ne veut pas devoir la partie capitale de l'origine de la chevalerie médiévale à l'Orient, Adalbert de Beaumont s'étonnait à juste titre qu'on ne veuille pas reconnaître les faits quand l'évidence justifie la

prééminence de l'Orient perso-musulman sur l'Occident chrétien d'alors. La seule influence du prestige culturel oriental se lit dans l'évolution des manuscrits carolingiens des VIIIe, IXe et Xe siècles, par rapport à ceux des XIe, XIIe et XIIIe siècles. Et l'auteur de cette thèse, audacieuse au XIXe siècle, observe encore que, sans la Renaissance (qu'il nomme *la décadence*), l'art se serait avancé aussi bien, mais «appuyé sur une philosophie spiritualiste qui lui ouvrait des horizons inconnus et sans limites[130]»

Mais les *Intelligences célestes* d'Avicenne et du néo-platonisme deviennent subversives et c'est désormais à un rationalisme *aliéné* (privé de sa raison primordiale) que les philosophes occidentaux recourront pour jeter des ponts au-delà de l'obscurantisme de la religion légalitaire pour qui toute véritable intelligence devient suspecte, voire «hérétique».

Plusieurs siècles plus tard, ne convient-il pas de reconnaître enfin cette vérité, si pénible soit-elle pour l'orgueil de notre tradition classique, que le rejet opéré par l'aristotélisme averroïste de l'Université des XIIIe et XIVe siècles, de la philosophie contemplative et de la gnose, porte bien la responsabilité de l'angoisse métaphysique contemporaine ? La preuve n'en est-elle pas dans la clairvoyante remarque d'Adalbert de Beaumont de 1853 :

> «Tant que les trésors de la littérature arabe resteront enfouis, perdus dans les bibliothèques d'Espagne et d'Orient, il y aura dans l'histoire de la civilisation moderne la plus considérable et la plus regrettable lacune[131].»

Devant cette considération évidente formulée depuis par d'éminents historiens, Will Durant concluait :

> «Lorsque les érudits auront examiné à fond cet héritage à demi oublié, nous compterons probablement le Xe siècle dans l'Islam oriental parmi les âges d'or de l'histoire de l'esprit.»

■ TOLERANCE ORIENTALE MEDIEVALE

En Espagne, le khalife Abd ar-Rahman appuya magistralement sa politique sur la tolérance de l'Islam envers les religions que le *Qorân* attirait d'autant plus aisément que les sectes chrétiennes, persécutées par les patriarcats de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, venaient se mettre sous la protection de la loi musulmane. A Antioche, le gouverneur musulman avait dû créer une garde spéciale pour empêcher les chrétiens de se massacrer entre eux. Au IXe siècle, la fabuleuse Bagdad qui abritait 45 000 chrétiens vit des réunions fraternelles entre musulmans, chrétiens, sabéens, juifs, manichéens et zoroastriens.

Les chrétiens d'Orient préféraient dépendre de l'islam plutôt que de l'Eglise de Byzance. Le père de saint Jean Damascène, Sergius, fut le principal ministre des Finances d'Abd al-Malik et Jean lui-même, Père de l'Eglise, présida le Conseil qui gouvernait Damas[132]. Normalement les Musulmans étaient la courtoisie et la tolérance même. Le moindre lettré cultivait la poésie, la liberté religieuse n'était qu'un aspect d'une politique libérale où la sexualité s'exprimait aussi sans tabous et sans grossièreté, au coeur d'un lyrisme universel. Les Omeyyades protégèrent les collèges chrétiens à Beyrouth et à Alexandrie et les sciences grecques s'y épanouirent librement. En Espagne, chrétiens et musulmans se mariaient fréquemment et utilisaient souvent le même sanctuaire, église ou mosquée. Les voyageurs chrétiens venus de France ou d'ailleurs, étudiants, chevaliers, errants ou seigneurs, circulaient en toute sécurité à Cordoue, Tolède ou Séville. L'attirance que l'Islam exerçait partout était telle que la forte majorité de la population était d'origine chrétienne convertie à l'Islam. Le *Livre des religions et des sectes* du théologien Ibn Hazm (994-1064) s'étonnait de la superstition des chrétiens et, d'une manière générale, les musulmans ne comprenaient rien aux querelles chrétiennes.

Les rares périodes de restriction imposée à la liberté religieuse s'articulaient sur les querelles d'ordre politique des Omeyyades, des Abbassides et des Fâtimides. L'Islam

avait hérité de la politique oecuménique des Perses, élaborée sous les Achéménides et poursuivie sous d'autres dynasties. Il est curieux que, pour voiler une si précoce tolérance religieuse, des théologiens latins mettent en relief des faits mineurs qui, si regrettable que soit toujours toute forme de tyrannie, n'en demeurent pas moins exceptionnels dans l'histoire iranienne. On ne relève qu'une trentaine d'années de persécutions, en partie motivées par la politique de Byzance à l'égard des Perses sassanides, contre les chrétiens d'Iran lors de l'instauration officielle du mazdéisme d'Etat du grand prêtre Kartir (IIIe siècle). Or, la théocratie zoroastrienne des sassanides différait autant de l'éthique de Zarathoustra que le catholicisme de l'Inquisition s'éloignait de la religion de Jésus. Par contre, d'autres empereurs zoroastriens demandèrent de «laisser en paix, sans troubler le libre exercice de leurs croyances dans les différentes provinces de la Perse, tous les adhérents de quelque religion que ce soit» (Edit de Shâpour Ier), ou remarquèrent que les autres religions sont les doigts d'une main dont la paume est «la bonne religion mazdéenne». Curieux reproche chrétien donc à l'égard d'une noble et très ancienne religion qui, par ailleurs, protégea les conciles de l'Eglise chrétienne nestorienne, accueillit les derniers philosophes grecs chassés d'Athènes par l'empereur chrétien et permit la réunion des bouddhistes à l'est de l'Empire perse. Si l'on ne formule pas de critiques au même sacerdoce mazdéen, lorsqu'il fit exécuter Manès (277), c'est parce que le manichéisme vint concurrencer directement le christianisme dans ses domaines. Cette propagande anti-zoroastrienne tente de jeter un discrédit paradoxal sur une des premières grandes religions spirituelles du monde. Ne pouvant pardonner à la religion de Zoroastre d'être une des religions mères du christianisme, on dénonce les Zoroastriens d'avoir, ni plus ni moins, enlevé la «Vraie Croix» lors de la prise de Jérusalem en 614 ! Surprenante accusation puisque, de toute évidence, Hélène, la mère de Constantin, après avoir découvert ladite croix, en avait fait trois morceaux : un pour Constantinople, un pour Rome, un pour Jérusalem. Daniel-Rops, qui rapporte le fait, ajoute que «la ferveur fanatique des chrétiens pour ces reliques était si grande, que

de nombreux morceaux en auraient été dispersés aux quatre coins du monde». En 347, soit quelque vingt ans après «l'Invention de la Vraie Croix», saint Cyrille de Jérusalem atteste clairement la dispersion de ses parcelles : «Tout l'Univers, dit-il, est rempli de fragments du bois de la Croix»[133]. On se demande combien de fois la «vraie croix» se multiplia ainsi puisque Philippe-Auguste et Richard Coeur de Lion en réclamèrent aussi la restitution à Saladin lors de la prise de St-Jean d'Acre, le 12 juillet 1191 ! Grief incroyablement dénué de tout fondement, il revêt un aspect éloquent si l'on songe que le manichéisme, cette «peste venue d'Orient», tendait à engendrer une religion universelle qui, articulée à la fois sur le bouddhisme, le zoroastrisme et sur la foi chrétienne, aurait jeté un pont entre le monde romain et le monde perse, unissant spirituellement l'Orient et l'Occident.

Sans doute peut-on observer justement que la tolérance orientale ne fut pas toujours de rigueur. Les terribles excès des musulmans afghans en Inde et notamment des sultans de Delhi, soutenus par les Mollahs de la religion légalitaire, ne font que confirmer que l'intolérance relève d'un sentiment bien humain se manifestant surtout lorsqu'un pouvoir ne parvient pas à dominer des âmes dont l'idéal lui reste étranger.

Cependant, au XVIe siècle, l'empereur Akbar, à la fois descendant de Gengis Khan, de Timur et de Bâber, le fondateur de la dynastie des grands Mogols, donna au monde un exemple sans égal d'intelligence oecuménique, tandis qu'en France et en Angleterre protestants et catholiques se massacraient, que les Juifs subissaient l'Inquisition espagnole et que l'Italie brûlait Giordano Bruno. Ayant échoué à unir les diverses religions de son empire, Akbar provoqua un concile contre la volonté des Mollahs et élabora une politique favorable aussi bien aux Musulmans qu'aux Hindous, aux Juifs, aux Bouddhistes, aux Parsis et aux missionnaires jésuites. Son plus grand succès fut peut-être la traduction en persan de la littérature sanskrite, notamment des *Upanishads* et de la *Bhagavad Gîtâ*, permettant ainsi aux philosophes iraniens de confronter leurs idées avec la pensée hindoue, notamment au sein de l'école des *Irhrâqîyûn* d'Ispahan

dont le plus grand maître fut Mollâ Sadra Shirazi (1572-1640), contemporain du généreux Akbar.

Si l'heureuse initiative entreprise par l'empereur Akbar avec la collaboration de zoroastriens de Shirâz et de soufis iraniens eut des effets considérables sur l'ésotérisme islamique, elle favorisa aussi grandement la pacifique cohabitation des multiples sectes religieuses en Inde. Sans les docteurs de la loi religieuse qui sévissent par peur de perdre leur ascendant ou par crainte de se tromper, bien des peuples abriteraient plusieurs croyances sans problème. Ce fut longtemps le cas de l'Islam durant notre Moyen Age, en Espagne et en Orient où les croisés se familiarisèrent aux fois exotiques, comme l'oreille apprend à aimer des thèmes musicaux jusqu'alors inconnus d'elle.

La religion zoroastrienne a donné anonymement le meilleur d'elle-même. Les civilisations naissent, grandissent et meurent, mais les trésors spirituels de Grèce et de Perse, transmis par l'Islam médiéval ont fécondé incontestablement des sources importantes de notre culture occidentale. Aussi est-ce bien mesquin de critiquer un glorieux passé ou de comparer l'Islam d'aujourd'hui et l'Islam d'hier. Par ailleurs, *de graves confusions se sont édifiées entre Islam iranien et Mazdéisme* sous prétexte que des éléments religieux et culturels de l'ancien Iran des Sassanides se sont retrouvés transposés en Islam iranien. Ainsi, des exégèses syncrétiques ont permis la prétendue «restauration de la sagesse zoroastrienne des anciens Perses», en milieu shî'ite ésotérique par le mystique musulman S.Y. Sohrawardî (H. Corbin), dont nous avons démontré ailleurs l'erreur fondamentale[134]. Il importe de savoir avant tout *DE QUEL ISLAM ET DE QUEL IRAN* l'on parle et de ne pas récupérer en Islam iranien la foi des fidèles survivants de Zoroastre, les *Parsis* de l'Inde et les *Zarthoshtis* d'Iran, longtemps soumis à l'occupant musulman. Peut-on sublimer le shî'isme (qui se veut l'ésotérisme de l'Islam) et constater la pérennité d'un fanatisme qui donne encore aujourd'hui raison à Montesquieu[135] ?

■ LES FRANCS ORIENTALISES

L'intrusion brutale des Francs en terre islamique devait les mettre rapidement en contact avec une civilisation dont l'influence ne s'était jusqu'alors exercée qu'extérieurement. Peu à peu tous les croisés qui s'installèrent en Syrie et en Palestine, dans les places fortes et dans l'ordre de l'Hôpital de Saint Jean de Jérusalem, furent contraints de s'adapter aux rigueurs du climat et aux moeurs exotiques. Minoritaires, les Occidentaux finirent par devoir respecter rites et croyances. En matière de justice où les usages du droit musulman remplacèrent la pratique franque de l'ordalie, le serment était prêté sur les livres sacrés du musulman, du juif, du chrétien latin, grec, maronite, jacobite ou nestorien. Un oecuménisme pratique s'installa et l'usage rendit même bientôt les édifices religieux disponibles aux diverses confessions, en vertu de *simultaneum* déjà pratiqué en Espagne depuis deux siècles ou plus.

La situation composite des Etats latins obligea la création de monnaies bilingues dont certaines portaient d'un côté une croix avec une devise en caractères arabes, de l'autre côté le monogramme du souverain. Le besant d'or, frappé à Saint-Jean d'Acre par les Vénitiens, portait le nom de Mohammed et l'indication de l'année musulmane. Ces monnaies scandalisaient l'Occident et, pour concilier la Papauté, on grava des légendes chrétiennes en arabe. A Antioche, Tancrède fit frapper des pièces le représentant en émir chrétien, coiffé d'un turban surmonté d'une croix. Nombre de seigneurs francs étudièrent l'arabe et l'arménien et beaucoup de musulmans apprirent le français. Dans tous les domaines, le processus de symbiose s'accentua comme il l'avait fait en Espagne. L'architecture romane s'introduisit dans la construction byzantine et arabe par les églises et les forts dont le plus célèbre sera le Krak des Chevaliers accordé en 1142 aux Chevaliers Hospitaliers. La cohabitation entre Francs et Arabes se fit telle que, malgré les escarmouches et la propagande latine pour maintenir l'esprit de la croisade, les rapports quotidiens finirent par voir naître des sentiments d'amitié, voire des alliances avec des «Sarrasines» dont les enfants,

les «poulains», constituèrent une société inattendue de part et d'autre. Foucher de Chartres a précisé l'ampleur du phénomène d'orientalisation des Francs en Terre Sainte, tandis que Jacques de Vitry regrette une influence arabe qui, à ses yeux, constitue une décadence par rapport aux Francs-croisés. Plusieurs alliances s'établirent entre Francs et Arabes, parfois *contre des chrétiens* dont les rivalités prouvaient que l'esprit de féodalité demeurait. Tandis qu'Ibn Djubayh remarquait que les musulmans de Syrie étaient bien traités par les chrétiens et s'étonnait de voir Acre «grouiller de cochons et de croix», Ousâma observait que les Francs qui vivaient en Islam depuis longtemps étaient très supérieurs à ceux qui arrivaient d'Occident[136].

▪ FOTOWWAT MUSULMANE ET CHEVALERIE FRANQUE

En Iran, avant les croisades, les Persans avaient constitué une institution, la *fotowwat* — substantif qui signifie proprement libéralité, générosité, abnégation, caractérisant bien une sorte de confrérie dont le grade de *fatâ* était conféré par des «sheiks» (shaykhs), seigneurs ou maîtres de sociétés initiatiques[137]. Hammer cite «le khalife al-Nassir revêtu du vêtement de la chevalerie *fotowwat* par le sheik Abdu al'Djebbar (1182). Le calife al-Nassir aurait transformé ces organisations originellement populaires en y faisant entrer l'aristocratie des princes musulmans du Proche Orient. Tandis que les Seldjoukides structuraient l'Etat musulman grâce à l'exemple perse de l'administration des Buyides et aux cadres iraniens qu'ils avaient ramenés en Asie Mineure, ils adoptèrent le modèle de *fotowwat* transformé par le calife al-Nassir. Mais les Mongols devaient mettre fin à ces institutions finalement bien spécifiques.

On pense également que l'origine des corporations professionnelles en Europe médiévale aurait été inspirée du modèle musulman vulgarisé par les Abbassides et les Omeyyades dans le monde arabe à partir de l'organisation à la fois religieuse et maçonnique des Qarmates dès le IXe

siècle.

A l'époque des croisades, la plus célèbre de ces organisations initiatiques et militaires musulmanes fut une secte issue de l'ismaélisme du khalifat fâtimide du Caire. Originaire d'Alep, elle s'installa au XIIe siècle dans le château fort d'Alamût, dans les montagnes du sud-ouest de la mer Caspienne. Cette commanderie ismaélienne d'Alamût en lutte contre les Turcs avait une hiérarchie dont plusieurs auteurs ont vu l'influence sur celle des ordres de Saint-Jean et du Temple de Jérusalem. Le grand-maître (Khodâvand) était qualifié «Vieux de la Montagne» (Sheik al-Djebal) alors qu'un sheik peut fort bien être un jeune seigneur, un maître initié. Les rivalités des croisés, des Hospitaliers et des Templiers, aggravées en 1152 et en 1272 d'une part, et la propagande politique du khalifat abbasside de Bagdad d'autre part, aidèrent à édifier le mythe des moeurs orgiaques et du crime institutionnel de ces Ismaéliens qui, parce qu'ils fumaient du *hashîh*, furent appelés «hashâshîns», d'où le qualificatif d'*assassins* devenu synonyme de «criminels». Ils attentèrent plusieurs fois à la vie de Saladin (Ousâma).

La témérité de ces «chevaliers» arabes qui se droguaient de hashîsh avant la mêlée, ne serait-elle pas à l'origine d'une dénomination péjorative de la part des adversaires ?

L'institution de *fotowwat* en Islam était-elle caractérisée par des moeurs chevaleresques dont témoigne parfois l'histoire des croisades ? En 1153, pendant le siège d'Ascalon, Francs et Arabes échangèrent leurs morts avec une courtoisie inhabituelle. Salah ad'Dîn (Saladin, 1137-1193), tentait d'équilibrer une paix durable avec le royaume de Jérusalem lorsque Renaud de Châtillon, sire de Transjordanie, viola la trêve conclue avec Guy de Lusignan et prétendit raser La Mecque. Saladin proclama la guerre sainte et écrasa l'armée latine près du lac de Tibériade, composée de nombreux chevaliers johannites et templiers qui y périrent. Les délégués de Jérusalemn refusèrent l'offre de Saladin de négocier et le généralissime musulman mit le siège et s'empara de la ville (automne 1187).

L'homme mesuré et intelligent que fut Saladin

n'avait pas manqué de porter un vif intérêt à l'institution chrétienne de chevalerie, puisqu'aux yeux des musulmans, le rituel militaire des Francs semblait leur conférer une bravoure exceptionnelle.

■ CHEVALERIE SANS FRONTIERE

Un poème en vieux français du XIIIe siècle, de quatre cent quatre vingt dix-huit vers, l'*Ordene de Chevalerie*, devenu célèbre dans les annales de la chevalerie, relate les conditions dans lesquelles Saladin fut adoubé «à la française» par Honfroi de Toron, chevalier templier, devant Alexandrie, en 1167 [138].

Le texte de l'*Ordene de Chevalerie* se révèle particulièrement important par la *démarcation* qu'il présente entre la chevalerie purement militaire des premières croisades et la chevalerie courtoise et initiatique qui suivit et triompha de la première définition. Le nom de l'auteur du poème français est inconnu, mais nous savons qu'il était clerc et lettré. Pour valoriser l'état de chevalerie, il se sert de la parole de l'Evangile «Ne jetez pas de perles aux pourceaux» et l'auteur met en garde les gens qui mépriseraient ce récit, sans doute à cause des idées mystiques qu'il renferme sur le rituel de chevalerie (*vers* 420, 421). Il est probable que l'*Ordre de chevalerie* représente une des premières relations en chrétienté de cette nouvelle forme civilisée de chevalerie. Rien de ce genre n'apparaît antérieurement au milieu du XIIe siècle, ni dans les sermons faits aux chevaliers par les Alain de Lille et Jean de Salisbury. Les prédicateurs antérieurs n'avaient exprimé rien de ce genre lorsqu'ils s'adressaient auparavant aux nouveaux chevaliers. Les idées énoncées dans ce texte étaient, avec celles exprimées par l'auteurs du *Lancelot* en prose (écrit entre 1221 et 1225), *nouvelles* à la date du récit, c'est-à-dire au milieu du XIIIe siècle, postérieurement à 1235 en tout cas. Saladin étant mort en 1193, il ne semble pas qu'on ait pu ainsi parler de lui avant 1220 environ. C'est pour la première fois chez Chrétien de Troyes qu'on voit des obligations religieuses attribuées à l'état chevaleresque, et c'est seulement dans le *Lancelot-Graal*

que ces préoccupations passent au premier plan. Signe d'un détachement de la mission militaro-dogmatique de la première institution croisée, la chevalerie y apparaît comme une corporation mystique de héros doués de vertus merveilleuses.

Ces idées *nouvelles* se font jour dans les écrits plus ou moins profanes de la même époque. L'*Enseignement des Princes* de Robert de Blois, dont la date doit être fixée vers 1245, représente exactement les mêmes tendances que notre poème. Les références mystiques exprimées dans l'*Ordre de chevalerie* se retrouvent dans le sermon attribué à Guiard de Laon, dans les *Echecs Moralisés*, petit manuel donnant la substance de la prédication du dominicain Jacques de Lessoles. En général, dans la seconde partie du XIIIe siècle, la chevalerie se voit exaltée et orientée dans un sens moins ecclésiastique par des poètes de cour tels que Jacques de Baisieux, Jacques Bretex, Beaudoin de Condé.

Le poème l'*Ordre de Chevalerie*, rédigé vers 1245, soit trente à cinquante ans après la mort de Saladin, présente déjà les caractères ésotériques élaborés durant un siècle de cohabitation franco-orientale. A la collée, ou *paumée*, et à la remise de l'épée s'ajoutent d'autres rites significatifs comme le port d'une ceinture blanche, symbole de la pureté du coeur du chevalier, qui est aussi une référence à la coutume religieuse zoroastrienne du *naojote* et hindoue de l'*upanayana*.

Le manuscrit est l'un des premiers documents qui nous fassent connaître la diffusion des idées mystiques et enthousiastes sur la chevalerie. Les joies qui attendent le preux sont décrites comme «Les grans biautés de paradis que Dieu otoie a ses amis».

Le prince musulman souhaitait connaître les rites de l'adoubement des chevaliers francs. En 1167, l'émir Saladin n'avait que trente ans et Guillaume de Tyr laisse entendre qu'il entretint des relations courtoises avec le jeune Honfroi III de Toron.

D'après l'exposition des faits dans les trois versions connues de l'adoubement de Saladin, c'est-à-dire dans l'*Itinerarium Perigrinorum et Gesta Regis Ricardi*, de Richard, chanoine de la Saint-trinité de Londres, dans la

Chronique d'Ernoul et dans la *Chronique de l'Abbaye de Saint-Pierre-le-Vif-de-Sens* de Geoffroy de Courlon, l'événement se serait passé ainsi : Honfroi de Toron[139] est fait prisonnier par Saladin avant que le Soudan eût conquis l'Egypte, donc avant 1169. Celui-ci s'entend avec lui sur le montant de sa rançon mais avant qu'il le laisse libre, il lui demande de le faire chevalier et Honfroi qui s'y voit obligé, l'adoube rituellement en expliquant au récipiendaire musulman les devoirs du chevalier et le sens mystique de ce qu'il fait. Noblement, Saladin renvoie Honfroi avec dix des siens, lui faisant généreusement grâce de sa rançon. Une autre version raconte qu'en 1167, le Soudan Shirkouh (Assad ed-Dîn), général de Nour al-Dîn, accompagné de son neveu Saladin, envahit l'Egypte. Le vizir Schwaer qui gouvernait le pays au nom du calife El-Aded, appela à son aide le roi Amaury de Jérusalem. Amaury Ier assiégea Saladin dans Alexandrie et Shirkouh revint de haute Egypte pour tenter de dégager son neveu. A la suite de tractations avec Saladin dans le camp d'Amaury, il en résulta des négociations favorables aux Francs. Guillaume de Tyr parle aussi de ce séjour forcé de Saladin au camp chrétien. C'est certainement le souvenir de ce séjour de Saladin comme otage parmi les Francs qui a donné lieu à la légende de la captivité de Saladin au célèbre Krak des Chevaliers dit «de Montréal» et construit par les Hospitaliers en 1142, à Qal'at al-Hisn en Syrie, au-delà du Jourdain. Le seigneur franc auquel se rapportent les deux versions et qui commandait le Krak de 1169 à 1172 se nommait bien Honfroi de Toron. Le fait qu'il n'était pas encore seigneur du Krak en 1167 n'infirme guère l'authenticité de l'événement, car il est vraisemblable que l'invention de la captivité de Saladin au château-fort ait été postérieure aux premières récits de son adoubement. A l'origine on a pu dire que le «seigneur du Krak» avait armé Saladin chevalier, *au cours de sa captivité à Alexandrie* et, peu à peu, on en vient à relater que l'événement s'était passé dans la forteresse du seigneur franc. Le siège du Krak, à l'occasion duquel est rapportée une des actions les plus courtoises de Saladin, se révèle bien conforme à la vérité, sinon que l'événement aurait eu lieu le jour des noces d'Honfroi de Toron. Nous

nous bornerons ici au fait central de l'adoubement sans entreprendre l'examen des autres versions légendaires des conditions extérieures de l'événement. En tout cas, la coïncidence des deux premiers récits indépendants fit Gaston Paris, l'éminent médiéviste et philologue des Romans de la Table Ronde (1839-1903), admettre dans sa *Légende de Saladin*, que cette histoire renferme quelque vérité sur l'événement central de l'adoubement de Saladin par Honfroi de Toron, et l'historien Stanley Lane-Poole (*Saladin*), s'en tient à la première version situant l'événement devant Alexandrie. Georges Bataille, qui fit du poème français une étude inédite, pense que ce genre de courtoisie entre Francs et Musulmans était courante. Le témoignage d'Ousâma, émir syrien qui entretint des rapports d'amitié avec les Templiers est éloquent puisqu'il remarque que les Francs qui ont vécu longtemps avec les Musulmans sont beaucoup plus éclairés et courtois que les nouveaux-venus, inhumains et brutaux[140]. Dans sa célèbre *Histoire des chevaliers-hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, l'Abbé Vertot rapportait ainsi le fait selon une version proche de celle de Guillaume de Nangis (*Chronique universelle*) : (En 1167) «Saladin, faute de secours et de munitions, se vit réduit à la triste nécessité d'ouvrir ses portes à son ennemi. On rapporte que ce jeune Mahométan, en sortant d'Alexandrie, à la tête de sa garnison, ayant aperçu Onfroy de Thoron, connétable du royaume de Jérusalem, et charmé de la valeur qu'il avait fait paraître pendant tout le siège, s'avança vers ce seigneur chrétien et le pria comme le plus brave chevalier qu'il connût, *de vouloir bien le faire chevalier de sa main; ce que le connétable, avec la permission du Roi*, lui accorda avec toutes les marques d'estime et de considération qui étaient dues à la valeur et à la généreuse défense qu'il avait faite pendant le siège» (op. cit., édition 1761, 7 vol., vol. 1, page 190). Selon le traducteur de Guillaume de Tyr ce serait plus vraisemblablement avec Honfroi III de Toron, le fils du connétable Honfroi II, que Saladin eut affaire. Le connétable de Jérusalem, ami d'un émir de Nour al-Dîn, trop âgé, se serait, selon lui, jugé trop important pour perdre son temps avec un jeune émir encore obscur. En revanche, son fils, âgé d'une trentaine d'années et

donc de la génération de Saladin, pût avoir des relations amicales avec le neveu et lieutenant de Schirkouh, lui-même général de Nour al-Dîn, lequel allait mourir en mai 1174 et permettra ainsi à Saladin de perpétuer sa gloire (Damas octobre 1174 - Jérusalem 1187).

Le chanoine Richard relatait aussi cet événement de Saladin qui avait reçu la «ceinture de la chevalerie», en pensant que l'aventure était assez courante à l'époque, puisque d'autres exemples existaient[141]. Dans son *Histoire de Saint Louis*, Joinville parle aussi *d'un émir que l'empereur Fréderic II aurait armé chevalier*[142].

Il est probable qu'en dépit d'une collation qui se faisait d'habitude avec le conseil de l'Eglise latine «Et sainte Eglise devez défendre»[143], le rite militaire s'effectuait librement entre laïcs au regard seul de la valeur et de la bravoure du récipiendaire. Les exemples d'adoubements célèbres démontrent que la chevalerie se donnait entre chevaliers par une filiation directe et sans intermédiaire ecclésiastique[144]. Nous avons amplement vu que l'Eglise s'infiltra dans le rite militaire des Francs pour en canaliser le dynamisme comme elle brisera les Templiers dès qu'ils échapperont à son contrôle. L'évêque pouvait bénir l'épée mais ne pouvait conférer une chevalerie qu'il n'avait pas reçue, *puisque tout ce qui portait robe ne pouvait recevoir l'armement.*

Le pontifical romain «*De Benedictione novi militis*», qui présidait parfois à la remise des armes dans le cadre de l'idée de croisade entretenue par l'Eglise, n'exclua nullement les abondantes consécrations chevaleresques opérées en dehors du concours d'un évêque de la hiérarchie, notamment dans les ordres de chevalerie de Saint-Jean, Teutonique et du Temple et entre chevaliers, hors de toute présence cléricale, comme l'histoire en fournit de nombreux exemples.

Léon Gautier lui-même reconnaît que le caractère principal de l'adoubement chevaleresque, c'est la liberté[145]. Il devient paradoxal d'observer l'intérêt historique du poème *Ordene de Chevalerie*, d'en retenir les vers 83 à 86 «Sainte ordene de chevalerie, serait en vous mal emploie... si vous n'aves baptesme ne foi», en passant complètement sous silence que le sujet du récit, éclipsant

le baptême, porte précisément sur l'instruction et la collation de la chevalerie franque au chevalier musulman Saladin (vv. 175 à 345), cérémonie à la suite de laquelle le sultan remercie Hugues de Tabarie (Honfroi de Toron) en lui faisant généreusement grâce de sa rançon.

Toutes les chroniques célèbrent les vertus de Saladin qui apparaît nanti de toutes les qualités chevaleresques au milieu d'une époque cruelle où les excès, de part et d'autre, étaient fréquents. Contre toute attente, Saladin, vainqueur de Jérusalem, ne vengea nullement les crimes commis par les chrétiens en 1099. En cet automne 1187, la rançon fixée ne pouvant être payée par beaucoup, fut dispensée pour des milliers de chrétiens. Saladin libéra de nombreux seigneurs prisonniers en Syrie et distribua, de son propre trésor, des largesses aux dames et aux demoiselles dont les parents étaient morts : «elles rendirent grâce à Dieu et publièrent partout la grâce et l'honneur que Saladin leur avait faits». Devant la magnanimité du sultan, le roi Guy et les seigneurs jurèrent de ne plus porter les armes contre lui, mais lorsqu'ils furent en sécurité à Antioche et à Tripoli, ils furent «déliés de l'énormité de cette promesse par sentence du clergé» ! Tandis que Saladin permettait aux Juifs de rentrer à Jérusalem et aux chrétiens d'y venir en pèlerinage sans armes, puisqu'il protégeait leur sécurité, la propagande latine invoquait des massacres imaginaires dont Grégoire VIII se servit pour exhorter l'Occident à une nouvelle croisade.

En 1191, au premier siège de Saint-Jean d'Acre, la multiplication des gestes de courtoisie et de clémence donna la mesure de l'estime réciproque, les chrétiens remarquant «qu'à leur culte près les Arabes étaient des hommes éclairés et bienfaisants». Vainqueur sur le littoral, Richard Coeur de Lion fit exécuter 2500 otages, puis, accédant aux offres de paix de Saladin, il offrit à son frère al'Adîl d'épouser sa soeur Jeanne, projet auquel l'Eglise s'opposa. Une trêve ayant toutefois été signée, le roi d'Angleterre s'en montra si heureux *qu'il conféra l'ordre de chevalerie au fils de l'ambassadeur musulman* (1192). Richard rompit à nouveau cette paix. Au cours de la bataille de Jaffa, croisant Richard Coeur de Lion

désarçonné dans la mêlée, Saladin lui fit amener un cheval, observant qu'il ne sied pas à un vaillant chevalier de combattre à pied. Ne pouvant compter sur l'appui d'Acre et de Tyr, Richard sollicita de nouveau une trêve. Le sachant fiévreux, de son camp Saladin lui fit envoyer des poires, des pêches et son propre médecin. Finalement, le 2 septembre 1192, une paix de «trois ans, trois mois, trois jours et trois heures» fut signée entre les deux souverains dont le plus chevaleresque fut sans contexte le héros musulman. Des fêtes et des tournois célébrèrent la paix. La modération, la patience et l'équité de Saladin avaient triomphé de l'éclat, de la bravoure et de l'art militaire de Richard[146].

Le visage chevaleresque de Saladin qui s'impose dans l'histoire des croisades révèle un personnage caractéristique dans l'évolution de l'éthique de chevalerie en chrétienté.

Plus de générosité aurait peut-être incliné Saladin à perdre son prestige auprès d'officiers inflexibles. On doit considérer sa plus grande faute non à l'égard des chrétiens qui violèrent si souvent ses trêves, mais envers Shihâboddin Yahyâ Sohrawardî, le philosophe musulman néoplatonicien. L'amitié du fils de Saladin, al-Mâlik al-Zahîr, gouverneur d'Alep, ne put rien pour soustraire le jeune Shaykh al-Ishraq à la vindicte des docteurs de la religion légalitaire devant lesquels il comparut au retour d'un séjour chez les princes seldjoukides. Saladin, pressé par des intérêts politiques, envoya à son fils l'ordre de faire périr celui qui avait osé dire que Dieu a le pouvoir de susciter quand il le veut d'autres prophètes après Mohammad. Mais, la plus grande erreur de Sohrawardî fut d'introduire en milieu coranique des éléments de théosophie zoroastrienne empruntés à la religion des Guèbres (Zarathoshtis) de l'ancienne Perse mazdéenne demeurés en Iran islamisé au VIIe siècle. De ce syncrétisme ésotérique il ne sortit qu'une minuscule tradition occulte, spécifiquement *sohrawardienne*, d'éléments puisés à deux religions culturellement et spirituellement hétérogènes, le zoroastrisme et l'Islam shî'îte. Sohrawardî mourut mystérieusement dans la citadelle d'Alep, âgé de 36 ans, le 29 juillet 1191 [147].

Pourtant, deux ans plus tard, Saladin mourait à l'âge de 55 ans, en laissant à son fils al-Zahîr des instructions morales dignes d'un vrai chevalier :

> «Mon fils je te recommande au Très Haut... Fais sa volonté, car ainsi tu connaîtras la paix. Abstiens-toi de verser le sang, car le sang versé ne dort jamais. Cherche à gagner le coeur de ton peuple et veille sur sa prospérité; car c'est pour assurer son bonheur que tu es choisi par Dieu et par moi. Essaie de gagner le coeur de tes ministres, des seigneurs et des émirs. Si je suis devenu grand, c'est parce que je me suis gagné le coeur des hommes par ma douceur et ma bienveillance[148] »

▪ L'ORIENT ET LA CHEVALERIE DE LA TABLE RONDE

Le troisième grand cycle des romans médiévaux est le cycle arthurien, chanson de geste du Roi Arthur «localisée» dans le Pays de Galles et la Cornouailles. La plus ancienne forme versifiée du cycle se trouve rédigée par Chrétien de Troyes (1140-1191) dont nous savons qu'un poème, *Tristan*, l'introduisit comme trouvère à la cour de Marie de Champagne pour y développer l'idéal romanesque de la chevalerie. Poète de la cour de Troyes (1160-1172) il y écrivit quatre romans dont *Yvain* ou *Le chevalier au lion* et *Lancelot* ou *Le chevalier à la charrette.* En 1175, à la cour de Philippe de Flandre, il compose son *Conte del Graal* ou *Perceval le Gallois.* Chez Robert de Boron, et surtout grâce à l'inspiration ésotérique de Wolfram d'Eschenbach qui aurait connu son thème plus par un mystérieux poète provençal nommé Kyot, que de Chrétien de Troyes lui-même, *Parzival* (1205) deviendra l'Evangile de la chevalerie[149].

Mais, le phénomène le plus remarquable se trouve dans le transfert d'Orient en Occident du thème spécifique de la mythologie indo-iranienne que nous avons rencontré en Inde antique et dans la théologie de

l'ancien Iran zoroastrien, du passage périlleux de l'âme sur une lame aiguisée au-dessus de l'abîme infernal, transposé presque tel quel dans la geste chevaleresque de Chrétien de Troyes.

Surprenante filiation ésotérique, nous retrouvons le thème de l'Avesta zoroastrien, bien spécifiquement indo-iranien comme on l'a vu plus haut (page 29) du passage du pont spirituel fait d'une lame d'épée, dans la chevalerie médiévale du cycle breton de la Table Ronde ! Au XIIe siècle, Chrétien de Troyes, un des premiers auteurs informés à la fois de traditions celtiques et des fables récentes de l'*Historia regum Britanniae* de Gaufrey de Monmouth (1137) et des *Roman de Brut* (1155) et de *Rou* (1169) de Robert Wace, fut témoin de la dimension mystique de la chevalerie transformée par les croisades, et situa son récit initiatique à l'époque bien antérieure du légendaire roi Arthur (VIe siècle) de Grande Bretagne[150]. Dans *Lancelot* ou le *Chevalier à la charrette* (vers 1172), l'ultime épreuve initiatique que le chevalier Lancelot doit vaincre, apparaît comme un pont redoutable qui est de la forme d'une épée polie et luisante, de la longueur de deux lances. Quant au torrent coulant en-dessous, ses eaux noires et glaciales sont rapides et tumultueuses, profondes et périlleuses, des flots vraiment démoniaques.

Dans ce thème du cycle de la Table Ronde et de son iconographie (voir page 200) on pourrait trouver d'autres similitudes frappantes, d'une part dans la présence, de l'autre côté du pont tranchant, d'une jeune fille attendant Lancelot, surprenante transposition de la Daêna zoroastrienne, qui ici incarne la reine Guenièvre que le chevalier du Graal va délivrer du Château de la Mort, le pays d'où l'on ne revient pas. La transposition ésotérique de ce thème d'origine nettement indo-iranienne du passage périlleux d'un pont tranchant depuis la religion zoroastrienne de l'ancien Iran jusque dans notre littérature mystique de la chevalerie européenne médiévale, constitue bien à la fois un prodige de résurgence mythologique passé d'Orient en Occident, comme il prouve, une fois encore l'origine orientale de nombreux caractères de notre chevalerie médiévale.

Tandis que la figure de *Perceval* se métamorphosait

sous le mysticisme exotique de *Parzival*, fils d'un chevalier d'Anjou tué au cours d'un combat chevaleresque devant Alexandrie, la poésie persane inspirée de la littérature pehlevie culminait après Firdousi, le grand poète chroniqueur de l'épopée iranienne, dans le lyrisme épique, amoureux et mystique des *Mille et Une nuits*, des grands poètes musulmans Abu Saaïd (1048), Ansâri (1088), Omar Khayyâm (1132), poète, astronome et mathématicien, Nezâmi (1209), Djalâloddîn Roumi (1273) et tant d'autres dont les romans en vers et les poèmes inspirèrent toutes les chansons de nos troubadours et bercèrent les âmes juvéniles de tous les damoiseaux du Moyen Age, les purifiant à la limpidité cristalline du Graal, pure hypostase de Dieu qui, occultée à ce monde, évoquait non seulement le sang du Christ ramené dans la coupe du «Saint Graal» par Joseph d'Arimathie, mais aussi avec la Pierre Noire de la Ka'bah de La Mecque.

A l'époque où Chrétien de troyes écrivait son *Perceval*, sur le rivage oriental de la mer Noire et au pied du Caucase, dans l'actuelle Goérgie constituée de la Colchide (le pays de la Toison d'Or), Chota Roustavéli, haut personnage de la cour de la reine Thamar (1178-1212), mais surtout poète génial, révélait son *Chevalier à la peau de tigre*, chef d'oeuvre de littérature chevaleresque géorgiennes[151].

Située au coeur du grand mouvement appelé la «Renaissance orientale» épanouie au XIe siècle sur une symbiose des cultures grecque et arabo-persane, l'oeuvre épique de Roustavéli s'inscrit dans cet âge d'or de la littérature féodale géorgienne de *Visramiani*, inspiré du poème persan *Vis et Raminn*, d'Amiran, le Prométhée géorgien, d'Abdoul Messia qui célèbre le roi David, des *Tamariani* où chants d'éloge de la reine Thamar. Le *Vepkhis Thkaossani* ou le *Chevalier à la peau de tigre* constitue la plus éminente de ces oeuvres et de nos romans courtois.

De même que dans l'épopée mystique de l'ancien Iran où nombre de traits apparaissent communs avec le Graal du cycle arthurien, le *Chevalier à la peau de tigre* révèle une profonde identité avec la mystique zoroastrienne et la philosophie néo-platonicienne du Pseudo De-

nys l'Aréopagite, le disciple de Proclus qui inspirera le *Paradis* de Dante et la pensée chrétienne médiévale.

A partir d'un christianisme oriental baigné d'idées gnostiques précises, le récit de Roustavéli confirme l'existence de tout un monde féodal à cheval sur l'Arabie, le golfe Persique, jusqu'aux royaumes occidentaux de l'Inde qui virent l'Islam s'y implanter dès le VIIIe siècle. Les personnages y évoluent dans une nature sauvage dont l'aridité reflète toute l'âpreté du monde et où les sentiments prennent une dimension eschatologique. Tariel, fils d'un des sept rois de l'Inde, le chevalier revêtu d'une peau de tigre (symbole de force et de courage mais aussi de la solitude du fauve), fuit le monde en désespoir d'amour, comme Lancelot et Parzival ou comme Yvain et son lion. Errant misérablement, Tariel s'égare dans une chasse du vieux roi d'Arabie, Rostévann qui, accompagné de son vassal, l'émir Avthandil, et d'une nombreuse troupe, ne parvient pas à l'approcher. En proie à un indicible chagrin, le chevalier à la peau de tigre s'enfuit sur un coursier rapide comme l'éclair, non sans avoir causé de grands dommages aux cavaliers qui tentèrent de l'appréhender. La princesse Thinathine, fille du roi, révèle son amour au seigneur Avthandil et lui demande comme gage de partir à la recherche du mystérieux chevalier. Avthandil, laissant château et terres à son vassal Chermaddin, voyage seul sur les traces du preux dont il finira par découvrir la sinistre retraite localisée dans une région voisine du Tigre. Vivant dans une grotte, Asmath, la soeur de Tariel, finit par consentir à présenter le chevalier arabe à son frère. La rencontre des deux preux est émouvante. Tariel conte l'étrange aventure dont un impitoyable destin l'a frappé. Il relate à son nouveau compagnon comment sa fiancée Nestane fut enlevée par des Dèves[152] et jetée dans une île inconnue de la mer Persique que Nourradin Pridon, un courageux chevalier, frère juré de Tariel, avait pu situer comme étant un royaume aux mains des barbares Kadjs. Avthandil quitte Tariel non sans lui avoir fait le serment d'être de retour avant deux mois. Avthandil revient en Arabie, annonce au roi et à Thinathine qu'il a trouvé le mystérieux preux et explique la cause de son insondable

désespoir. Après les fêtes qui célèbrent son retour, il annonce à sa fiancée la promesse faite à Tariel. Thinathine donne priorité à un serment d'amitié sur son propre amour et laisse Avthandil repartir secrètement, prenant soin d'éviter le courroux du roi. Le vassal en fuite retrouvera Tariel, puis le quitte à nouveau pour rejoindre le seigneur Pridon, ami de Tariel qui l'aidera à s'acheminer jusqu'en un fabuleux royaume maritime où Nestane est gardée prisonnière dans la plus haute tour d'une lugubre forteresse, par dix mille guerriers Kadjs. Avthandil et Pridon rejoignent alors la retraite de Tariel dont la grotte cache un fabuleux trésor et trois merveilleuses armures, avec cottes de mailles, heaumes à visières, jambières et cuirasses, fabriquées à Basra[153]. Les trois preux réunissent trois cents héroïques cavaliers. Attaquant la forteresse selon un plan astucieux, ils en écraseront la garnison, feront grâce à d'autres et délivreront enfin Nestane, la malheureuse et radieuse fiancée de Tariel.

Dès lors, l'amitié jurée de ces trois souverains se scelle en prouesses morales dignes du Roi des Rois :

> «Les trois rois vécurent en paix... suivant le désir de leur coeur, ils se rendaient maintes visites, ils punissaient de leur épée ceux qui fomentaient des révoltes... ils répandirent leurs bienfaits, telle la neige égale sur tous (avec une justice impartiale) aidant la veuve et l'orphelin, donnant le nécessaire aux pauvres. Le vol châtié, nul agneau ne vint boire le lait d'un autre, et dedans leur empire, ensemble l'on vit paître brebis et loups[154]»

Cette dernière référence à la vision d'Isaïe caractérise une geste chevaleresque dont les trois héros, prisonniers de passions tragiques où la nature et la faune entières participent aux douleurs humaines, semblent souvent ne plus toucher cette terre, monde inconstant auquel nul ne peut se fier et «qui n'est qu'un mensonge et qu'une fable». Tout le récit se colore d'un mysticisme profond. Les *trois années* de la quête d'Avthandil, les *trois* héros, les *trois* cents guerriers qui participent à la libération de

Nestane, les *trois* armures conservées dans la grotte de Tariel, les *trois* royaumes unis, les *sept trônes de l'Inde, les allusions aux sept* planètes, sont autant de références aux Nombres d'Or de Pythagore. Héros également caractérisés par la couleur des chevaux qu'ils montent : blanc, la limpidité proche de la lumière divine; bai, le caractère mystérieux; pie, la synthèse des opposés. Nestane, la radieuse beauté exilée et occultée à son amant, pourrait facilement symboliser Le Graal perdu. Dans la geste occidentale, seul un héros pur et initié pourra retrouver l'objet de sa quête. le roman géorgien exige que seuls trois héros, scellés par l'amitié fraternelle, pourront, au prix de mille péripéties, accéder à la forteresse de Nestane, autre image du Montsalvage de Parzival et de la citadelle de Kang-Dêz de Kay Khosraw, dans le cycle épique iranien. Les deux femmes, Nestane et Thinathine, apparaissent aussi comme les suzeraines de la conscience, symbolisant l'*anima* de nos chevaliers. Des analogies nombreuses s'établissent avec le *Shah Nameh* de Firdousi et avec nos romans occidentaux de chevalerie. Ce que Roustavéli introduit de nouveau dans le roman courtois, c'est le sens éthique de l'amitié. Fidèle à la conception zoroastrienne du Saoshyant, le Sauveur (Tariel) ne peut sauver seul. Le choix et la foi jurée de ses compagnons d'armes sont les gages de la victoire.

Des êtres «soleils à la taille d'aloès» revêtent une beauté céleste qui les fait descendre des sphères angéliques. Se jurant un attachement qui scelle leurs âmes dans les péripéties de l'action, une suzeraineté de l'amitié s'institue entre les preux. Etres déchirés, ces «lions» symbolisent la tragédie des passions humaines que seul le service divin transcende. L'aimé est un ange, avec lequel le fidèle d'amour sympathise dans une *compassion* digne des *Fedeli d'amore* de Dante Allighieri. Roustavéli a su, en poète ésotérique, subtilement édifier, à partir des rapports feudataires, un franc-alleu de l'amour courtois et évoquer le symbolisme du vasselage pathétique qui lie le fidèle à son suzerain d'armes : «*L'amour du vassal et du maître les autres amours doit passer... Il doit donner coeur contre coeur, comme un pont son amour offrir*». L'aimé épiphanise la beauté et les vertus de l'Eros céleste selon la

mystique du *pur amour* de Ghazalî, irréductible au nivellement freudien. Tariel n'est pas un homme : «Il est soleil sur terre ayant quitté les cieux» et Avthandil est «semblable à l'astre radieux» parce qu'ils sont bien ces «justes qui resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père» de l'*Evangile*. Seule l'exaltation amoureuse, humainement éphémère, évoque le «rapt» de l'aimé sur l'âme de l'amant. De même que la fleur héliotrope dirige sa corolle vers l'astre Hélios, le féal vassal tourne son âme en un chant d'amour pathétique vers son prince céleste. Seigneur, parce que «soleil brillant au zénith», il irradie l'âme du vassal : «Eloigné du maître, est-il de joie pour un vassal ?» L'Ange de lumière est bien ange tutélaire parce que garant de la Terre mystique et allodiale[155] de l'âme pieuse, comme les oeuvres du preux justifient ici-bas sa fidélité au suzerain des cieux. Dans la *Chanson de Roland*, marquée de l'esprit de la chevalerie courtoise du XIIIe siècle, Roland agonisant remet son gant à saint Gabriel en signe de suprême vasselage.

Les héros apparaissent ici comme des figures célestes tragiquement incarnées et déchirées par les «coups de lance en plein coeur» de séparations imposées par l'incursion dans l'espace dimensionnel. Thème nostalgique du gnostique : «Je suis un étranger errant, seul, éloigné de sa patrie», l'amant fuit comme le cerf de saint Augustin qui court vers sa fontaine de vie.

Exaltant l'amitié éthique au niveau de l'amour courtois, Roustavéli constate la vanité du sentiment humain : «Comment peut-on régler sur terre ce qui est affaire des cieux ?» Ne cédant nulle complaisance au quiétisme devant l'entrelacement du bien et du mal, il exige de ses preux une même obstination dans la lutte «Nul ne reçoit la perle rare s'il ne la paie et la marchande... L'homme ne craint pas le malheur, avec bravoure il sait attendre». Dans le roman d'amour *Vis et Raminn* de Frahkr ed-Dîn-Gourganî, la passion avilit le héros et lui fait perdre l'honneur, tandis que pour Roustavéli, «La passion est un sentiment sublime et chevaleresque, source du courage et de la force qui permet à l'homme de donner le meilleur de lui-même[156]». Il faut dire que cette passion n'est pas aveugle. C'est «l'ignorance qui mène au savoir»,

la «docte ignorance» de Nicolas de Cuse. Roustavéli a dû connaître la dialectique d'amour d'Ibn Arabî pour qui le culte d'amour voué à un être de beauté est aussi éloigné de l'ascétisme négatif que du libéralisme de l'instinct possessif, et reste l'initiation nécessaire à l'amour divin. L'amitié passionnée d'Avthandil et de Tariel, son *shaykh*, représente d'une part les figures complémentaires du héros principal et du héros secondaire dans le thème de Gilgamesh, d'autre part, la priorité du service divin donné à l'ange *daêna*, le double céleste de l'âme, «l'ange gardien» de la spiritualité zoroastrienne, dont les actes de l'incarné modèlent la beauté.

Egalement empreint de gnose manichéenne, le poème de Roustavéli voit le bien surpassant finalement le mal puisque son essence est éternelle. «Dieu n'engendre que le bien, jamais le mal il ne fait naître», le suzerain céleste fait triompher ceux qui furent d'abord éprouvés. Généreux, Dieu sauve à travers les preux unis par des armes qui sont à la foi, l'amitié, l'honneur et le courage.

Condamné, comme Abélard, par le dogme de la hiérarchie, Roustavéli mourut banni au couvent de Jérusalem et Antonius Ier, catholicos de Géorgie, ordonnait au XVIIIe siècle un autodafé de l'oeuvre de ce chevalier de l'humanisme.

CHAPITRE XI
L'EGLISE CONTRE LA CHEVALERIE

■ PERTE DE LA TERRE SAINTE

La faillite de l'occupation chrétienne de la Syrie franque et de la Palestine ne fut pas seulement cause des efforts militaires de l'Islam, mais grandement facilitée par les véritables guerres civiles qui éclatèrent sans cesse au sein des Etats chrétiens dès qu'une trêve avec le musulman leur permettait de régler leurs rivalités intestines, prouvant que l'esprit barbare de la haute féodalité restait encore présent chez de nombreux seigneurs. Dans son *Histoire de l'Ordre de Malte* (op.cit.) l'Abbé Vertot regrette qu'autour des années 1260-1280 les funestes divisions qui partageaient tous les chrétiens latins de Palestine profitaient aux mahométans. Et, malgré la terreur que les Mongols inspiraient, on ne doit pas oublier que leur éclectisme religieux en avait converti beaucoup au christianisme *nestorien*. En 1257, le succès des Mongols sur les Abbassides avec la prise de Bagdad, souleva la joie de cette victoire contre l'Islam parmi les chrétiens de Syrie-Palestine. Ceux-ci s'allièrent avec les petits-fils de Gengis Khan, qui n'étaient pas tous Nestoriens, pour reprendre Damas aux Arabes en 1260.

La propagande de croisade, suscitée depuis trois siècles par les papes et appuyée par les efforts récents de Saint Louis, rencontrait une tiédeur grandissante devant l'échec des expéditions, les passions politiques, les erreurs et les abus chrétiens, l'orientalisation de nombreux seigneurs et chevaliers. Le commerce fructueux des marchands vénitiens, génois, catalans et provençaux avait levé de nouveaux intérêts, et ces voies commerciales, bientôt

plus importantes que les expéditions militaires, brassaient deux cultures que la propagande latine ne pouvait plus séparer. Au dernier siège d'Acre (1291), deux chevaleries s'affrontèrent : l'armée des Mamelûks et l'armée des Hospitaliers, des Templiers et des Teutoniques. Le sultan Al'Asraf viola la trêve pour venger les massacres commis en 1289 par les croisés anglais. A Acre, le courage prodigieux des chevaliers permit de sauver et d'embarquer pour Chypre une partie de la population assiégée. Le 28 mai 1291, la citadelle du Temple, dernier refuge défendu par les Hospitaliers et les Templiers s'écroulait devant l'assaut général musulman. La chute d'Acre entraîna celle des forteresses latines décapitées de leurs états-majors.

Chez beaucoup de chrétiens, que la virulence du fanatisme latin contre Constantinople, les Albigeois et les Vaudois, avait aidés à prendre mieux conscience des valeurs de la civilisation orientale contre laquelle on les dressait sans cesse, l'esprit croisé s'était beaucoup affaibli, quand il n'avait pas disparu depuis la première croisade dont les cruels guerriers n'auraient pu imaginer l'admiration qu'un archevêque comme Guillaume de Tyr porterait à la culture «infidèle». Le *Roman de Renard* parodie la croisade et les croisés.

La perte de la Terre Sainte inclina de nombreux chrétiens à voir cette victoire de l'Islam comme un symbole de la supériorité du culte musulman. Pour d'autres, comme pour les kabbalistes après la perte de Jérusalem par les Juifs en 135, les évocations au Royaume des Cieux prirent l'accent d'une actualité leur permettant de comprendre que ce n'est pas une localisation géographique qui rend une terre sainte, mais la piété et les actions nobles que les hommes y déploient. Le culte totémiste de Jérusalem, que Jésus avait fustigé comme un lieu de persécution des prophètes (Mat. 23,37), s'éclipsait devant la vision béatifiante de la Jérusalem céleste de l'Apocalypse. Sept siècles plus tard, les Chrétiens du Liban seront pareillement abandonnés.

■ LE PROCES DE LA CHEVALERIE

Difficile à dater dans l'histoire, le procès de la Chevalerie a précédé de longtemps celui des Templiers qui n'en est que l'aboutissement. Dès qu'un chevalier interprétait à sa manière la propagande de croisade, cherchait à en nuancer les moyens ou se laissait inspirer du parfum de l'Orient comme le ferait de nos jours un banal touriste, il s'engageait sur les chemins de l'hérésie. Compte tenu, d'une part des cours d'amour qui, depuis Eléonore d'Aquitaine, confirmèrent l'implantation conséquente des idées exotiques dans la France du XIIe siècle, et d'autre part de l'orientalisation de la Syrie franque entamée depuis un siècle, on peut situer au siècle de Bonaventure et de Thomas d'Aquin, des Guelfes et des Gibelins, le grand carrefour de deux courants de pensée schématisés par la divergence de la dogmatisation aristotélicienne des Universaux. Le libéralisme philosophique, symbolisé par les Cathares et les Templiers, fut porté en réalité en Occident par toute l'école gnoséo-humaniste des Joachim de Flore, Raimond Lulle, Roger Bacon et tant d'autres qui, de Dante à Léonard de Vinci, Giordano Bruno et Jacob Boehme, représenteront les fleurons de l'esprit, en dépit de l'obscurantisme de la religion légalitaire.

La démarcation entre la milice voulue par l'Eglise et la Chevalerie s'exprime dans l'évolution constatée entre les Templiers de saint Bernard et ceux de Wolfram d'Eschenbach — donc pratiquement du XIIe siècle au début du XIIIe siècle.

A la fin du XIIe siècle déjà, l'idée de croisade était fortement compromise. Guillaume de Tyr s'indignait de la cruauté des croisés; Joachim de Flore, auteur de l'*Evangile éternel*, blâme la croisade et voit dans son échec une leçon donnée par Dieu à l'Eglise.

La cruelle croisade contre les Albigeois et le sac odieux de Constantinople choquent amèrement de nombreux chevaliers en France et en Orient et soulèvent l'indignation des pieux franciscains qui bravent l'Inquisition à Carcassonne et encourront des persécutions ténébreuses durant tout le XIVe siècle[157]. François d'Assise avait tenté d'éteindre le feu des croisades à Da-

miette. S'il n'avait obtenu la conversion du sultan d'Egypte, il en avait néanmoins reçu l'autorisation de prêcher en terre musulmane, signe de la tolérance orientale et de la maturité du «Petit Pauvre de Dieu» qui avait jadis rêvé d'être chevalier et troubadour.

Alors qu'Innocent III et Dominique d'Osma tentaient d'étouffer «l'hérésie» cathare avec des croisés barbares fidèles au modèle de l'Eglise, les Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont la Maison de Toulouse était la plus importante du prieuré de Saint-Gilles, prenaient ouvertement parti pour ces hommes «bons et doux». Le comte Raymond VI de Toulouse dont le père et le grand-père (comtes de Tripoli) avaient joué un grand rôle dans les croisades, accusé de protéger les «hérétiques», envoie en 1208 une mission à Rome pour plaider sa cause. Fait partie de cette mission le Prieur des Hospitaliers de Toulouse, Sancho Espada, l'un des plus célèbres capitaines cathares. En 1142, Raymond II, comte de Tripoli, n'avait-il pas cédé le fameux Krak aux chevaliers de Saint-Jean en Syrie ? Opposé au cruel Simon de Montfort qui trouve la mort sous le murs de Toulouse, Raymond, dont les légats avaient ordonné : «Qui vous déposséderа fera bien; qui vous frappera de mort sera béni», se réfugie chez les Hospitaliers où il mourut en 1222 sous le manteau de l'ordre. Le rituel occitan des Cathares ne donnait-il pas une place d'honneur aux dix-sept premiers versets de l'Evangile johannique, livre particulièrement sacré des Hospitaliers de Saint-Jean ?

En 1212, leur Grand Maître de Montaigu s'était allié avec le roi Léon d'Arménie, schismatique aux yeux des Grecs et des Latins. L'Arménie avait été longtemps sous les influences zoroastrienne et manichéenne. Chrétiens gnostiques, ils professaient la doctrine de Paul de Samosate et, comme les Cathares, rejetaient tout lien avec l'*Ancien Testament*. En 11.71, le prince Mélier d'Arménie avait été reçu dans l'ordre du Temple et, au début du XIIIe siècle une alliance avec Damas, centre de soufisme réputé, avait permis à l'ambassadeur du sultan, Ousâma, de se lier d'amitié avec les Templiers, qui respectaient ses prières. Outre que ces chevaliers parlaient l'arabe, le secrétaire du Grand Maître était un Arabe, et un critique

latin remarquait : «Je sais de bonne source que plusieurs sultans ont été volontiers reçus avec grande pompe dans l'ordre et que les Templiers eux-mêmes ont permis de célébrer leurs superstitions avec invocation de Mahomet[158]».

L'influence musulmane n'était pas unique et c'est un véritable syncrétisme qui s'érigea dans l'âme de nos orientalisés séduits par les gnoses que leur adolescence spirituelle découvrait et dont la maturité intellectuelle de certains dévoilait l'ésotérisme. En 1238, le pape Grégoire IX tente d'étouffer une «hérésie» née dans l'ordre de Saint-Jean dont Bernard de Comps est le Maître. Le rite condamné est celui de la cérémonie du *Feu sacré*, proprement zoroastrien et pratique des mages. Le même blâme est formulé la même année à l'encontre des chanoines de *l'ordre du Saint-Sepulcre*[159]. N'y a-t-il pas un lien évident avec le feu dit «de la Saint-jean» pratiqué par les Hospitaliers et les Templiers et passé depuis dans les moeurs rurales?

Dès la perte de Saint-Jean d'Acre, Nicolas IV relança la propagande de croisade et ne cachait pas son acrimonie contre les Templiers et les Hospitaliers qui, malgré leur combat intrépide et leurs lourdes pertes, n'avaient évidemment pu résister aux assauts de l'ennemi, attendant en vain les secours promis par le pape. Nicolas IV émet déjà l'idée de réunir le reliquat des deux ordres en un seul corps soumis au saint-Siège. Les rivalités du clergé en Terre Sainte avaient suffisamment sapé la réputation des chevaliers pour qu'on souhaitât les voir tous disparaître à Acre puisque, de plus, ils étaient plus favorables à une alliance avec l'Islam qu'avec l'empire mongol de Gengis Khan.

Nicolas IV ne survécut pas et Boniface VIII afficha son amitié à l'égard des chevaliers réfugiés à Chypre. Bertrand de Got fut élu pape sous la protection de Philippe le bel qui, dès le couronnement de Clément V, lui révéla la sixième des conditions que l'archevêque de Bordeaux avait juré d'observer pour obtenir la tiare : «la réunion sous une même règle et une même autorité des deux ordres militaires et la constitution à partir de leurs biens d'un "ordre royal" dépendant de la couronne» (de France). Les véritables mobiles de Philippe le Bel, encouragé par

tout le clergé, étaient de saisir les biens des ordres comme Philippe Auguste s'était un siècle plus tôt emparé des terres du Midi où beaucoup de commanderies johannites et templières avaient cohabité avec les cathares. La présence connexe des Templiers et des gnostiques est attestée particulièrement en Ariège, près du château de Montségur, un des derniers bastions de la résistance albigeoise. Convoqués par le pape, seul Jacques de Molay, grand maître du Temple, se rend en France en 1307 tandis que le chef des Hospitaliers, Foulques de Villaret ne s'y rend qu'en 1308 et pour y exposer l'importance que le siège de Rhodes représente pour la chrétienté.

La prise de Rhodes permettant l'ouverture de routes futures vers la Terre Sainte à nouveau aux mains des Infidèles, le grand-maître des Johannites reçut les encouragements du pape pour s'emparer de Rhodes, entreprise qui occuperait les Hospitaliers en les mettant à l'abri de la vindicte de Philippe le Bel.

L'éclat de la conquête de Rhodes (1310) par les Hospitaliers fut suivi d'une comparaison au désavantage des Templiers. Dès lors, des renégats vendirent les fausses confessions qui allaient permettre au roi de mettre la main sur la fortune du Temple.

La puissance financière du Temple, banque concurrente de l'Eglise, devenait trop redoutable par ses prêts hypothécaires aux puissants.

Le pape avait posé la condition que si la «corruption» du Temple était reconnue, ses biens devaient être employés au recouvrement de la Terre Sainte. Craignant la saisie des biens templiers par le roi, il émit le souhait qu'ils fussent attribués aux Hospitaliers qui venaient de se distinguer par la conquête de Rhodes. Philippe le Bel restait partisan de la création d'un ordre nouveau qui intégrerait aussi l'ordre de Saint-Jean. Le pape déclara qu'il s'engageait à réformer l'ordre de Saint-Jean si l'on jugeait cette réforme nécessaire.

L'affaire des Templiers ne fut que la conséquence funeste de la brusque confrontation de deux civilisations opposées par cinq siècles de rivalités, tant dans leur idéologie que dans leurs moeurs : la culture perso-musulmane et la gnose orientale affrontant sur son propre terrain

l'Eglise légalitaire et la morale chrétienne.

En Orient, le Temple pouvait sans craindre initier ses chevaliers selon une hiérarchie gnostique, aux mystères philosophiques des cultures qu'ils approchaient. En Europe, le recrutement exigeait plus de prudence. Des novices peu préparés par leur contexte catholiques à s'ouvrir aux philosophies exotiques pouvaient s'en inquiéter auprès des confesseurs séculiers. Le désarroi provoqué par l'accusation des Templiers engendra des aveux et contre-aveux dûs à la rupture brutale de la discipline de l'arcane imposée par la Règle. Le barrage brisé, le déferlement dans le profane de l'ésotérisme templier permettait aux inquisiteurs d'exercer des talents aiguisés contre les Cathares. Deux accusations furent montées en épingle : le crachat sur la croix et l'adoration d'une idole androgyne *Baphomet*. La première reposait sur le rejet du fétichisme de l'instrument de supplice romain (*tau*) qui dès lors ne symbolise plus la «Croix de lumière». Les chrétiens gnostiques n'acceptaient pas l'apport au VIe siècle de la figurine de Jésus sur une croix qui n'était plus que le *cadavre* du Christ de lumière[160].

La deuxième des plus graves accusations était celle d'idolâtrie prononcée contre des gnostiques qui pourtant, nous l'avons vu, étaient iconoclastes comme les musulmans. L'image de «l'idole» Baphomet décrite par des accusés et confirmée semble-t-il par la découverte tardive de coffrets de pierre en Côte-d'Or[161], contient un symbolisme précis de l'androgynisme divin. Le coffret d'Essarois ne représente toutefois qu'une mauvaise copie d'une figuration orientale disparue et s'entoure de hiéroglyphes qui ne sont qu'une mauvaise transcription arabe. Une longue tradition ésotérique de la bipolarité ontologique évoluait en Orient depuis le Brahma indien, le tantrisme avec Çiva et Çakti, passant par le *Banquet* de Platon, jusqu'aux «Fidèles d'Amour» de la mystique et de la poésie persanes, qui précédèrent les *Fedeli d'amore* de Dante. En invoquant un crime d'idolâtrie de l'androgynat, l'Inquisition ignare couvrait les chevaliers de l'épithète de sodomites. Plus que des moeurs qu'on voulait alors «orientales» et dont on combla une confrérie qui avait surtout le tort d'être riche et de faire ombrage à Rome,

fut l'incompréhension totale de la mystique de l'androgyne et de l'union spirituelle du mythe de l'intégration connu des Templiers et des Fidèles d'Amour[162]. Entre la *Sophia* (Sagesse divine) des gnostiques et l'édification de l'adoration de la Vierge du VIe au XIIIe siècle dans la poésie provençale de l'amour courtois[163], l'androgynisme ontologique se dépolarisa au profit d'une féminisation intégrale de la psyché occidentale polarisée sur une nouvelle Grande Déesse (Mère et non Epouse) par l'obsession de la morale salique. De même que le christianisme a plus humanisé le divin que divinisé l'humain, l'anthropomorphisme a projeté au ciel nos pathologies sexuelles au lieu de découvrir le secret de la bipolarité dans les archétypes de l'éternel féminin et de l'éternel masculin. Le fanatisme d'une morale statique qui, depuis les Bogomiles, unissait sous le même péjoratif de «bougres» gnostiques et homosexuels, ajouta ainsi une réprobation hypocrite à celle du dogme contre une chevalerie profanée qui, à Tibériade et plus encore à Saint-Jean d'Acre, venait de payer de son sang la non-assistance chrétienne en Terre Sainte.

L'ascétisme alimentaire des Templiers de 1310 et leur port de la cordelette (zonar), ce symbole de chasteté décrit déjà dans l'*Ordene de Chevalier* (pp. 93 à 96), infirment considérablement le libertinage «institutionnel» de moines-soldats qui ne semblent pas avoir beaucoup différé de ceux décrits par saint Bernard deux siècles auparavant.

Mais le Temple, que le commerce méditerranéen avait transformé en réseau bancaire, avait oublié, comme l'Eglise, qu'on ne peut à la fois servir Dieu et l'argent.

La jalousie manifestée par les clercs depuis la naissance des Johannites et des Templiers, privilégiés en raison de l'assistance militaire que les moines-chevaliers ajoutaient à leur foi, s'assouvissait enfin par la victoire de la pourpre épiscopale sur la robe de bure et l'épée.

Jacques de Molay et ses compagnons furent brûlés vifs avec l'iniquité conjuguée d'un procès religieux et d'un procès politique. A l'exception des biens volés par Philippe, de ceux d'Espagne et des saisies de l'Eglise, le 2 mai 1312 le concile de Vienne cassa l'Ordre du Temple tout en reconnaissant l'irrégularité de la procédure et at-

tribua le reliquat de l'héritage templier aux Chevaliers de Rhodes qui épuisèrent leur trésor pour extirper les biens immobiliers des huissiers de Philippe le Bel. La cession faite aux Johannites «afin de les aider dans leur lutte contre les infidèles et *à la condition expresse qu'ils demeurassent en Méditerranée*» était accompagnée de la volonté du clergé *de les soumettre enfin à l'autorité de la curie*. L'éloignement de l'Ordre à Rhodes et sa puissance le préservèrent d'une volonté d'asservissement qui, depuis la croisade d'Urbain II, entendait faire de la chevalerie le bras séculier de l'Eglise[164].

Le procès de la chevalerie c'est l'éternel procès de la liberté.

Ce ne sont pas les méthodes nouvelles de guerre (Azincourt 1415) qui minèrent la chevalerie mais bien le dessein de l'Eglise et de certains Etats d'éliminer cette puissance trop indépendante, voire de s'emparer de ses biens (de Philippe le Bel à Bonaparte), attitude entamée avec la non-assistance des princes chrétiens quand, seule, la chevalerie faisait face aux assauts musulmans (1291/1523).

Grâce à sa défense héroïque contre les incursions turques (Rhodes 1480, 1522, Malte 1565) et sarrasines en Méditerranée, et en raison des hautes protections de puissants souverains (Charles-Quint, Louis XIV, Catherine de Russie) qui virent en la marine internationale de l'Ordre de Saint-Jean le bouclier de l'Europe chrétienne, cette prestigieuse organisation chevaleresque maintint une existence indépendante, conventuelle et militaire jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Fait auquel les historiens n'ont pas prêté attention : l'empereur Charles Quint fit donation de l'archipel de Malte en acte de pure allégeance féodale avec l'«Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naguère Etat souverain de l'île de Rhodes, mais alors dépourvu de tout statut territorial depuis 1523, *sans que le Pape ne soit nommé dans* l'acte de cession, même au titre d'une suzeraineté spirituelle, et *sans aucune intervention cléricale* (23 mars 1530), preuve que le souverain chrétien le plus puissant d'alors, considérait bien cette chevalerie comme TOTALEMENT INDEPENDANTE de l'Eglise et LIBRE DE TOUT LIEN

DE VASSALITE avec Rome... Ce colossal précédent juridique démontre plus que tout autre argument à quel point le *Motu Proprio* du Pape Pie VII (1802-1803), sur l'appendice italien de l'«Ordre en Sicile (Catane), poursuivait bien la politique de mainmise de l'Eglise sur l'ancienne chevalerie, autant qu'il était arbitraire quant aux constitutions de l'ancien ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Après la perte de Malte, la chevalerie de St-Jean survécut dans sa forme oecuménique (orthodoxe et catholique) sous la protection russe accordée à l'Ordre depuis 1797. En raison des échecs du regroupement des branches dispersés, dus en grande partie au contrôle de Rome sur le nouvel ordre vaticanais dit «de Malte» d'obédience strictement romaine, des tentatives avortées de reconstitution de la souveraineté de l'ancien ordre [Traité d'Amiens 1802 et congrès de Vienne (1814-1815)], ainsi que du projet d'une installation stratégique sur les îles grecques (1823), l'*unique* prolongement institutionnel de l'ancien Ordre, authentiquement *commensal* et *militaire* depuis la perte de Malte (1798), fut incarné en Russie impériale jusqu'en 1914-17 dans le Régiment des chevaliers-gardes de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem (Grand Prieuré de Russie), et de son école de formation d'officiers d'élite, le Corps des Pages (jubilé centenaire en 1902) placé sous le patronage des tsars, de Paul Ier à Nicolas II[165].

La leçon de l'histoire vint plus tard ; alors qu'aucun chevalier ne vivait plus sur l'archipel depuis 144 ans, le peuple maltais, seul, puis aidé des Alliés (1942), devait relever l'honneur jadis perdu par l'Ordre, en résistant glorieusement au blocus implacable de l'Italie de Mussolini et des forces de l'Axe, peut-être le siège le plus apocalyptique jamais subi dans l'histoire.

Naguère, à La Valette, par un singulier destin, signe du déclin irréversible de l'antique institution croisée, la chevalerie johannite avait capitulé *sans combat et sans négociations* devant les forces inférieures de Bonaparte (10 juin 1798). Malte, dont le futur empereur des Français écrivit : «*Désormais, la République possède au coeur de la Méditerranée la place la plus forte de l'Europe*» (La Valette, 10 juin 1798), affirmation que Vaubois confirma en

y soutenant *près de deux ans* le siège des forces anglaises nettement supérieures (4 septembre 1800). L'Ordre qui avait vécu 233 ans dans la crainte d'un nouveau siège ottoman qui n'arriva jamais, se rendit sans honneur à la flotte française de l'amiral Bruyes que Nelson allait détruite deux mois plus tard à Aboukir (1er août 1798).

Des divers rameaux de l'ancien Ordre hospitalier et militaire exilé de l'île de Malte, l'Ordre souverain de saint-Jean de Jérusalem, issu du Grand Prieuré de Russie (1798-1917), dit *O.S.J.*, semble conserver une volonté religieuse oecuménique, tout au moins pan-chrétienne[166].

En dehors des divers organismes nationaux et internationaux se réclamant plus ou moins officiellement et légitimement de l'Ordre croisé et méditerranéen, certaines entreprises hospitalières se manifestent par des actions philanthropiques remarquables : léproseries (*O.S.M.*); ambulances et secours hospitaliers (*O.S.M. et St-John's Ambulance Brigade*); envoi de médicaments au Liban et en Pologne (*O.S.J.*), etc.

On peut regretter que des actions d'urgence mondiale et de portée audacieuse comme la lutte contre le terrorisme intégriste, la protection des animaux, notamment de la grande faune en voie d'extinction, et de la nature, ne soient au programme de survivances chevaleresques contemporaines. Par dessus tout, on doit s'étonner que des organismes qui se posent en héritiers de l'Ordre dont l'hospitalité s'offrait déjà aux Croisades jusqu'envers les Musulmans, et qui portait le beau vocable évocateur de «La Religion», ne se mettent à l'avant-garde d'une oecuménicité *vécue* et *intégrale* des croyants de bonne volonté du monde, hors de tout syncrétisme.

Mais, les tentatives qui, au nom d'anciens ordres, se réclament pompeusement d'une tradition chevaleresque, sont vouées à l'échec dans un monde radicalement différent, et parce qu'elles ne connaissent plus l'esprit de la chevalerie authentique et ne vivent plus le service actif qui exaltait ces confrérie d'armes, de coeur et d'esprit. C'est pourquoi, toute revendication historique de la tradition chevaleresque trahit celle-ci lorsqu'elle ne s'appuie plus sur la recherche héroïque de ses critères spirituels et moraux.

ILLUSTRATIONS
HORS TEXTE



Figure 1. : *Dura Europos* (pp. 51-52) Clibanaire chargeant, II-IIIe siècle après J.C. Extrait de *Parthes et Sassanides* (R. Ghirshman), pp. 51-52.



Figure 2. : *Firouzabad* (pp. 129-130) Victoire d'Ardeshir Ier, IIIe siècle après J.C., op. cit.

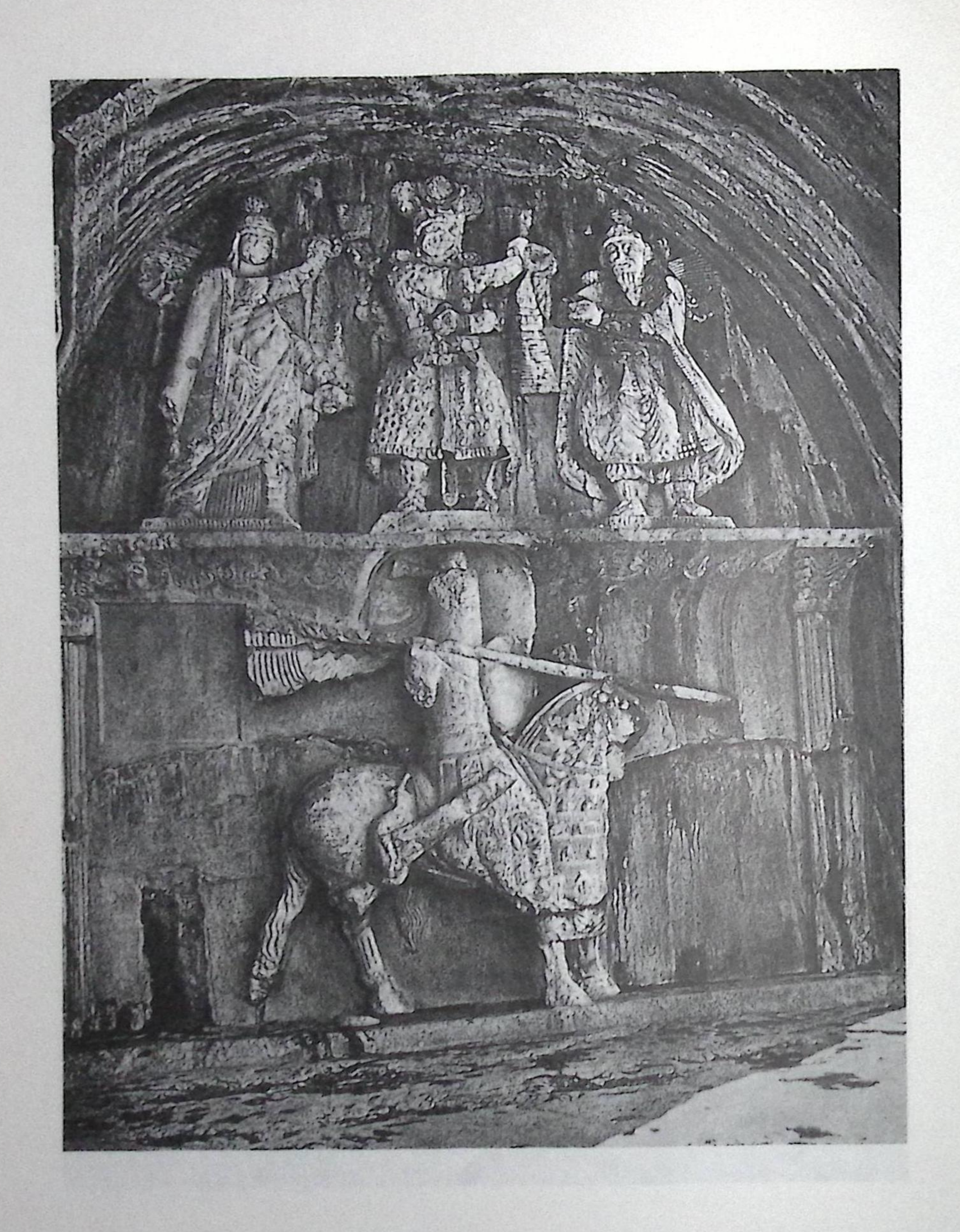


Figure 3. : *Taq-i Bostan* : Investiture et statue équestre du roi Péroz, Ve siècle après J.C. (p. 192), op. cit.



Figure 4. : *Naqsh-i Rustam* : Hormizd II charge et désarçonne son adversaire, comme dans un tournoi du Moyen Age, IVe siècle après J.C. (p. 179 fig. 220), op. cit.



Figure 5. : Plat sassanide : Chapour II chassant et tirant à l'envers la fameuse «flèche du Parthe» sur un lion, IVe siècle après J.C. (Ermitage)



Figure 6. : Frise de cavaliers affrontés (cathédrale d'Angoulême), à noter l'équipement militaire : au XIIe siècle le cheval n'est pas encore caparaçonné et le cavalier n'est revêtu que d'une cotte de mailles (haubert) comme un siècle plus tôt pour le débarquement en Angleterre (Bayeux). Le heaume complet n'est pas encore apparu.



Figure 7. : *Tang-i Sarvak* : cavalier parthe (Kuzisthan) couvert de la tête aux pieds de cotte de maille avec cheval caparaçonné (200 après J.C.), op. cit.



Figure 8. : Art chinois T'ang : cavalier et monture entièrement recouverts, VII, VIIIe siècle après J.C., op. cit.

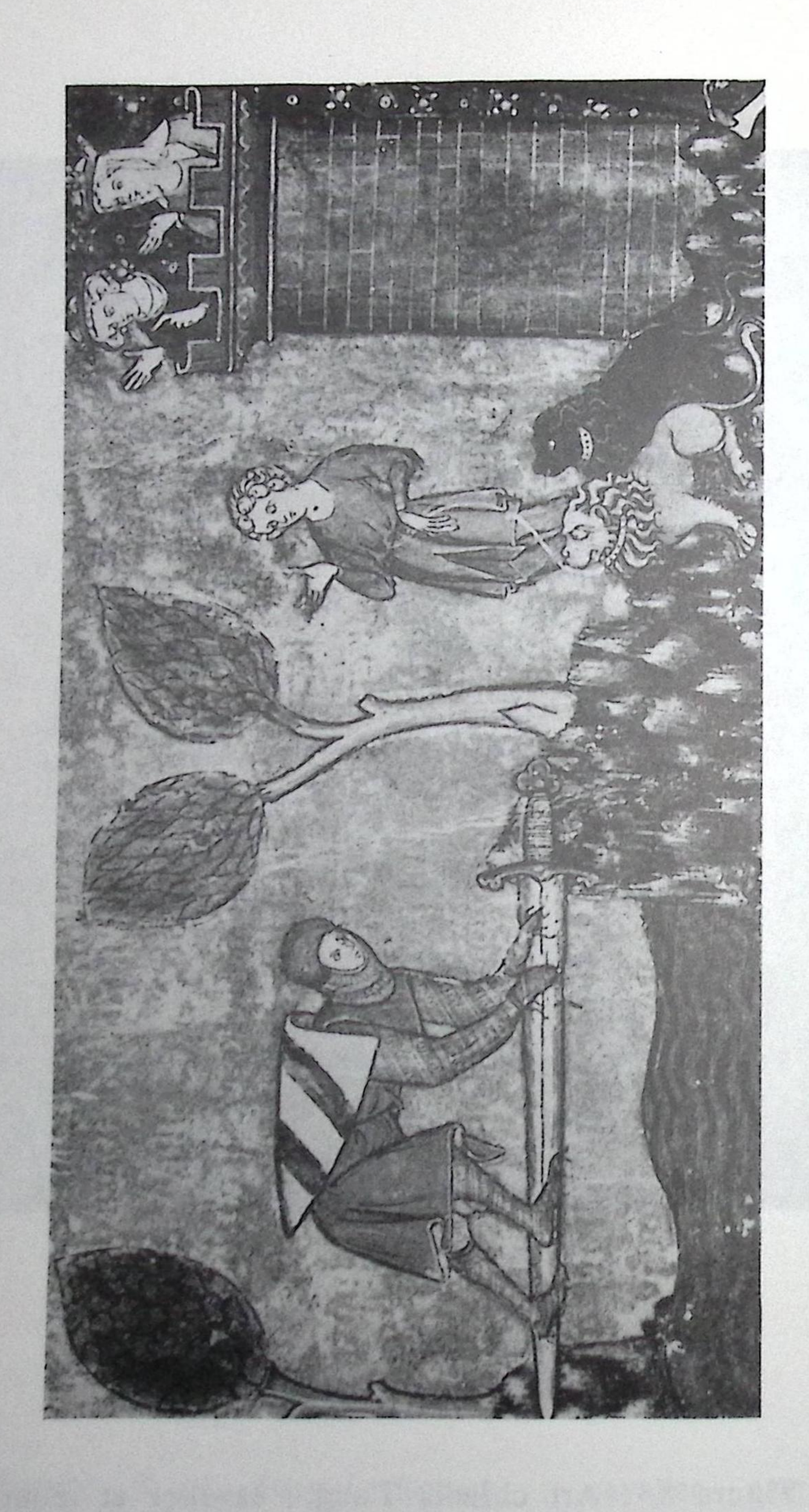


Figure 9. : Le chevalier passant sur l'épée-pont
(pp. 29 - 140 - 141)



Figure 10. : *Qyzil* (Asie Centrale) fresque de la chevalerie kutchéenne (peinture murale, le partage des reliques) VIIe-VIIIe siècle après J.C.

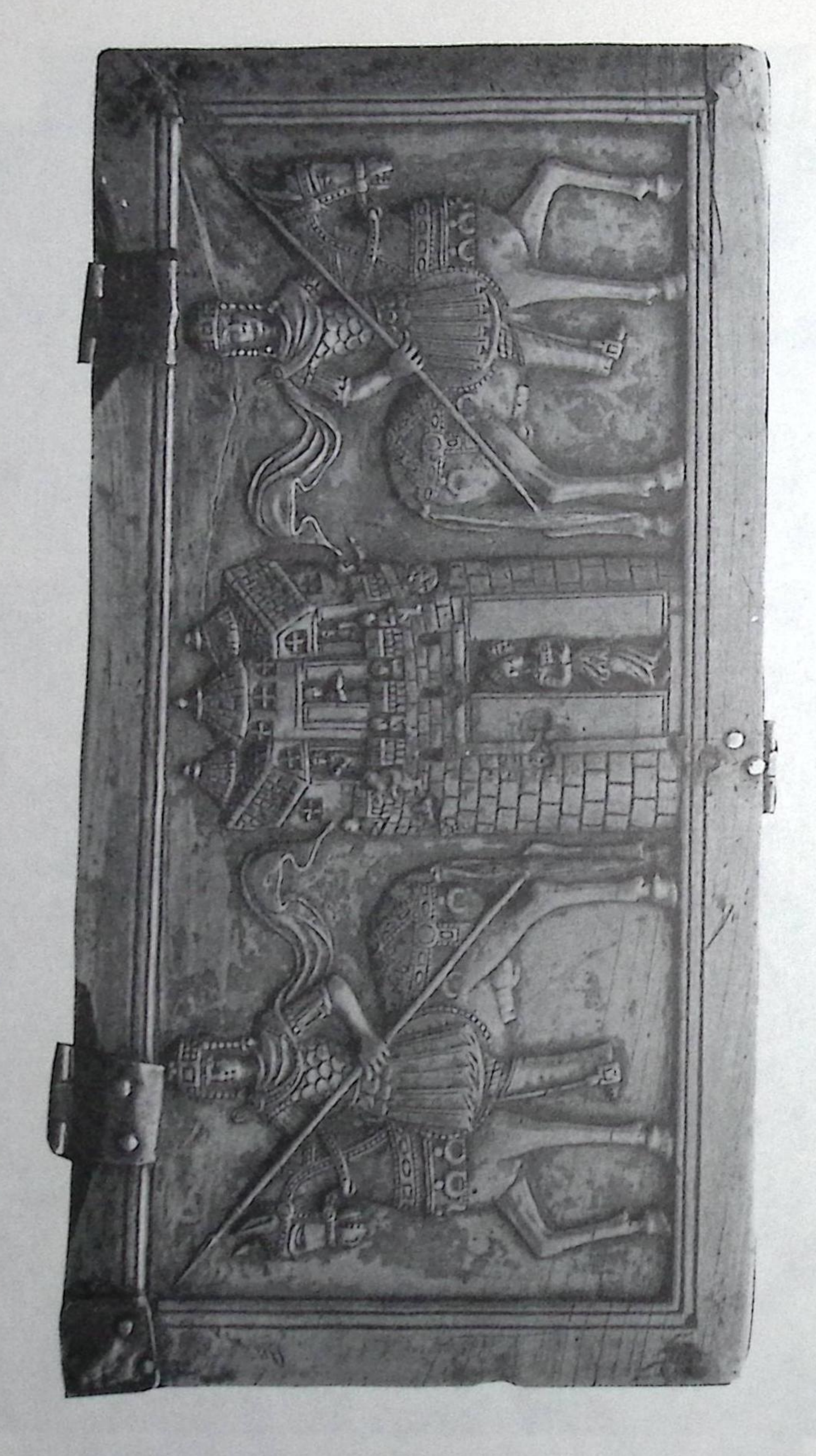


Figure 11. : Cavaliers byzantins du Xe siècle (coffret en ivoire teinté de pourpre, trésor de la cathédrale de Troyes). Pendant des siècles après la disparition de l'empire perse, les Arabes de Bagdad et les Grecs de Constantinople ont reproduit dans les arts militaires et esthétiques les anciens modèles sassanides.

CHAPITRE XII

CHEVALERIE COURTOISE

C'est une fleur innocente, la rose venue de Chiraz, qui symbolise le mouvement civilisateur Orient-Occident du Moyen Age. La Rose initiatique devient la signature des compagnons, la fleur de l'esprit courtois des chevaliers et des troubadours, la Règle d'Or de la société médiévale, dont la structure hiératique se retrouve scellée dans la voûte silencieuse des cathédrales.

Si le lyrisme provençal adoucit progressivement les premiers chevaliers francs, le libéralisme des moeurs ne produisit ses effets que très lentement, du XIe au XVe siècles et, au XIVe nous voyons encore des seigneurs bizarrement partagés entre d'aimables coutumes chevaleresques et des réveils de cruauté inattendue, tel le célèbre Gaston Phoebus, vicomte souverain de Béarn, dont le *Traité de chasse*, les aventures galantes et l'étiquette de cour aragonaise sont aussi fameux que ses terribles accès de colère, son goût des belles armes et ses beaux habits rehaussés de pierreries et de riches fourrures. La chevalerie ne s'est pas bornée à une chronologie précise évoluant entre la première croisade et l'enrôlement des chevaliers en officiers réguliers des armées royales; elle s'est constituée indubitablement dès le XIIe-XIIIe siècles avec la pénétration de la séduisante sensibilité orientale.

Après les premiers heurts entre l'Eglise et cette chevalerie indépendante et orientalisée qu'elle ne reconnaissait plus, les souverains temporels s'efforceront aussi de soumettre ces chevaliers indisciplinés, en leur faisant la guerre, mais finalement surtout en les assujetissant à leur pouvoir dans le cadre d'une noblesse domestiquée avec l'arrivée de nouveaux nobles créés par les rois et nantis de

titres et de biens. La création de nouveaux ordres de chevalerie dépendant de la seule autorité du monarque achèvera en fait de liquider l'ancienne chevalerie médiévale dont la coutume se perpétua longtemps en Bourgogne.

Toute la féodalité est jalonnée de la noble résistance que de puissants seigneurs, comme les sires de Coucy ou les comtes de Foix et tant d'autres, opposèrent à un royaume de France qui ne constituait par encore une suzeraineté nationale. Au-delà des glorieux francs-tireurs, souvent dressés avec courage et panache contre leurs souverains, toute une longue tradition chevaleresque se poursuit dans l'âme d'une certaine noblesse française qui, éloignée de la cour et sentant plus l'écurie que les parfums, n'en était pas moins riche de valeurs sûres, d'esprit raffiné et d'élégance touchante. Campés sur un sentiment de l'honneur dont notre époque de mesquinerie, de corruption et de mercantilisme, hérités du lucre et de l'usure des banquiers de la Renaissance et de l'opportunisme révolutionnaire, n'a plus aucune idée, ces hobereaux qui, malmenés par les intendants de province, osaient parfois tenir tête aux grands, étaient aussi les premiers à répondre à l'appel du Roi. *L'impôt du sang*[167] prouve que ces authentiques fleurons de la glorieuse chevalerie française, nobliaux avec ou sans terres, catholiques, parpaillots, voire nostalgiquement cathares, ne ménagèrent ni leur courage ni leur vie pour des souverains, ingrats comme un Louis XIV, ou misérables victimes d'une Révolution dont ils n'étaient pas les responsables. Mousquetaires, cadets de Malte, chouans fidèles en exil, officiers de Bonaparte et de la République et depuis, héros des deux Guerres Mondiales, nombre d'entre eux ne se battirent plus pour un «régime» mais pour la liberté de la patrie de Roland et pour la foi de leurs pères. Dupes des grands, clercs et laïcs, ils furent dupes aussi d'une civilisation qui les a ignorés.

Souvent pauvres et fiers, ces paladins ruraux ne briguaient ni charges ni honneurs, n'attendant ceux-ci que de leur valeur propre. Fidèlement attachés à leurs traditions, ils se désignèrent longtemps sous les seuls qualificatifs d'*écuyer* et de *chevalier*, avant que la prolifération des anoblissements et des titres ne les contraignissent eux-

mêmes à prendre naguère des titres dits «de courtoisie», ou à n'en plus porter aucun.

Au XVIIIe siècle, le corps militaire des *Cadets-Gentilshommes*, commun à plusieurs régiments d'élite, recrutait ses membres selon des critères qui étaient loin de se borner aux preuves de noblesse. Un formulaire précis exigeait des réponses favorables sur des questions d'ordre physique et psychologique du jeune cadet de famille, généralement sans fortune : «*Leur âge - La couleur de leurs cheveux et leur hauteur - Leur forme de taille, belle, médiocre ou mal faite - Leur visage, beau, laid ou passable.*»

Après la prestance, avantageuse pour un futur officier des armées royales, des qualités morales et intellectuelles étaient exigées : «*Leur humeur - bonne, mauvaise ou inégale - Leurs inclinaisons dominantes - Leur application à apprendre - Leurs talents de quelque nature qu'ils soient - Leur intelligence - Leur courage et de quelle espèce de sang-froid, ou avec vivacité*». Signe d'une pérennité de l'esprit chevaleresque, ce sévère recrutement, propre à surprendre nos psychologues, indique surtout que la noblesse militaire a conservé très tard la pleine signification moyenâgeuse du Gentil, du latin *gentilis*; le mot indiquait un homme racé, loyal, preux, généreux, bon sans être faible, en un mot *chevaleresque*, avant que la bêtise sadique ne prit ces qualités rares pour de la sensiblerie et dégradât gentil en «aimable, délicat, mignon» et que la cour multipliât les charges de gentilshommes en superdomestiques et vînt à ne plus considérer les vrais gentilshommes campagnards que comme «gentillâtres». Le mot anglais *gentleman* a conservé un sens plus sûr, encore qu'il réfère surtout à un critère de convenances bourgeoises. Bien que la chevalerie fût fondamentalement personnelle, on admettait généralement la preuve de la *tierce foi* (de trois générations dignes) pour faire un gentilhomme. Aussi bien, cette *gentilhommerie*, qui ne recevrait souvent plus l'adoubement chevaleresque en dehors des grands ordres royaux, constituait proprement une chevalerie d'honneur en vertu de l'éducation morale et des moeurs généreuses qu'elle se transmit anonymement durant des siècles et jusqu'à nos jours parfois.

On ne saurait être exclusif car, dans le domaine des valeurs chevaleresques, les êtres qui en sont riches précisément ne les exhibent pas, contrairement à la manie primaire de projeter en public les talents douteux des histrions de notre époque. Mais sans conteste, un des derniers authentiques chevaliers de notre temps fut Paul de Granier de Cassagnac (1880-1966). Homme éclairé et complet : écrivain, journaliste de talent, poète, avocat, parlementaire, et surtout héros des deux guerres et colonel hyper-décoré au front, ce véritable gentilhomme cultivait l'humour le plus fin dans les situations les plus tragiques et ne transigeait pas sur l'honneur qu'il défendit l'épée à la main, à plusieurs reprises dans des duels mémorables. Historien éminent, il s'était voué à la fin de sa vie à la défense des idéaux moraux et chevaleresques de la traditions oecuménique de l'Ordre ancien de Saint-Jean de Jérusalem. Humble, il avait voulu l'enterrement des pauvres. Mais une foule nombreuse et les honneurs militaires, civils et religieux, vinrent rendre un dernier hommage à ce grand Gascon, au petit cimetière du Gers, au château du Couloumé, qu'il avait dû vendre en viager.

Pierre de Vaissière à montré à quel prix les gentilshommes campagnards d'autrefois, éloignés des pompes de la cour, des postes politiques et des fonctions administratives, n'étaient considérés que pour le sang qu'ils versaient aux guerres royales dont, la plupart du temps, ils ne retiraient que les maigres pensions d'une misère cachée. Jean de La Varende a également su faire revivre les dernières générations de cette petite noblesse provinciale de terres, d'épée et d'honneur, aujourd'hui complètement anachronique dans une société déspiritualisée et avide des seules valeurs démagogiques et économiques.

Mais, se pourrait-il que l'unité de l'Europe réveille les valeurs traditionnelles de ses peuples ? L'histoire des formes multiples de traditions chevaleresques montre que la sagesse d'un monde civilisé ne saurait se passer, des Nations Unies aux simples particuliers, de tous les exemples édifiants d'exhaussement humain.

CHAPITRE XIII

SOLDATESQUE ET GENTILHOMMERIE D'AME

A présent que maintes preuves attestent que la tolérance, la courtoisie, la tempérance, le goût raffiné et un nouveau sens de l'honneur altruiste et généreux, sont autant de qualités qui germèrent aussi sous le souffle de l'Orient médiéval, on doit s'étonner de la thèse qui considère que «les romans de la table Ronde ont répandu... le goût d'une chevalerie qui peut passer pour moins sauvage, mais qui est moins virile. Les élégances d'un amour facile y occupent la place réservée jadis à la seule brutalité de la guerre (*sic*) et l'esprit d'aventure y éteint l'esprit des croisades. On ne saura jamais combien ce cycle de la Table Ronde nous a fait de mal. Il nous a policés, soit; mais amollis...[168]»

La dernière édition de ce grand classique de la Chevalerie observe, il est vrai, que pour L. Gautier la chevalerie s'arrête à Saint Louis et que les chevaliers qu'il vante «étaient souvent brutaux, sensuels, grossiers» et que la collation de la chevalerie par l'adoubement ne les transformait guère[169]. Nous connaissons l'optique qui voulait que la chevalerie eût été créée avant les croisades, pour être la chose et l'instrument de l'Eglise. Cependant, l'histoire montre bien que ce que les siècles n'ont cessé de vanter de la chevalerie réside bien dans *l'esprit courtois*, qui fleurit au Moyen Age et, en tout cas, d'une manière notable, après les premières croisades, et les rencontres avec l'Islam et l'Orient.

Reste à savoir si l'on peut prétendre à une «dévirilisation» et à un «amollissement» (*sic*) entre les croisés de 1095 et les chevaliers de l'époque glorieuse du

Moyen Age, des romans courtois, des ménestrels, des cathédrales, du symbolisme, des «*ymagiers*» de l'art fleurissant partout sous une hiératique profonde ?

Au temps des Mignons, de Fontenoy et de nos cadets de Malte du Bailli de Suffren, ces élégants gentilshommes ne furent pas moins téméraires que les farouches croisés du XIe siècle. Ils humanisèrent souvent la guerre en y apportant le panache de l'esprit sportif et le respect de l'ennemi, cet honneur qui distingue l'homme du barbare[170]. L'accusation d'«amollissement» et de «dévirilisation» fut portée pour supprimer les héroïques Templiers simplement parce que le chevalier que voulait l'Eglise devait rester croisé *policier*. Pourtant, qu'y a-t-il de plus viril que la pathétique quête du Graal ? Qu'y a-t-il de plus courageux que l'épreuve initiatique de Parsifal ? Regrettable confusion qui tend à faire de la brutalité aveugle le corollaire de la chevalerie ! Or ce sont précisément les valeurs de bravoure lucide et de générosité qui distinguent, dans l'odieux, la chevalerie de l'héroïsme barbare. Tout dépend de l'idée qu'on se fait du chevalier : si c'est une brute qui se rue sur le tombeau du Christ «à coups de lance et flots de sang», ou bien si c'est le «chevalier sans peur ni reproche» dont l'altruisme donne ce courage qui n'est pas du sadisme, une charité et un amour de Dieu qui en font plus le compagnon de Bayard et de Parsifal que des premiers croisés et des hordes de Simon de Montfort.

L'Orient médiéval a poli les moeurs occidentales par son esprit courtois et son altruisme philosophique, qui fructifièrent dans l'âme affranchie des valeureux descendants des Celtes et des Goths.

Le contexte féodal, fertilisé par l'exotisme des croisades, vit fleurir un idéal chevaleresque qui a de loin dépassé la seule institution de la hiératique militaire.

En revanche, avec le brassage social, la cupidité mercantile a envahi l'âme chevaleresque ; poison du lucre dont les Perses préservaient l'éducation des enfants, comme, en France, le commerce resta longtemps interdit à la noblesse. Mais l'art, les romans courtois et les chansons de geste introduisirent une liberté religieuse et amoureuse où le lyrisme et la satire ébranlèrent la stagnation latine

pour y insuffler un esprit propice aux inspirations créatrices. Comme l'épée descendue du ciel, la «Flamme blanche» du roi Arthur, les paladins de l'esprit participèrent au *fiat lux* de la conscience européenne portée au faîte dans les domaines des sciences, des arts, de la musique et de la littérature dont les expressions fulgurantes révèlent la permanence de l'incarnation divine en les génies offrant au monde des perles rares d'une civilisation à réinventer sans cesse autour des valeurs de courage, de liberté, d'honneur et de générosité.

Aujourd'hui, nul ne peut prédire d'où viendra le souffle purificateur au-delà des «guerres saintes» anti-occidentales et des néo-racismes et intégrismes agressifs. Autant d'excès qui ressemblent fort au chaos de la féodalité obscure. L'esprit souffle selon des voies insondables mais l'homme conscient de son absolue primauté peut et doit se rendre disponible à l'action providentielle : «Vous aurez encore bien des tribulations, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde» (Jn. 16.33).

Les êtres conscients qui édifieraient héroïquement une hiératique chevaleresque dénonçant les prostitutions d'un monde aliéné, constitueraient une chevalerie *vivante*, laissant loin toute revendication historisante propre à perpétuer la nostalgie d'un héritage dont les vertus sont pour beaucoup perdues.

L'esprit chevaleresque, cet arc-en-ciel qui, de la foi au service de l'humanité, unit le Ciel à la Terre, ne se borne ni à une manifestation de secours matériels, ni au pharisaïsme de sociétés amputées du mysticisme actif des grands saints et des preux. Des *pensées pures aux actions pures*, c'est cet idéal qui opère lentement mais inéluctablement la transfiguration héroïque de l'humanité. Restreint à nul cadre, l'esprit paladin s'élabore au niveau de la conscience personnelle qui le fructifie. Les institutions ne valant que ce que valent les hommes, la chevalerie entre en péril de sécularisation faute du symbolisme qui l'enthousiasme. Alors, des mascarades démoniaques de milices fascistes nécrosent ce bel idéal, perdu et trahi.

Mais l'idéal chevaleresque s'imposera toujours, car liberté postule dynamisme et vaillance implique altruisme, sinon elle sombre dans le fanatisme et ses excès. Si

l'erreur est humaine, elle s'excuse autant qu'elle ne s'érige pas en «vérité» arbitraire d'une doctrine idéologique, politique, voire scientifique, bridant toute démarche intellectuelle et éthique susceptible de grandir l'homme. Notre époque attend le réveil de valeurs héroïques qui constituent autant de moteurs ascensionnels. Ne méprisons pas l'initiative heureuse de Baden-Powell, le fondateur du *scoutisme*, cette école de valeurs qui exalta trois générations de jeunes au nom de vertus chevaleresques. Rien n'est plus puéril que de mépriser les leçons du passé, selon une courte vue existentialiste.

L'intelligence aura mieux réussi à nous arracher à la pesanteur terrestre qu'à extirper l'égocentrisme de l'indigente condition humaine. Susceptible de libérer l'homme, la science accroît aussi son potentiel de domination et d'asservissement. Dès lors que la conscience ne croît pas proportionnellement au progrès techniques, les plus grands dangers sont à craindre[171]. Le critère moral restera toujours le seul frein à l'ambition humaine à la fois misérablement accrochée, et heureusement limitée, au monde sensible. Au point où en est rendu l'homme, son orgueil luciférien le porterait à ramener le Monde Divin sous ses pieds si, comme l'avait clairement remarqué le philosophe L.-Cl. de Saint-Martin, après Zoroastre, la nature n'avait pour objet de servir de prison ou d'absorbant à l'iniquité.

L'éveil de la conscience est la seule condition du progrès. Sans l'ouverture à l'influx spirituel qui des sphères invisibles «attise la conscience au fond des cerveaux ténébreux», selon Victor Hugo (*Plein Ciel*), les exemples les plus radieux et les trésors spirituels les plus riches restent des testaments méconnus d'une postérité fermée à leurs lumières. De même, une tradition dont la démarche spirituelle est perdue, ne s'attache qu'aux prouesses événementielles comme autant de faits isolés de la force interne qui les motive. «*Nous n'avons plus l'intuition de l'éternel parce que nous le cherchons dans le temps, dans l'histoire*» remarquait Miguel de Unamuno. La sécularisation irrémissible dégrade périodiquement l'inspiration prophétique en religions figées qui ne sont plus que les cadavres de leur Révélation. Après

l'obscurantisme religieux à propos duquel E. Renan a pu dire que seule la bêtise humaine donnait une idée de l'infini, l'agnosticisme conduit à la «trahison des clercs» qui manquent à une tâche consistant à nourrir les âmes de valeurs porteuses d'espérances intarissables. Si l'humanisme est né de la priorité de l'éthique sur la foi aveugle et que la vision idyllique de l'égalité des hommes doit être posée *a priori* sur le monde comme un idéal à atteindre, il n'en reste pas moins vrai que les hommes (hors de tout racisme biologique ou géographique, et de toute classification arbitraire), sont tous de degrés d'évolution différente. On constate plus gravement que l'absence de maturité politique de certains régimes menace une paix mondiale à laquelle on accède si difficilement en cette fin du XXe siècle chrétien. Mais il n'y a pas de mémoire historique. Les leçons tirées des crimes contre l'humanité d'hier ne servent déjà plus d'exemple universel. L'agressivité et le viol du droit international par certaines dictatures bouscule tout l'édifice de la civilisation. De sorte qu'on aura encore besoin de faire oeuvre de chevalerie pour servir, non plus l'Eglise, mais l'indépendance et les idéaux chèrement acquis des nations civilisées. Il est vraisemblable qu'une croisade mondiale soit encore nécessaire pour sauver les idéaux humanistes de la civilisation. Civilisation de la liberté et des droits de l'homme, vertus que des esprits dangereusement naïfs croyaient exister à l'état naturel chez tous : ce serait, comme la bataille de Kurukshetra dans l'épopée du Mahâbhârata, le Combat contre le risque d'une instauration définitive de la néo-barbarie. La pusillanimité des temps de paix ne permet pas de mesurer clairement la qualité des esprits que l'épreuve douloureuse de la guerre révèle[172].

L'instauration d'une paix mondiale ne doit pas empêcher les volontés chevaleresques de rechercher *en temps de paix* des stimulants à l'évolution de la conscience humaine : de mettre hors la Loi le terrorisme d'Etat; de diminuer la cruauté coutumière des hommes envers l'animal; d'éviter à l'homme moderne le piège des anesthésies redoutables, morales et spirituelles, des dictatures cybernétiques des nations avancées.

La grande majorité des hommes restent aussi éloignés de la compassion sublime du *Sermon sur la Montagne* que de l'éthique virile et noble de Zarathushtra et de la Baghavad Gîtâ. Aujourd'hui comme hier, il est bien difficile pour beaucoup de comprendre et d'appliquer le précepte chevaleresque du kshatriya : «*Tu as droit à l'action, mais jamais à ses fruit; n'accomplis pas l'action pour les fruits qu'elle procure, mais ne soit pas non plus attaché à l'inaction*» (B.G., v. 47). De même que les plus beaux messages spirituels, l'idéal chevaleresque émane d'un Royaume de Sagesse, dont la lumière est si pure qu'elle pâlit souvent en touchant la terre des hommes.

La mission du paladin éternel, grandi par la lutte désespérée contre les moulins à vent du moment, s'inscrit au coeur de l'assomption d'une humanité que la médiocrité matérialiste, les idéologies étriquées et le feu d'artifice technique détournent du merveilleux de son devenir spirituel.

स्वधर्ममपि चावेक्ष्य न विकम्पितुमर्हसि ।
धर्म्याद्धि युद्धाच्छ्रेयोऽन्यत्क्षत्रियस्य न विद्यते ॥ ३१॥

Baghavad Gîtâ v. 31

NOTES

1 Cf. Léon Gautier, *La chevalerie*, 1884 et Arthaud, 1959

2 J.B. de Sainte Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Paris, 1781

3 G. Dumezil, *Heur et malheur du guerrier*, PUF, Paris, 1969

4 Sur Zarathoustra/Zoroastre, la religion mazdéenne et le zoroastrisme, voir les travaux de l'auteur : *Zarathoustra et la transfiguration du monde* (Payot 1978); *Le Zoroastrisme* (PUF, Que sais-je?, 1982); *Histoire de la religion et de la Philosophie zoroastrienne* (Rocher, 1983); *Des Dieux de l'ancien Iran* (Dervy, 1989).

5 *Eschatologie* : vision des destinées ultimes et cosmologiques de l'homme.

6 Hymnes zoroastriens formant une partie très ancienne de l'Avesta et attribués à Zoroastre lui-même pour les chapitres (yasmas) 28 à 34, 43 à 54.

7 *Gnose* : connaissance supérieure s'appuyant à la fois sur la spéculation philosophique et sur l'expérience mystique.

8 La lumière irradiée par le pôle divin, lumière hyperboréale qui est aux âmes ce que la lumière solaire est aux corps.

9 *Ontologie* : science de l'Etre au sein des sphères spirituelles.

10 Cf. note 4

11 Kant observait que si nous pouvions connaître Dieu, la moralité serait vaine, parce que «Dieu et l'éternité, avec leur majesté redoutable, seraient sans cesse devant nos yeux». (*Raison pratique*, Kant, par Georges Pascal, Bordas). Dans la perspective zoroastrienne, c'est parce que nous percevons le mal que nous découvrons l'impératif du souverain bien qui le transcende. La manifestation antagoniste n'a pas prévu que l'appel de Dieu reste immuable pour des êtres dont la nature est d'esssence spirituelle.

12 Cette première «descente» indo-européenne doit

pouvoir s'identifier avec la progression vers l'Iran et l'Asie Mineure des tribus de Transoxiane (Turkestan occ.) au IIIe millénaire.

13 *Haoma* : boisson sacrée des anciens prêtres mazdéens (antérieur à Zarathoustra) dont les propriétés enivrantes provoquaient une extase artificielle semblable à celle du *soma* védique, ou du champignon sacré du Méxique.

14 Cette pratique tardive du carnivorisme confirme les traditions qui affirment que l'apparition de celui-ci survint lors d'une période glaciaire qui détruisit une grande partie des plantes dont se nourrissaient les hommes. G. Widengren et ses travaux sur ce point dans Les religions de l'Iran, pp. 72, 85, 294, 305.

15 Jacques de Marquette, *Essence de l'Hindouisme*, p. 104

16 Karmique, de *karma* : principe philosophique dominant dans l'hindouisme et selon lequel, dans la théorie de réincarnation, l'enchaînement des causes et des effets tendrait à inscrire l'homme dans le déroulement implacable de son destin.

17 Nous empruntons l'analyse et la traduction de l'Avesta de J. Darmesteter, tout considérant les traductions plus récentes, mais souvent moins complètes (Duchesne-Guillemin, Anklesaria, Taraporewala, F. Bode, Sethma, Humbach, Insler) des hymnes puisés aux chapitres du sacrifice *yasna*, n° 28/34 et 43/54, et leurs gloses.

18 Choix qui fait de l'adepte d'*Asha* (ordre, juste, vérité) en vieux perse *Artâ*, d'où le mot Artâvan, serviteur du droit et de la vérité qui devint *Artaban*, nom de plusieurs souverains arsacides de la dynastie des Parthes, d'où l'Occident fera l'expression martiale : «Fier comme Artaban».

19 *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple*, Mignard, Paris, 1853, p. 75, note 1

20 Chez ce peuple pasteur de l'ancien Iran, les devoirs de l'homme envers les animaux et ce que nous appelons depuis Schweitzer *le respect de la vie*, dépassaient de beaucoup les seuls intérêts de l'éleveur.

21 K. Up. III, 14; voir aussi l'étude de D.L. Coomaraswamy, *The perilous Bridge of Welfare*, Harvard

Journal of Asiatic Studies VIII, Août 1944, p. 196/213.

22 Le proverbe «Dans le doute, abstiens-toi» est d'inspiration zoroastrienne.

23 Yasna 46-12. Les Touraniens étaient les farouches ennemis des anciens Iraniens.

24 Aucun code précis de la chevalerie ne fut édicté. Citons pour références, les devoirs du chevalier décrits dans le poème du XIIIe siècle *L'Ordene de chevalerie*, les vingt-six articles du serment des chevaliers français d'après le *Théâtre d'honneur et de chevalerie* de Wilson de la Colombière (XVe siècle), les neuf règles des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Russie (1798-1917) - corps des pages de Saint Petersbourg, et enfin les dix articles définis par L. Gautier dans *La chevalerie*, en remarquant que cet engagement à défendre les vertus chrétiennes et l'Eglise ne s'est pas limité à l'Eglise catholique mais que les chevaliers protestants de la Réforme et que les chevaliers orthodoxes de Saint-Jean de Jérusalem étaient également pénétrés de ces devoirs.

25 *Zarâthust-Nâmâ* (XIIIe siècle) in *Vie de Zoroastre*, d'Anquetil Duperron.

26 *Les religions de l'Iran*, G. Widengren, p. 84.

27 Cf. note 13, et Widengren, op. cit. pp. 39 à 43.

28 *Terre céleste et corps de résurrection*, d'Henry Corbin, Paris, 1961.

29 E. Benveniste, *Le Mémorial de Zarer* (Journal Asiatique 1932, n° XIX); *Le Livre des Rois*, trad. Jules Mohl, Paris 1838-78.

30 Les travaux de Duchesne-Guillemin et de Widengren et mon *Zarathoustra*, ch. IX.

31 Communication de l'*Anjoman Zartoshtian*, Téhéran, 13 Juin 1970 et H. Corbin, *Terre Céleste*, p. 83, note 37.

32 *Les Achéménides et les Grecs* in *Civilisation iranienne*, Payot, 1952, p. 49.

33 Amir Mehdi Badi, *Les Grecs et les barbares*, Payot, Lausanne, 1963, pp. 53-71.

34 G. Dumézil, *op. cit.*, les «Horatii» et les «Aptya», p. 19

35 «Alors je me couvrirai de gloire aux dépens de Pharaon et de toute son armée, de ses chars et de ses che-

Pharaon et de toute son armée, de ses chars et de ses chevaliers. Les Egyptiens sauront que je suis Yahvé quand je me serai couvert de gloire aux dépens de Pharaon» (Ex. XIV, 17-18).

36 Jacques de Marquette, *Ferveurs d'Israël.*

37 Prof. A. Dupont-Sommer, *L'Iran et Israël*, Payot, 1952, p. 73 et Will Durant, *Histoire de la civilisation* «La Judée et la Perse», Payot, 1946.

38 R. Ghirshman, *L'Iran des origines à l'Islam*, Paris, 1951.

39 Will Durant, op. cit., p. 39.

40 «Leur Thora leur fut remise aux jours d'Ezra en écriture assyrienne et en langue araméenne» (*Sandréhin* 21 B) vers 419 avant J.C.

41 La découverte récente de tablettes d'argile a amené la preuve que Persépolis fut l'oeuvre de travailleurs rémunérés, *et non d'esclaves*, comme on le pensait jusqu'alors. Aziz Hatami, *Persépolis*, publication du département de publications et radiodiffusions, Téhéran, édité à l'occasion du 2500ème anniversaire de la fondation de la dynastie achéménide, Octobre 1971.

42 *L'Iran et la philosophie grecque*, H. Ch. Puech, Payot, 1952

43 *L'Iran et Israël*, A. Dupont-Sommer, Payot 1952, in op. cit. p. 73.

44 Une morale «que l'âme humaine n'aurait pu concevoir sans l'inspiration divine», diront les purs Esséniens.

45 Edouard Schuré fit ces remarquables déductions (*les grands initiés*, 1889) avant les études des rationalistes de l'école Ernest Renan et les savants travaux du professeur A. Dupont-Sommer sur les manuscrits découverts près de la mer Morte en 1947.

46 *Zarathoustra*, op.cit., ch. XI et XII

47 *Zarathoustra*, op. cit. p. 266 et chapitre XII *Les Juifs et les Parthes*; cf. 2 Mac.3.24/28; 5.2/4; 10.29/30

48 *Zarathoustra*, op. cit., Ch. IX *Zorosatrisme et Judaïsme*; J. Bidez & F. Cumont, *Les Mages Hellénisés*, 2 vol., Belles Lettres 1938; *Oracles Chaldaïques*, trad. Ed. des Places, Belles Lettres 1971; Journal K.R. Cama Oriental Institute, John R. Hinnels, n° 45, 1976; et n° 48,

calyptic, Bull. School of Oriental Studies, Univ. Londres, vol. XLVII Part 1, 1984.

49 *Les Ecrits esséniens découverts près de la mer Morte* par le Professeur A. Dupont-Sommer (Payot 1964), Le Rouleau de la Règle, pp. 93 à 97.

50 *Ibid.*, p. 215

51 *Op. cit.*, p. 180

52 *Op. cit.*, p. 179

53 *Op. cit.*, p. 184 à 205

54 Dans les *Gâthâs* aussi, la victoire d'Ahura Mazdâ est assurée en fin de compte, lorsque les hommes pieux et les anges auront exterminé le mal de ce monde.

55 *Daniel*, XII, 1 : Le *Livre de Daniel*, composé en 165 avant J.C. au temps de la guerre des Macchabées, aurait précédé d'au moins cinquante ans le Règlement de la Guerre des Esséniens.

56 Le chevalier du Moyen Age se caractérisera plus par ses qualités morales que par sa monture.

Auparavant, les Perses utilisaient déjà une cavalerie impressionnante. L'art de l'équitation n'était pas cultivé seulement aux fins stratégiques et le cheval s'inscrivait au coeur de la pratique zoroastrienne et de la trilogie des «pensées pures, paroles pures et actions pures». dans l'éducation du jeune Perse, la pensée pure se symbolisait avec l'adresse au tir à l'arc, concentration mentale exigeant maîtrise et excluant l'erreur. La parole pure exprimait le souci de la vérité et l'horreur du mensonge. Monter à cheval comme un Centaure se rapportait à l'action pure. La pratique intelligente de l'équitation convie à méditer sur le contrôle opéré par l'âme sur le corps et les passions. Platon utilise l'allégorie des deux chevaux, l'un fougueux et impulsif, l'autre doux et tempérant. Le cocher qui est la raison, maîtrise et contrôle l'attelage dont il règle la course qui devient belle et harmonieuse comme une action pure.

57 *Bahman Yast. Cf. Chronique de Zuqnin, Evangélaire d'Etchmiadzin.* Voir, avec les travaux de J. Bidez et F. Cumont, *op. cit.*, *La Légende des rois mages* d'Elissagaray, Seuil 1965; voir aussi Widengren, *op. cit.*, ch. VI, 4; et mon *Zarathoustra*, op.cit. (Payot), page 304 s.

58 A. Jaubert, *La date de la Cène*, Paris 1957.

58 A. Jaubert, *La date de la Cène*, Paris 1957.
59 *Document de Damas* (XII.14.15).
60 *Honorius*, P.L. 172 col. 968
61 André Parrot, *Terre du Christ*, p. 112
62 Philon, *Quod Omnis probus*, parag. 75
63 Porphyre, *De Abstin*, IV.16, Clément d'Alexandrie, *Stromates*, III, 6, 48, 3
64 J. Daniélou, *Les Manuscrits de la mer Morte et les Origines du Christianisme*, Paris, 1957, p. 25
65 On dénombre plus de cent rébellions entre 50 av. J.C. et 26. Vers 6 av. J.C. l'autorité romaine met en croix 2000 révoltés et massacre des Galiléens dans le Temple même.
66 *Mt.* 10 (34-35), *Lc.* 12 (51-53)
67 *Mt.* 26 (52)
68 *Exotérique* : contraire d'ésotérique; manifestation extérieure hors de la foi, du monde de l'âme et de l'Esprit, au niveau phénoménal.
69 A. Schweitzer, *Secret historique de la Vie de Jésus*
70 *Yasma*, 43.11
71 Saint Jean, écrit le P. J. Daniélou, «paraît très fortement marqué dans sa vision des choses par les conceptions de Qoumrân. On serait tenté dès lors de penser qu'il fut Essénien» (*op. cit.*,p. 25)
72 *Ap.* 12-7/9.
73 *Patrologie grecque*, XI, 1231
74 *De Corona*, cap. XI, Opera omnia, éd. Migné
75 *Contra Faustum*, Patrologie, XLII, 447
76 Fabre d'Olivet, *op.cit.*, p.44.
77 Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, T. I, pp. 65-109
78 *L'upanayana* hindou et le *naojote* zoroastrien.
79 Sidoine in Lacroix, *Manners, Customs and dress*, 514.
80 Tacite, t. IV, pp. 28, 29 Ed. Lemaine (*Germania*, ch. XIII).
81 Les *Guerzés* de Haute Guinée remettaient solennellement le javelot au jeune guerrier en présence du chef et du sorcier. Les Africanistes ont rencontré des initiations similaires depuis les Touaregs du Hoggar

82 Sainte-Palaye et A. de Barthélémy, *De la qualification de chevalier.*

83 J.H. Croon, *Encyclopédie de l'Antiquité classique*, Sequoia, 1962

84 *Histoire Naturelle*, livre XXXIII, ch. VII.

85 *Histoire de la Civilisation*, Will Durant, *L'Age de la Foi*, Payot, 1952, t. I, p. 32.

86 *Histoire de la Civilisation*, Will Durant, *L'Age de la Foi*, Payot, 1952, t. I, p. 33, 34.

87 K. Francke, *History of German Literature*, p. 10

88 Usage hérité des anciens Aryens et attesté tant par les textes de l'*Avesta* que par les lois de Manou.

89 Ce n'est toutefois qu'en 859 que se codifiera la première définition des obligations du vassal.

90 Tacite, *Oeuvres complètes*, Histoires, trad. J.L. Burnouf, t. II, Paris, 1914.

91 Cf. Laroque, *Traité de la noblesse* et Loyseau, *Traité des seigneuries.*

92 *Propriétaire allodial* : dont le bien héréditaire est exempt de toute redevance. Cf. Chap. 9, note 33.

93 Ignacio Olaguë, *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, pp. 210, 211, 212. Flammarion, 1969.

94 Ignacio Olaguë, op. cit., ouvrage considérable par le nombre de «légendes» qu'il dénonce prestigieusement.

95 Charlemagne luttera contre l'ignorance des prêtres; les écoles monastiques datent du capitulaire de 789. L'empereur lui-même ne savait signer son nom que par «un signe»; la croix au centre d'un calligramme tracé par un clerc instruit.

96 Eginhard, le biographe de l'empereur, affirme que le khalife «renonça au profit de Charlemagne à la domination sur les lieux sanctifiés par le mystère de la rédemption». Cf. Paul Rousset, *Histoire des Croisades*, Payot, pp. 23-24

97 A.L. de Laigue, *Recherches historiques sur l'origine de la noblesse*, 1818, p. 223

98 *Histoire universelle* (serment que les évêques de la province de Reims faisaient prêter aux seigneurs), *op. cit.*, p. 155.

99 *Histoire philosophique du genre humain*, *op. cit.*, pp. 102-103.

100 *Op. cit.*, p. 29.
101 *Op. cit.*, p. 32.
102 *Op. cit.*, p. 48-49.
103 *Op. cit.*, p. 71 et p. 43.
104 *Op. cit.*, p. 68.
105 *les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Ignacio Olaguë, *op. cit.*
106 Le célèbre ordre espagnol de *Calatrava* qui participa à la «reconquista», tire son nom d'un mot arabe signifiant «château fort sur la frontière». L'autre ordre d'*Alcantara* tient son nom de l'arabe Al-Kantara = du pont.
107 Cette même «dévirilisation» sera dénoncée chez les chevaliers après l'apparition du cycle de la Table Ronde. Voyez p. 158.
108 Villey, *Histoire des croisades*, Paul Rousset (Payot 1957), p. 43.
109 Villey, *op. cit.* p.44 (c'est nous qui soulignons).
110 *Histoire des croisades*, op. cit. p. 32.
111 *Histoire des croisades*, op. cit. pp. 94-95.
112 *Histoire des croisades*, op. cit. p. 101
113 Mathieu d'Edesse prétend que Godefroi massacra 65000 infidèles et Guillaume de Tyr exprimera son indignation.
114 Salles-Dabadie, *Les conciles oecuméniques dans l'histoire*, U.G.E. 1962.
115 Les Pères de l'Eglise étaient divisés sur sa signification et saint Augustin lui-même laissait au lecteur le choix des interprétation (*Retractationes*, I, XXI/I).
116 Les «Thèses du Pape» (*Dictatus papae*) raffermirent le pouvoir du Saint-Siège, allant jusqu'à déposer les empereurs «quod illi liceat imperatores deponere».
117 Notamment celle qui dura de 1030 à 1040.
118 P. Rousset, *Histoire des croisades*, Payot, 1957, p. 17
119 Histoire de la civilisation, *L'Age de la Foi*, Will Durant, t. I, p. 435.
120 *Ibid.*, p. 435.
121 *Histoire de la civilisation islamique*, Will Durant, p. 267.
122 Arcs ogivaux, pendentifs et voûtes d'arrête,

coupoles à nervures, etc. (*Pope*, IV, 317, 328).

123 Mignard, *Preuves du manichéisme*, op. cit.

124 Will Durant, *op. cit.* p. 389.

125 *Tâches de l'esprit et impératifs de l'être*, Eranos, 1965, Ed. Rhein Verlag, Zürich, 1967, pp. 314/317.

126 Les Arabes et les Perses savaient chasser avec l'once ou le guépard.

127 Dans le cadre des festivités qui, en octobre 1971, célébrèrent le 2500e anniversaire de la fondation de l'empire perse, la reconstitution de l'armée achéménide, parthe et sassanide dans l'éblouissant défilé de Persépolis prouva au monde entier que jusqu'aux Abbassides l'évolution de l'armement des cavaliers et le harnachement des chevaux fut très antérieur aux croisades occidentales.

128 Fresques de la chevalerie kutschéenne de Qizil (7:8e siècle); *Dura-Europos*, clibanaire chargeant, *in situ*, II, IIIe s.ap.J.C.; *Firuzabad*, victoire d'Ardeshir I, fresque du IIIe s.ap.J.C. *in situ*; *Taq-i Bostan*, partie inférieure du bas-relief de l'investiture du roi Peroz (chevalier armé et portant heaume) Ve s.ap.J.C., *in situ*.

129 Lt-col. James Tod, *Annals & Antiquities of Rajesthan*, Calcutta 1894, vol. II, p. 115.

130 A. de Beaumont, *op.cit.*, p. 92

131 *Op. cit.*, p. 95. Observons seulement que le mot «arabe» se confond avec «Islam» chez notre auteur et que l'Islam iranien, héritier de la Perse sassanide, fut une des sources du grand essor musulman au Moyen Age.

132 W. Durant, *Histoire de la civilisation*, *op. cit.* p. 282

133 *L'Eglise des apôtres et des martyrs*, Daniel-Rops, A. Fayard, 1948, p. 500.

134 Se reporter à notre étude capitale dans *Des Dieux de l'Ancien Iran*, Dervy, 1989, ch. 10 (Islam et mazdéisme) p. 73 à 83 et notes 105 à 127.

135 *Esprit des Lois*, XXIV, 11; *Lettres Persanes*, LXXXV.

136 *Histoire des Croisades*, *op. cit.* Cf André Miquel, *Ousâma*, Fayard, 1986, p. 97.

137 Hammer-Purgastall : *Sur la chevalerie des Arabes antérieure à celle de l'Europe et sur l'influence de la première sur la seconde*; et P. Ponnsoye, *L'Islam et le*

Graal, Denoël, pp. 127-128.

Claude Cahen (*Orient et Occident*, op. cit., p. 189) explique que le premier orientaliste qui découvrit au XIXe siècle cette «espèce d'organisation sportive privilégiée», eut l'impression qu'elle ressemblait aux ordres de chevalerie du bas Moyen Age occidental.

138 Bibliothèque Nationale, Ms. fr. 25.462 (Notre Dame 272) et Ms. fr. 721

139 Connu sous le nom de *Hughe de Tabarie*, chevalier de Galilée, dans la version anglo-normande du poème (Ms. 424 de Caius et Gonville College à Cambridge).

140 *Vie d'Ousâma*, Hartwig Derenbourg, Paris 1889.

141 Ambroise, *Estoire de la guerre sainte*, éd. G. Paris.

142 Ed. de Wailly, parag. 196-198.

143 Les vers adressés à Saladin : «*Sire, ceste robe vous donne à entendre le sanc que vous deves espandre pour Dieu servir et pour Sainte Eglise deffendre*» n'impliquent nullement une obédience *sine qua non* à l'Eglise latine de Hugues de Tabarie. La «Sainte Eglise» réfère bien, dans l'entendement ésotérique des deux preux, au Temple céleste dont un Soufi avait eu la vision : «*La mosquée véritable, dans un coeur pur et saint, est construite. Que tous les hommes y adorent Dieu. Car c'est là qu'il demeure et non pas dans une mosquée de pierre*». (*Introduction à la Mystique comparée* (La foi de l'Islam en l'unité), Jacques de Marquette, 1956, p. 184).

144 L'adoubement se concédait le plus souvent devant les compagnons d'armes du récipiendaire. les témoins et l'évidence du fait tenaient lieu de lettres de chevalerie. Les rôles s'inversèrent avec la collation de faveurs sans prouesses et peu à peu le papier (lettres patentes, diplômes) servit de preuve «morte». Ici aussi la lettre a tué l'esprit. A.L. de Laigue, dans ses *Recherches historiques sur l'origine de la noblesse* (Paris, 1818), donne une liste d'adoubements célèbres conférés entre le XIIe et le XVIe siècles, dont les plus significatifs sont ceux des princes faits chevaliers par de simples gentilshommes tel François Ier à Marignan par Pierre Terrail de Bayard.

145 *La Chevalerie, op. cit.*, p. 19.

146 Will Durant, *Histoire de la civilisation*, t. III, pp. 23-30.

147 Henry Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, p. 285. Voir notre étude citée note 134.

148 Lane-Poole, *Saladin*, p. 367.

149 Pierre Ponsoye, *L'Islam et le Graal*, op. cit., p. 21 à 42.

150 Il faut aussi considérer le rôle joué dans le roman de la Table Ronde par les deux lions ou léopards, animaux orientaux qui transposent les chiens qui jouent un rôle considérable dans le monde indo-iranien et qui, dans l'Avesta, sont considérés comme auxiliaires précieux de la mort qu'ils sentent et dont ils chassent la Druj démoniaque par la pratique parsie du *Sag-did*, le rituel du «regard du chien à quatre yeux» (cathru-cashma) c'est-à-dire un chien avec deux taches sur les yeux qu'on approche du cadavre pour en chasser le démon qui y est logé (Vd., f. 8.16/18 - Avesta, op. cit., appendice A p. 149).

151 Traduction française de S. Tsouladzé (1965) Ed. Literatoura da Khelovneba, Tbilissi, 1966, Ed. Gallimard, sous le patronage de l'Unesco et de la Société géorgienne de relations culturelle (URSS).

152 De l'avestique *daevas*, hommes démoniaques, démons Sk. *deva*, divinité.

153 Bassora, siège d'une industrie d'armement très renommée au Moyen Age.

154 *Op. cit.* pp. 253-254.

155 Cf. chap. 6. Le terme désigne ici la terre mystique tenue en franc-alleu d'un suzerain célestiel - terre libre ne dépensant que de Dieu.

156 *Op. cit.* p. 258.

157 On ignore généralement que l'Inquisition fit autant de victimes chez les catholiques franciscains *fraticelles*, que chez les «hérétiques» templiers.

158 Grouvelle, *Mémoires historiques sur les Templiers* et *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple* (Mignard).

159 *La Doctrine secrète des Templiers*, Loiseleur; O. Raynald et J.D. Mansi in *Annales Ecclésiastiques* Lucques, 1747.

160 G.d.N., *Croix de lumière et croix de béatitude* , in «Les Cahiers de saint Jean» n° 2, 1970.

161 Mignard, *Monographie du coffret de M. le Duc de Blacas*, Paris, 1853.

162 J. Evola, *Métaphysique du sexe*, Payot, 1968, p. 266.

163 G. Durand, *Les structures polarisantes de la conscience psychique et de la culture*, 1968, Evola, *op. cit.*, p. 173 et Gustave Cohen, *Le problème des origines arabes de la poésie provençale médiévale* (1946).

164 Un certain nombre de Templiers échappèrent aux bûchers. tandis que ceux de Portugal continuaient d'y exister sous le nom de *Chevaliers du Christ*, d'autres se réfugièrent sous la protection du roi Robert Bruce en Ecosse et y donnèrent naissance aux loges maçonniques qui se répandirent en Europe. Parallèlement au rite écossais, dès 1324, des chevaliers cachés en France auraient reconstitué un groupe dont une filiation occulte se serait transmise tardivement.

Alors que les Templiers avaient été institués pour la défense militaire orientale de la chrétienté, ce furent les Johannites dont la vocation avait été surtout hospitalière qui assumèrent ce rôle du XIVe au XVIIIe siècle. Baigné par la légende et couronné de palme de martyre, le Temple continuera d'exercer un attrait puissant quand il ne servira pas à exalter des revendications grotesques. L'Ordre de Rhodes, héritier *de jure et de facto*, poursuivit glorieusement l'idéal templier qui était aussi le sien.

165 Sur les origines et la survivance de l'Ordre en Russie, se reporter à l'ouvrage de l'auteur *Vocation spirituelle*, op. cit., chapitre X, et aux ouvrages de la note 166.

166 Lire sur le sujet : Paul de Cassagnac, *Livre rouge*, Ed. Scorpion, Paris, 1963; Harrison Smith, *The Order of St-John of Jerusalem of Malta*, Progress Press, Malta 1964; *Ibid* & Stocare, *Order of St-John of Jerusalem, A Study of its Development*, Akkerprint, Delft 1977; E. Muraisse, *Histoire sincère des ordres de l'Hôpital*, F. Lanore 1978; M. de Taube, *L'Empereur Paul Ier de Russie, Grand Maître de l'Ordre de Malte* (réédition préface) Slatkine, Paris, Genève 1982.

On doit déplorer que des imitations ont ébranlé

l'unité de cet Ordre exilé en associations occultistes ou fantaisistes.

A noter que la *Société historique de l'ancien ordre de saint-Jean* maintient l'existence rigoureuse d'un Conservatoire attaché à l'histoire des commandeurs et chevaliers héréditaires issus de l'ancienne organisation. Il étudie la légitimité des branches diverses.

167 J. François d'Hozier, *L'impôt du sang ou la noblesse de France sur les champs de bataille* (L. Paris 1875), selon les restes du manuscrit brûlé le 24 mai 1871 sous la Commune, donne une idée partielle de ces sacrifices patriotiques.

168 *La Chevalerie*, éd. 1884, pp. 31, 32.

169 *Op. cit.* éd. Arthaud 1959, pp. 19, 21.

170 A Cassel, en 1667, Philippe d'Orléans fit preuve d'une vaillance inouïe, dont Voltaire a écrit : «Monsieur chargea avec une valeur qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé; jamais on ne vit plus grand exemple que le courage n'est point incompatible avec la mollesse». (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, T. I, p. 176).

On pourrait en dire autant de Frédéric II de Prusse, «le Grand», prince cultivé, éclairé et courageux, ou du roi des Belges, Albert Ier, dit le «roi-chevalier».

171 Bernard Lafay in *Cahiers de l'Institut de la vie* (n° 21) - communication à la Conférence internationale de la physique théorique à la biologie, Versailles, 1969.

172 Après les atrocités idéologiques de la deuxième Guerre Mondiale, on devait voir encore, en temps de paix mondiale, des pays se livrer à de nouveaux crimes contre l'humanité (génocide des Biafrais, Khmers rouges au Cambodge, Amérindiens d'Amazonie, Révolution islamique en Iran, les génocides contre Arméniens et Kurdes, Maures et Sénégalais, etc.). Et, tandis qu'une majorité de Français menèrent campagne contre le racisme (printemps 1990), l'invasion du Koweit par l'Irak dès le 2 août 1990, allait montrer le vrai visage d'un régime, ouvertement raciste contre Israël et les Occidentaux, auquel la France avait livré des armes. Et l'on entendit sur toutes les télévisions des anathèmes d'un autre âge de *Guerre sainte* islamique contre les Occidentaux participant à l'opération «bouclier du désert», forces pourtant appelées au secours

par d'autres nations arabes menacées par l'Irak. Surtout, on vit et on entendit à plusieurs reprises, des représentants officiels irakiens annoncer que les pilotes et soldats *américains* qui seraient faits prisonniers *«seraient mangés» (sic) et que leurs restes seraient jetés aux chiens !»* (chaînes 1, 2, 3, 5, CNN/août 1990, confirmé le 15.09.1990). De telles manifestations de haine raciste et anachroniquement «cannibale» à l'encontre de soldats non arabes (mais aussi bien Blancs que Noirs), ne contraignent-elles pas les démocraties humanistes, qui ont facilement mauvaise conscience, à revisser leur sens par trop unilatéral du racisme ? — quand il sévit encore largement dans des contrées non-européennes — tandis que ce sont les démocraties occidentales qui apportent les secours de l'aide internationale dans le monde entier et qui avaient établi la Convention de Genève pour le traitement humanitaire des prisonniers de guerre dès 1864 ! Tout comme la lutte d'associations pour la défense des animaux ne parvient pas à supprimer cette autre forme de racisme impitoyable, celui contre les animaux, notamment dans l'anathème ci-dessus rapporté, dans le mépris ancestral du *chien* (jadis l'ami des anciens Perses) dont le seul nom, dans certaines communautés, couvre l'étranger infidèle de la pire injure... De telles attitudes justifieront encore longtemps l'éducation des fantasmes ethno-religieux par l'exemple chevaleresque.

BIBLIOGRAPHIE

La présente bibliographie ne reprend pas l'intégralité des sources citées en référence dans le texte.

Alphandéry, P., *La Chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, 1954

Archéologie, Témoignages de l', voir sources citées dans le texte à *Dura Europos, Firuzabad, Taq-i Bostan* (sculptures pariétales), *Qizil* (fresques), etc.

Aussy, Legrand d', *Fables et romans du XIIe et du XIIIe siècle*, Paris, 1779

Autran, Charles, *Mithra, Zoroastre et les origines aryennes du christianisme*, Payot 1935

Badî, Amir Medhi, *les Grecs et les Barbares*, Payot, Lausanne, 1963, 1968

Barbazon, *L'Ordene de Chevalerie*, Lausanne 1959

Beaumont, A. de, *Recherches sur l'origine du blason et de la fleur de lys*, 1853

Benoist, A. de, *L'éclipse du sacré*, Table Ronde 1986

Benoist-Méchin, *Fréderic de Hohenstaufen ou le rêve excommunié*, Perrin, Paris 1980

Bidez, J. et Cumont, F., *Les Mages hellénisés*, Belles Lettres 1938

Bloch, M., *La société féodale*, Paris 1940

Boyd, James, *Parsifal*, Oxford 1936

Bréhier, Louis, *Les origines des rapports entre la France et la Syrie*, in Congrès français de la Syrie, janvier 1919, vol. II, Marseille 1919

Id., *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age*, Les Croisades, Paris, 1928

Breuil, P. du, *Vocation spirituelle de la chevalerie* , Ed. Traditionnelles, Paris, 1969, 1979

Id., *L'Epopée chevaleresque, de l'ancien Iran aux Templiers*, Bordas, 1972

Id., *Zarathoustra et la transfiguration du monde*,

Bibl. historique, Payot, Paris 1978
Id., *Islam et Mazdéisme* in *Des dieux de l'ancien Iran aux saint du bouddhisme, du christianisme et de l'Islam*, Dervy (Mystique & religions) 1989
Broé, S. de, *Histoire de la conquête du royaume de Jérusalem sur les chrétiens*, Paris 1679
Bruijn, J.T.P. de, *Encyclopédie de l'Islam*, vol. IV, Iran
Burlot, Joseph, *La civilisation islamique*, Hachette 1982
Cahen, Claude, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, Paris 1940
Id., *Orient et Occident au temps des Croisades*, Aubier, collection historique, Paris 1983
Cahiers d'Etudes cathares, revue trimestrielle de la Société du souvenir et des études cathares, Narbonne 1968-1990
Cartulaires anciens de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, National Library of Malta, Valletta, Malta
Cassagnac, B.A. Granier de, *Histoire des classes nobles et des classes anoblies*, 1840
Cassagnac, Paul de, *Livre Rouge* (Histoire de l'Ordre souverain de St Jean de Jérusalem), Ed. Scorpion, Paris 1963
Chaboseau, Jean, *Le symbolisme au Moyen Age*, Paris 1950
Chouraqui, André, *Le Coran*, «L'Appel», Robert Laffont, 1990
Clifford, E.R., *A Knight of great renown (Othon de Grandson) 1238-1328*, The University of Chicago Press, 1961
Cohen, Gustave, *La civilisation occidentale au Moyen Age du XIe au milieu du XVe siècle*, P.U.F., Paris 1933
Id., *La grande clarté du Moyen Age*, Gallimard, Paris, 1945
Id., *Histoire de la chevalerie en France au Moyen Age*, Paris 1949
Id., *La vie littéraire en France au Moyen Age*, Paris 1949
Contenau, Georges, *L'Ame de l'Iran* (ouvrage col-

lectif d'iranologues) Paris 1951

Corbin, Henry, *En Islam iranien*, Gallimard 1971-78

Curzon, H. de, *la Règle du Temple*, Paris 1886

Darmesteter, James, *Le Zend-Avesta*, Annales du Musée Guimet, 1892-93, A. Maisonneuve, Paris 1960

Delaville-Le Roux, *Cartulaire général de l'Ordre des hospitaliers de St-Jean de Jérusalem*, Paris 1894-1906

Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, Paris 1889

Des enseignements de la vie, souvenirs d'un gentilhomme syrien du temps des Croisades, Imprimerie nationale, Paris 1983

Dezobry et Bachelet, *Dictionnaire général de biographie et d'histoire*, Paris 1895

Dhalla, M.N., *History of Zoroastrianism*, The K.R. Cama Oriental Institute, Bombay 1963

Diehl, Ch. & Marçais, G., *Histoire du Moyen Age* in *Histoire générale*, G. Glotz, Paris 1936

Dodu, G., *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume de Jérusalem de 1091 à 1291*, 1894

Duby, Georges, *Les origines de la chevalerie*, in *Settimana*, Spolète 1968

Duchesne-Guillemin, Jacques, *La Religion de l'Iran ancien*, P.U.F., 1962

Dumézil, Georges, *Heur et malheur du guerrier*, P.U.F. 1969

Id., *L'oubli de l'homme et l'honneur des dieux*, Gallimard 1985

Dumont, Louis, *Homo hierarchicus*, Gallimard 1966

Dupont-Sommer, A., *Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte*, Payot 1959

Durant, Will, *Histoire de la civilisation, L'Age de la Foi, la Judée, la Perse et l'Inde*, Payot, Paris 1946-52

Ecluzeaux, Ch. d', *les privilèges de l'ordre St-Jean de Jérusalem*, Paris, 1700

Elissagaray, M., *La légende des Rois Mages*, Seuil, Paris 1965

Elizée de Montagnac, *Histoire des hospitaliers de St-Jean de Jérusalem*, Paris, 1878

Encyclopaedia Britannica, 30 volumes, édition 1973

Engel, Cl. E., *Histoire de l'Ordre de Malte*, Nagel, Genève 1968

Evola, Julius, *Métaphysique de la Guerre*, Arché, Milan 1980

Id., *La doctrine aryenne du combat et de la victoire*, Pardès, Puiseaux 1987

Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique du genre humain*, 1822

Fauriel, *De l'origine de l'épée chevaleresque au Moyen Age*, Paris 1832

Firdousi, *Shah Nameh, Le Livre des Rois*, trad. fr. par Jules Mohl, 1838-78. Pub. Adrien Maisonneuve, Paris

Frère, Jean-Claude, *Les Origines de l'Islam*, Robert Laffont, 1991

Gabrieli, Francesco, *Chroniques arabes des Croisades* (trad. de l'italien par Viviana Pâques), Sindbad, Paris 1977

Garden de Saint-Ange, *Code des Ordres de Chevalerie (1819)*, Trédaniel 1979

Gaudefroy-Demonbynes, M., *Les institutions musulmanes*, Paris 1921

Id., et Platonov, *Le monde musulman et byzantin jusqu'au Croisades*, Histoire du Monde, E. Cavaignac, Paris 1931

Gautier, Léon, *La Chevalerie*, Victor Palmé, Paris 1884

Gautier-Walter, A., *La chevalerie et les aspects secrets de l'histoire*, Table Ronde, Paris 1966

Genicot, L., *La noblesse au Moyen Age dans l'ancienne Francie*, 1962

Grant, Asahel, *Les Nestoriens ou les tribus perdues*, Paris 1843

Guilhiermoz, A., *Essai sur les origines de la noblesse en France*, Paris 1902

Ghirshman, Roman, *Perse*, Gallimard, Paris 1962

Id., *Parthes et Sassanides*, Gallimard, Paris 1962

Id., *L'Iran des origines à l'Islam*, Payot, 1951, Albin Michel 1976

Godechot, J., *Histoire de Malte*, P.U.F. 1952

Gougenheim, G., *De chevalier à cavalier*, Paris 1949

Grimberg, Carl, *Histoire universelle*, Trad. G.H. Dumont, Marabout, Verviers (Belgique) 1963

Grousset, René, *Histoire des Croisades et du*

Royaume franc de Jérusalem, Paris 1934-1936

Id., *L'Empire des steppes*, Payot, 1965

Guizot, M., *L'Histoire de France*, Hachette, Paris 1877

Halabi, Ali Asghar, *Histoire des philosophes iraniens du début de l'Islam à nos jours*, B.N. Téhéran (147), 1972

Hamilton, Bernard, *The Latin Church in the Crusader States*, London 1980

Haudry, Jean, *Etudes Indo-européennes*, revue trimestrielle, Université Jean Moulin, Lyon III

Hellwald, Ferdinand de, *Bibliographie méthodique de l'Ordre souverain de St-Jean de Jérusalem*, Rome 1885

Hélyot (R.P.), *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires*, Nicolas Gosselin, 8 vol., Paris, 1715

Hozier, J.F. d', *L'impôt du sang ou la noblesse de France sur les champs de bataille*, publié par Louis Paris sur le manuscrit unique de la Bibliothèque du Louvre (23-24 mai 1871), Paris 1874-1878

Janin, Raymond, *Les Eglises orientales et les rites orientaux*, Paris 1922

Jouveau du Breuil, Guy, *Précis historique sur l'ordre souverain de st-Jean de Jérusalem*, Paris 1967

Id., *L'ordre souverain de st-Jean de Jérusalem, de 1775 à nos jours*, Paris 1970

Kamel-Altevarikh, *Ibn al'Athir* in *Recueil des historiens des croisades* (Historiens orientaux)

Khodyar, Mohebhi, *Comparaison de la pensée iranienne avec celle de l'Islam*, Genève 1956, Téhéran 1979

Kilgour, R.L., *The decline of chivalry*, Cambridge 1937

Lacam, Jean, *Les sarrazins dans le haut Moyen Age français*, G.P. Maisonnenuve et Larose 1965

Laigue, A.L. de, *Recherches historiques sur l'origine de la noblesse*, Paris 1818

La Roque, G.A. de, *Traité de la noblesse et des ses différentes espères*, 1678

La Tour du Pin la Charce, *Les derniers jours de l'Ordre de Malte*, Paris, 1865

Lavigerie, O. de, *L'ordre de Malte depuis la Révolution française*, Paris, 1889

Leseur, Guillaume, *Histoire de Gaston IV, comte de*

Foix, Paris, 1893

Levalois, Christophe, *Royauté et figures mythiques dans l'ancien Iran* (préf. Jean Varenne), Arché, Milan 1987

Id., *Principes immémoriaux de la royauté*, Léopard d'Or, 1989

Lévi-Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane*, G.P. Maisonneuve et Larose, Paris 1967, 3 vol.

Loiseleur, J., *La doctrine secrète des Templiers*, Orléans 1872

Macler, Frédéric, *Chrétientés orientales* in *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (N° 4 et 5), Faculté de Théologie Protestante de l'Université de Strasbourg, Strasbourg 1923

Macguire, Thomas, *The conception of the knight*, Londres 1939

Marca, Pierre de , *Histoire du Béarn*, 1639

Markale, Jean, *Le Roi Arthur et la société celtique*, Payot, 1976

Marin, *Histoire de Saladin, Sulthan d'Egypte et de Syrie* (2 vol), Paris 1758

Massé, Henri, *L'Islam*, A. Colin, Paris 1930

Id., *La civilisation iranienne* (ouvrage collectif), Payot, Paris 1952

Mazahéri, A., *La vie quotidienne des Musulmans au Moyen Age du Xe au XIIIe siècle*, Hachette, Paris 1951

Id., *Les Trésors de l'Iran*, Flammarion 1977

Id., *La Route de la Soie*, Paris 1983

Michelet, V.E., *Le secret de la chevalerie*, Paris 1930

Miquel, André, *L'Islam et sa civilisation*, A. Colin, Paris 1968

Id., *Ousâma un prince syrien face aux croisés*, Fayard 1986

Montagnac, E. de, *Histoire des chevaliers templiers*, Paris, 1864

Muraise, E., *Histoire sincère des ordres de l'hôpital*, F. Lanore, Paris 1978

Nayer-Nouri, A.H., *Iran's contribution to the World's civilization*, Ministry of Culture & Arts, Téhéran 1971

Nikitine, *Les Kurdes et le christianisme* in *Revue*

d'histoire des religions, 1922

Nöldeke, Theodor, *The Iranian National Epic or the Shahnamah*, K.R. Cama Oriental Publication n° 7, Bombay 1930

Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, Paris 1826

Id., *Aperçu des entreprises des Mongols en Géorgie et en Arménie*, Journal Asiatique, Paris 1883

Mignard, *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple* in *Monographie du coffret de M. le duc de Blacas*, Paris 1853

Ordre de Chevalerie, conte en vers du XIIIe siècle, B.N. Ms fr. 25462 (Notre Dame 272); B.N. Ms fr. 837 (anc. 7215); B.N. Ms. fr. 1553 (anc. 7595), British Museum, Londres, Harl. 4333 et ses publications tardives, anglo-normandes (XIVe et XVIIIe siècles

Ogier de Danemarche, *La Chevalerie*, Barrois, Paris 1842

Olaguë, Ignacio, *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Flammarion, 1969

Ollivier, Albert, *Les Templiers*, Seuil 1958

Panisse-Passis, de, *Mémoires historiques sur l'invasion et l'occupation de Malte par une armée française en 1798* (P.J.H. Doublet), Paris, 1883

Paris, Gaston, *Les Romans de la table Ronde* in *Histoire littéraire*

Id., *Poèmes et légendes du Moyen Age*, Paris 1900

Perret et Youssoupof (collection) du Grand Prieuré de Russie en exil (dès 1908)

Perroy Ed., *Le Moyen Age, l'expansion de l'Orient et de la naissance de la civilisation occidentale*, Histoire Générale des Civilisations, t. III, ouvrage collectif, P.U.F., Paris 1957

Pétrement, Simone, *Le Dieu séparé*, les origines du gnosticisme, CERF, 1984

Peyrefitte, Roger, *Chevaliers de Malte*, Flammarion 1957

Pierredon, Michel de, *Histoire politique de l'OSSJJ (ordre de Malte)*, Paris 1963

Polo, Marco, *Le livre de Marco Polo et des merveilles d'Asie*, G. Panthier, Paris 1865

Ponsoye, Pierre, *L'Islam et le Graal*, Denoël 1958

Primov, Borislav, *Les Bougres*, Payot 1975
Puech, H.C., *En quête de la Gnose*, Gallimard 1978
Puy de Clinchamps, Ph. du, *La chevalerie*, P.U.F. (Que sais-je ?, 1961
Recueil des historiens des Croisades, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1841
Reinach, H., *Mithridate Eupator, roi de Pont*, Paris 1890
Rhéal, Sébastien, *Les divines Féeries de l'Orient et du Nord*, Paris 1843
Revue de l'Orient latin (publiée depuis 1893)
Riley-Smith, J., *The knights of St-John in Jerusalem and Cyprus (1050-1310)*, Londres 1967
Id., *The Feudal nobility and the kingdom of Jerusalem (1174-1277)*, Londres 1973
Roché, Déodat, *L'Eglise romaine et les Cathares albigeois*, Narbonne 1957
Rousset, Paul, *Histoire des Croisades*, Payot, 1957
Roustavéli, Chota, *Le Chevalier à la peau de tigre*, Gallimard 1964
Roux, Jean-Paul, *L'Islam en Occident*, Payot, Paris 1959
Roy Temple House, *L'Ordene de Chevalerie, an old French poem* in *University of Oklahoma Bulletin*, Norman, Ok., Feb. 1, 1919
Runciman, Steven, *Le Manichéisme médiéval*, Payot, Paris 1949
Id., *A History of the Crusade*, Cambridge 1952-1954
Safâ, Z., *Anthologie de la poésie persane*, Gallimard 1964
Sainte-Marie, P.H. de, *Dissertations historiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne*, 1718
Sainte-Palaye, J.B. de, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1759
Schoonebeck, Adrien, *Histoire des ordres militaires, avec leurs habillements gravez*, Amsterdam, 1688
Scientia (quarterly scientific rewiev) : articles du Comte Zeininger de Borja, du Prof. Harrison Smith, du Prof. S.M. Zarb, Malta 1952-65
Scrosoppi, *L'empire ottoman au point de vue politique*, Florence 1875

Sède, Gérard de, *Les Templiers sont parmi nous*, Julliard 1962

Société historique de l'ancien ordre de St-Jean (documentation)

Schmidt, Charles, *Précis de l'histoire de l'Eglise d'Occident pendant le Moyen Age*, Paris 1885

Smith, Harrison, *The Order of St-John of Jerusalem*, Akkerprint, Delft 1977

Sources anciennes des textes latins et français du Moyen Age (Albert d'Aix, Raymond d'Aguilers, Villehardouin, Foucher de Chartres, Robert le Moine, Guibert de Nogent, Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, Joiville, Raimon Lulle, etc), sans omettre les textes arabes, syriens et arméniens qui apportent une objectivité nécessaire.

Théraios, Démètre, *Paix chrétienne mirage ou réalité ? Une approche philosophique*, Centre orthodoxe du Patriarcat oecuménique, Genève 1986

Tod, James, *Annals and Antiquities of Rajasthan*, Calcutta 1894

Taube, Michel de, *L'Empereur Paul Ier de Russie, grand Maître de l'Ordre de Malte et son Grand Prieuré russe*, Paris 1955, Slatkine 1982

Vaissière, Pierre de, *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*, Perrin, Paris 1902

Varagnac, André, *La Conquête des Energies*, Hachette, 1972

Verms, Miquel de, *Chronique des comtes de Foix*, collect. de Doat, vol. 164, B.N. Paris

Vertot, Abbé, *Histoire des chevaliers-hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malthe*, Paris 1961

Windengren, Geo, *Les religions de l'Iran*, Payot, Paris 1968

Zeininger de Borja, *Les relations de l'Ordre de saint-Jean de Jérusalem avec la Russie sous le règne de Catherine II*, Hidalguia, 1957

Zimmer, Heinrich, *The King and the Corpse*, The Bollingen series XI, Pantheon Books, New York, 1947



TABLE DES MATIERES

Composition *AdR* Astromatic
8, rue de la Providence
75013 Paris

Achevé d'imprimer le 29 octobre 1990
sur les presses des Imprimeries Delmas
à Artigues-près-Bordeaux.

Dépôt légal : octobre 1990.
N° d'impression : 34839.



Depuis *La Chevalerie* de Léon Gautier, écrite il y a plus d'un siècle (1884) et récemment rééditée, d'extraordinaires découvertes philologiques et archéologiques sont venues établir l'incontestable origine orientale de certains éléments importants de l'institution médiévale.

Spécialiste de l'histoire des religions et professeur d'anthropologie orientale, Paul Du Breuil est connu pour ses travaux spécifiques sur des religions exotiques, aujourd'hui minoritaires mais autrefois prestigieuses, comme le *Zoroastrisme* en Iran pré-islamique et le *Jaïnisme* en Inde ancienne. Il confirme ici des études antérieures sur les origines orientales de la *chevalerie* et, à l'aide de nouvelles sources, démontre l'influence considérable de l'Orient sur la chevalerie celto-chrétienne de l'Europe médiévale, en particulier, au travers de son affrontement avec la jeune civilisation islamique qui véhiculait avec elle l'héritage des cultures raffinées de la Perse ancienne, des Parthes et des Sassanides.